6 JOURS AVEC « K » *par JEAN CAU*

L'EXPRESS

1.25 NF. 31 MARS 1960. — N° 450.

(A.G.I.P.)

M. LE CHANOINE KIR, DEPUTE-MAIRE DE DIJON

« Seigneur, votre droite est terrible ! »

(Victor Hugo.)

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68

Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)

Tarif : 4, 50 NF le mm. (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

GRANDE AGENCE DE PUBLICITE offre situation d'avenir à **CHEF DE PUBLICITE** expérimenté (minimum 5 ans pratique confirmée) assistants ou débutants s'abstenir. Envoyer lettre manuscrite et curr. vitae détaillé à n° 5784 L'Express, 29, rue de Marignan, PARIS

OFFRES D'EMPLOIS

AGENCE DE PUBLICITE CHERCHE **CHEF DE PUBLICITE** spécialisé produits alimentation, conn. promotion de ventes et marketing. Ecr. avec C. V. n° 4578, L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

Pour SECONDER chef de publicité budget de 500 millions, importante agence publicitaire connue sur le plan international recherche jeune technicien publicité pour jouer le rôle d'adjoint à chef de publicité avec responsabilités. Carrière d'avenir. Salaire de début : 1.300.000 F par an. Ecrire avec C. V. à J. BOUCHERE, 12, rue Neuve-des-Boulets - XIe.

GR. AGENCE PUBLICITE recherche **REDACTEUR-CONCEPTEUR** homme ou femme pour publicité de **PRODUITS ALIMENTAIRES**. Env. C. V. et réf. à CABINET CHENE, serv. !G, 43, avenue Montaigne, Paris (8e) qui transmettra.

Entreprise de PEINTURE Paris cherche commis de ville très qualifié, situation avenir. Très URGENT. Ecrire O.P.F. 647, 2, rue de Sèze - PARIS

DEMANDES D'EMPLOIS

JEUNE FILLE 24 ans, bonne présentation, parlant couramment anglais-espagnol (dactylo) cherche poste réceptionnaire ou interprète. S'adresser : Mlle Geneviève SINELLE, 78, avenue Jean-Moulin à FONTENAY-aux-ROSES (Seine)

APPARTEMENTS (Vente)

CLAMART Particulier à particulier : beau 4 p. neuf, ensoleillé, tout confort, libre. Ecrire n° 5760 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

AUTEUIL DORMION Appart. 6 p., 180 m2, tt conf. exposit. midi, prix 175.000 NF 17, rue La Trémoille. ELY. 24-82

15e 7e étage, 5 pièces, 100 m2, tout confort chambre de bonne
13e 6e étage, tout confort, studio, cuisine, bains, prix intéressant
7e 1er étage, 5 pièces, tout confort, chambre de bonne
LA GENERALE RIC. 45-99

AUTEUIL dans imm. grand standing, particulier vend à particulier studio sur deux étages, loggia, chambre, s. de bains, c. Facilités. Téléphoner à LIT. 63-29.

PARTICULIER vend **ATELIER ARTISTE** 40 m2 + chambre, vue, soleil, confort. 7e étage, asc. Visite vendredi 1er avril, lundi 4 de 11 h. à 15 h. 92 ter, boulevard Péreire - ETO. 23-44.

SAINT-GERMAIN-DES-PRES, charmant 2 pièces, cuisine, s. de bains moderne, téléphone, soleil, calme, 5e étage. Pour visiter, vendredi et samedi de 14 heures à 18 heures, 46, rue Jacob, PARIS

APPARTEMENTS (Echange)

Echangerai grand APPARTEMENT 9 pièces princ. 2 s. de bains, imm. résidentiel, parc Monceau sur av. très ensol. contre APPART. 4-5 p. même standing. Ecr. Publ. RIGAUT, 153, bd Haussmann

Tirage des I.P.S. Raymond Séguin 10, r. du Faub.-Montmartre PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées, PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

PROPRIÉTÉS (Achat)

JE CHERCHE **Région MANTES** fermette ou petite maison avec jardin. Ecr. L'Express n° 5738, 29, rue de Marignan, Paris

PROPRIÉTÉS (Vente)

Près SAINT-TROPEZ Ancien presbytère Vue splendide sur mer et îles, 7 p., 2 bains, dép., b. jardin 1.500 m2. URGENT A ENLEVER av. 80.000 NF Mme FICAT, 26, rue Ste-Victoire à VERSAILLES. Téléphone VER. 64-88

TERRAINS (Vente)

RARE Près SAINT-TROPEZ Plein bord mer avec petit port naturel et calanques. Terrain 3.500 m., eau, élect. Prix 85.000 NF. Mme FICAT, 26, r. Ste-Victoire à VERSAILLES. Tél. VER. 64-88

CONSTRUCTIONS NEUVES

120, RUE DE LA TOUR Appartements 3 à 6 pièces, confort. Fondations en cours. Livraison juillet 61. RIC. 45-99.

HOTELS PARTICULIERS

SABLONS 14 p., gr. conf., jardin, dép. 480.000 NF **LA GENERALE RIC. 45-99**

CAPITAUX (Demande)

Instituteur recherche **6.000 NF** remboursables en deux ans Gros intérêts. Garanties sérieuses. Ecrire n° 5773. L'Express, 29, rue de Marignan, qui transmettra.

BONNES ADRESSES

ARTISAN PEINTRE DEVIS GRATUIT - TRAVAIL SOIGNE M. LAFONT, 120, rue Championnet - MON. 61-76

10 FAUTEUILS CUIR à solder. Tous travaux TAPISSERIE Style, moderne, neuf. Accepte réparations Jacques ROLLANO, 43, r. de Montreuil, Paris-11e DID. 98-69

VACANCES

AIX-les-BAINS (Savoie) Hôt. de France ★★C près des Bains - 80 chambres - Quiétude et bien-être - Forfait 20 jours en mai depuis 450 NF tt comp. et du 1er au 20 juill. 550 NF tout comp.

VILLEFRANCHE-sur-MER VUE SPLENDIDE - CALME - CONFORT dans villa moderne : salle séjour, 2 chambres (4 personnes), cuisine, s. de bains, terrasses, jardin. Site incompar. Ni enfants ni chiens. Mai 700 NF, juin 800, juillet 1.000 plus gaz. Ecrire L'Express, n° 5641, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

SUISSE SEJOUR REPOS SEJOUR SKI Tout confort 250 NF voyage compris **ENFANTS** 8 à 13 ans 13 à 17 ans LOISIRS ET PLEIN AIR - Kellermann 09.08

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles - WAG. 04-89

ACHAT DE LIVRES AUX BOUQUINS LEPIC 29, rue Véron - Paris-18e **CLI. 00-79**

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

TRAVAUX A FAÇON

VOS VETEMENTS rectifiés par tailleur SIMON, 31 bis, Faubourg-Montmartre - TAI. 57-85

DIVERS

Recherche **pour FILM** très grande pièce ou studio d'artiste vide de préférence à louer 15 jours Téléphoner à MOL. 98-22

GANTS — TETINES « OLLA » marque mondiale sans rivale TOUTES PHARMACIES

Jeunes et nationalistes

L'interview réalisée par Jean Cau pouvant laisser planer des doutes sur notre pensée réelle, nous croyons utile de la préciser.

Nous souhaitons un socialisme qui soit national, avons-nous dit, mais cela ne nous apparente nullement à l'hitlérisme, comme l'interprétation émise le laisse supposer. Le socialisme français que nous voulons, libre de toute la mythologie nazie, se réclame de la tradition nationale et révolutionnaire française, depuis les Jacobins de l'An II jusqu'à Clemenceau, en passant par les Communards de Jules Vallès.

De plus, nous ne pensons pas que, vue sous cette optique, la défense de l'Algérie française relève d'une idéologie d'extrême droite. Elle participe du courant révolutionnaire français qui considère la défense de l'intégrité nationale comme un des aspects de la Révolution.

JEAN-PAUL ET GÉRARD, Paris.

L'avenir ? Meilleur

Ayant maintenant dix-huit ans, vous comprendrez aisément que je me sois particulièrement intéressé à l'article de Jean Cau sur les jeunes.

L'entretien est certainement très valable pour les jeunes que vous avez interrogés, mais je pense que vous avez eu tort de généraliser. La jeunesse actuelle, surtout la jeunesse ouvrière, ne dit pas comme Jean : « Je vois l'avenir mauvais dans l'immédiat. Après, mystère ». Si elle le voit mauvais dans l'immédiat, elle croit fortement à un avenir meilleur et fera tout, du moins je le pense, pour en hâter l'arrivée.

GÉRARD LOUAIL, Ecouen.

J'ai vingt-deux ans

Il faut toujours se souvenir qu'il n'y a aucune solution de rechange à la solution gaulliste surtout pour vous gens de la gauche non communiste. Il ne s'agit pas de hurler comme des chats échaudés en parlant de dictature, de pouvoir personnel... Cette opposition est pour le moins inutile. Le général de Gaulle est là avec ses qualités et ses défauts, il faut l'accepter tel qu'il est en essayant seulement de l'éclairer et de le soutenir dans notre propre sens...

Vous vous étonnez de la « passivité » de l'opinion publique et particulièrement de la jeunesse (j'ai vingt-deux ans). Vous vous étonnez que nous ne voulions plus aller chercher « l'aigle sur le toit » (article de Jean Cau). Dites-vous bien que nous ne bougerons pas pour des mots creux et sonores comme « la dictature gaulliste ». Pour nous les mots ont perdu leur fétichisme.

Proposez-nous une opposition réaliste *dans* le régime et non pas contre le régime. Les fruits d'un tel choix seront

(*Suite du courrier en page 4.*)

Une voiture sous la main... mais pas sur le dos

SALAM

Solution économique — Contrats « personnalisés ».

Solution pratique — Livraison et reprise au lieu de votre choix.

Solution agréable — La voiture de l'année de vos rêves.

Solution sage — Assurance gratuite pour le conducteur et toutes personnes transportées.

Solution probe — Aucun kilométrage n'est imposé, donc pas de kilomètres « GRATUITS » à payer.

Solution parfaite — « Une voiture sous la main, mais pas sur le dos. »

MAGDEBOURG

Location sans chauffeur

GARAGE MAGDEBOURG
11 bis et 13, RUE DE MAGDEBOURG - PARIS (16e)
POI. 38-58 - 37-94 - 37-48

VOYAGEZ O.K.
rendez sa visite à Monsieur K.

croisières
Des Fjords à la Neva sur le s/s "POBEDA" du 27 juillet au 14 août
De l'Albanie au Caucase sur le s/s "TRANSILVANIA" du 4 au 19 juillet

circuits en autocar
L'URSS et l'Europe Orientale - 30 jours - 6 départs
Le Cap Nord via l'URSS - 34 jours - 2 départs

voyages individuels
A travers l'URSS avec votre propre voiture
Tous voyages par train, avion ou bateau

DUBREUIL — CIRCUITS TRANSCONTINENTAUX (Licence 390)
2, rue du Vingt-Neuf Juillet - Paris 1er - Tél. RIC. 43-90 (4 lignes)

LE FRANÇAIS EST BUVEUR D'EAU

QUI l'eût cru ? Le Français est buveur d'eau. Les chiffres le prouvent : plus d'un milliard de bouteilles d'eau minérale ont été consommées l'année dernière en France. En 1960, l'eau minérale est entrée dans les mœurs... et dans toutes les cuisines, au même titre que le sucre et le sel.

Au moment où cette publicité donne lieu à des manifestations spectaculaires, un des dirigeants d'Evian, la source dont les ventes se sont développées le plus rapidement depuis la guerre, a répondu à certaines questions au cours d'un récent interview.

— Combien vendiez-vous de bouteilles avant 1940 ?

M. EVIAN : Nos ventes, entre les deux guerres, étaient assez stables : 13 à 18 millions par an. C'est la pénurie de wagons et de bouteilles qui les a fait tomber ensuite à des chiffres très bas : pensez qu'en 1946 nous avons produit moins de deux millions de bouteilles. Mais, depuis, nous ne cessons de progresser à un rythme accru d'année en année. Je cite quelques chiffres de ventes : 35 millions de bouteilles en 1950, 102 en 1954, 212 en 1957, 270 en 1959. Evian est actuellement l'eau minérale la plus répandue au monde : on la trouve sur la table familiale comme dans les canots de sauvetage, dans le biberon des nouveau-nés comme à la cantine des pétroliers du Sahara, à l'hôtel El Tamanaco de Caracas comme sur les plateaux servis aux passagers des Caravelles.

— Comment expliquer un essor aussi rapide ?

M. EVIAN : Il y a plusieurs raisons. La principale est que les Français qui ne prêtaient guère d'attention à la qualité de l'eau qu'ils buvaient, connaissent maintenant les risques de propagation, par les eaux polluées, de virus et de microbes que l'on trouve à l'origine de graves maladies.

— Le mauvais goût des eaux de ville a dû également inciter de nombreux citadins à consommer de l'eau minérale ?

M. EVIAN : C'est exact. Les municipalités, pour rendre les eaux potables, sont obligées de leur faire subir des traitements qui altèrent leur goût. Les mères de famille n'aiment pas mettre une eau javellisée, même bouillie, dans les biberons de leurs bébés.

Dans une cage de verre

— Evian est l'eau des nourrissons par excellence ?

M. EVIAN : Elle est en effet très largement prescrite pour le coupage du lait des biberons. C'est une eau exceptionnellement pure, car elle contient très peu de sels minéraux (0 gramme 032 par litre).

— Elle est légère parce qu'elle est pure ?

M. EVIAN : Non. Une eau pure n'est pas forcément légère. L'eau de pluie, qui est l'eau pure par excellence, n'est pas légère.

Si l'eau d'Evian est très légère, c'est parce qu'elle contient du calcium sous une forme ionisée, qui lui permet une diffusion extraordinairement rapide à travers les tissus organiques.

— Evian est donc parfaitement digestible ?

M. EVIAN : Oui, et c'est une eau qui ne présente pas de contre-indication. Elle ne contient aucun sel minéral indigeste et elle n'est pas radioactive. C'est la raison pour laquelle on donne au bébé qui vient de naître une cuillerée d'eau d'Evian, avant qu'il ne commence à s'alimenter.

— Evian est une eau qui inspire confiance.

M. EVIAN : Oui, mais il ne suffit pas que l'eau de la Source Cachat soit pure et légère. Pour être certains d'offrir une eau qui ne puisse jamais décevoir cette confiance, nous apportons tous les soins possibles à l'embouteillage. Nous utilisons les procédés les plus modernes pour garantir une parfaite asepsie des bouteilles.

Un dernier progrès vient d'être réalisé : entre le moment où les bouteilles sont propres et le moment où elles sont remplies et capsulées, il s'écoule quelques secondes pendant lesquelles un germe bactériologique risque de s'introduire. Pour éviter ce risque, nos nouveaux groupes d'embouteillage ont été enfermés dans une immense cage de verre dont l'atmosphère est stérilisée et où les ouvriers ne peuvent pénétrer qu'après s'être douchés et avoir changé de vêtements.

— Les enfants ne sont pas les seuls à consommer de l'eau d'Evian. On en voit beaucoup sur les tables de restaurant.

UN GROS CONSOMMATEUR.
L'eau légère par excellence.

M. EVIAN : Bien sûr. Evian est très largement consommée par les adultes qui apprécient sa légèreté. L'eau d'Evian est d'ailleurs encore plus une eau familiale qu'une eau de restaurant, et on constate que si elle était bue avant la guerre uniquement dans les familles aisées, ce sont maintenant les familles d'ouvriers qui constituent la grande masse de nos clients. A Paris, on boit davantage d'Evian dans le 20ᵉ arrondissement que dans le 16ᵉ.

— Malgré son prix élevé ?

M. EVIAN : Le prix de la bouteille d'Evian peut vous paraître élevé. En fait, nous n'avons pas augmenté nos prix au départ d'Evian depuis huit ans. Ceux-ci sont au coefficient 12 par rapport à ceux de 1939. Il y a très peu de produits qui aient subi une hausse aussi faible. Mais notre prix est doublé par les frais de transport ; par ailleurs, les taxes sont particulièrement lourdes, puisqu'elles s'élèvent à 26 %.

Le premier geste

— Quelles sont les indications thérapeutiques d'Evian ?

M. EVIAN : Comme l'a dit le docteur G. Bordet, l'eau d'Evian agit plus par ce qu'elle emporte que par ce qu'elle apporte. En raison de sa forte teneur en ions calcium et magnésium, elle est très diurétique et entraîne rapidement les toxines qui empoisonnent l'organisme.

C'est ce qui explique le succès de la cure d'Evian pour les maladies des voies urinaires. La cure d'Evian permet non seulement de combattre les excès d'urée et d'acide urique, mais aussi les excès de cholestérol, qui sont souvent la cause des maladies cardiaques.

L'eau d'Evian est d'autre part la boisson des régimes sans sel en raison de sa très faible minéralisation

Enfin, de récents travaux (menés notamment à l'hôpital Saint-Louis, à Paris) ont permis de découvrir la très grande efficacité de l'eau d'Evian, en compresses ou en pulvérisation, pour le traitement des maladies de la peau et de l'eczéma en particulier, grâce à son action décongestive et désensibilisante.

— De nombreux sportifs boivent de l'eau d'Evian ?

M. EVIAN : En raison de son action désintoxicante. La fatigue est, en effet, provoquée par des toxines que l'eau d'Evian permet d'éliminer rapidement. Celle-ci figure presque toujours aux régimes prescrits par les entraîneurs sportifs.

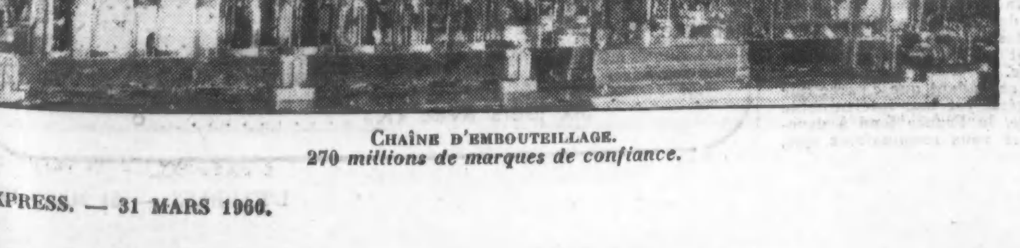
— Vous vendez de l'eau en boîtes ?

M. EVIAN : Oui, en boîtes d'aluminium anodisé, qui ne donnent aucun goût à l'eau. Mais leur prix élevé en limite la diffusion en France. Ces boîtes sont par contre très appréciées dans les pays lointains, au Sahara par exemple, car l'économie de transport et de casse compense largement le prix de l'emballage. L'armée et la marine utilisent nos boîtes pour les parachutages et aussi pour les rations de survie en cas de naufrage. Les grandes compagnies aériennes, Air France en particulier, nous passent également d'importantes commandes de boîtes.

— En résumé, quel est le principal atout d'Evian ?

M. EVIAN : C'est la confiance qu'inspire notre eau par ses qualités, par la sécurité que garantit notre technique de captage et d'embouteillage de la Source Cachat, et, je pense aussi, par le caractère sérieux de notre publicité, dont tous les arguments thérapeutiques doivent — c'est une règle absolue chez nous — être approuvés par nos conseillers médicaux.

Nous avons vendu en 1959 270 millions de bouteilles et boîtes : 270 millions de marques de confiance à l'égard d'Evian !



CHAÎNE D'EMBOUTEILLAGE.
270 millions de marques de confiance.

Cette page spéciale d'annonces est présentée pour l'Eau d'Evian.

La lettre de « L'Express »

K. — Très heureux de vous connaitre.

K. — *Enchanté de vous rencontrer.*

— M'avez-vous excusé, Monsieur le Président, de mon involontaire grossièreté ?

— *Je vous en prie, Monsieur le Chanoine. Je sais ce que c'est. Ordre du chef de cellule ?*

— A peu près. « Perinde ac cadaver », comme disait Ignace.

— *Le secrétaire général est au courant ?*

— Sait-on jamais ?... En tout cas, il ne se mouillera pas.

— *Ce n'est pas son rôle.*

— Je vous trouve bien indulgent, Monsieur le Président.

— *Nullement, Monsieur le Chanoine. Je suis réaliste. Votre parti tient bon depuis près de 2.000 ans. Le renouvellement des militants se fait mal, l'indice de fréquentation aux réunions de groupe est en baisse, d'accord. Mais les cotisations restent satisfaisantes, et les ordres sont exécutés. La preuve. On ne réussit pas une telle entreprise en la dirigeant avec des sentiments.*

— Mais l'enseignement du Christ, Monsieur le Président...

— *Soyons sérieux, Monsieur le Chanoine. L'enseignement du Christ et celui de Lénine, nous avons vous et moi le droit de les prêcher et d'espérer qu'ils seront un jour entendus. Mais ne les mêlons pas à cette petite opération stratégique.*

— Vous me permettrez de regretter, justement que, dans cette affaire, mon parti, comme vous dites, ait perdu du terrain.

— *Vous me permettrez de m'en réjouir. Une question, Monsieur le Chanoine... Qu'écrirait-on, dans votre presse, si un député-maire communiste, après avoir invité le Président des Etats-Unis à visiter sa ville, s'y dérobait au dernier moment ?*

— On écrirait — excusez-moi — qu'il est aux ordres de Moscou.

— *Et pourquoi n'écrit-on pas que vous êtes aux ordres de Rome ?*

— Mais on l'écrit, Monsieur le Président !... Quelle presse lisez-vous donc ?

— *La même que vous, Monsieur le Chanoine.*

— Quelle erreur, Monsieur le Président !

— *Mais quel enseignement, Monsieur le Chanoine !*

— A mon tour, une question. Croyez-vous en Dieu ?

— *Vous jurez de ne le répéter à personne ?*

— Comptez-y.

— *J'y crois. Mais pas pour faire pousser le maïs dans l'auge des cochons. Et vous ?*

— J'y crois. Mais depuis le temps qu'on Le prie pour que règne la paix, je Le tiens pour inefficace de ce côté-là.

— *Ah ! Monsieur le Chanoine, votre secrétaire général a eu raison de vouloir empêcher notre rencontre. Nous finirions par nous entendre.*

— Je le crains, Monsieur le Président.

— *Si vous êtes battu aux élections, venez en U.R.S.S. Je vous trouverai une bonne petite paroisse.*

— Vous ne connaissez pas encore les Français. Ils m'auraient fait grief de vous recevoir ; ils feront grief à ceux qui me l'ont interdit. Maintenant la droite votera pour le curé, et la gauche pour le persécuté. Vodka ?

A cet instant de la conversation, une très haute silhouette surgit de l'ombre :

— *Messieurs... Je regrette, mais je ne puis vous laisser plus longtemps ensemble sans risquer que le bruit de votre entrevue vienne aux oreilles de mon état-major. Les choses étant ce qu'elles sont, vous me comprendrez.*

— Nous comprenons, mon général.

La très haute silhouette et les deux très courtes silhouettes disparurent dans la nuit. Ainsi s'est terminée l'entrevue secrète qui s'est déroulée, dit-on, dans la nuit du lundi 28 au mardi 29, dans la région de Dijon. Les noms des protagonistes n'ont pas été révélés.

Françoise Giroud.

(*Suite de la page 3.*)

peut-être plus longs à mûrir mais ils seront certainement meilleurs. Ce sera peut-être une « gauche dynastique », mais il vaut peut-être mieux une gauche dynastique solide et réaliste que pas de gauche du tout.

JOEL PASCAL.

« Ce bonheur qui n'est jamais »

Je n'ai jamais lu une étude sur les femmes à la fois aussi profonde et déchirante que celle de votre magnifique article de « L'Express ».

La roue de cette loterie de l'Absurde, où nous tirons des numéros, s'est arrêtée pour moi pendant cette lecture, comme si vous veniez de révéler aux hommes les numéros qu'ils devraient prendre pour pouvoir enfin aider les femmes à gagner leur bonheur — et ce à l'encontre de ce que disait Barbusse : « *Ce bonheur qui n'est jamais, et qui pourtant, un jour, n'est plus...* »

ABEL GANCE.

Une conception de la femme

Je suis sûre, qu'il n'est pas impossible d'apprendre à mes filles (elles n'ont encore que douze et dix ans) que toute la vie d'une femme ne gravite pas autour d'un homme. Les mirages de Peau d'Ane et de Cendrillon, comme vous dites, peuvent céder devant une réalité beaucoup plus passionnante.

MME GASSER,
Paris.

Ces femmes émancipées

Avez-vous remarqué quels hommes prennent, en général, pour compagnons ces femmes de type nouveau, libres et émancipées au sens noble, où l'entend Françoise Giroud ?

La plupart des jeunes filles de ce type (et certes elles ne sont pas nombreuses en France) que j'aie connues ont choisi des maris intelligents, dignes d'elles mais qui obéissent ou, si vous préférez, qui vivent sous leur direction. Aucun de ces hommes n'a autant de personnalité que leur femme. Si un homme d'égal caractère rencontre une telle femme, l'harmonie ne peut se faire ou alors il faudrait un amour si puissant...

J'ai vu, à l'usine où je faisais un stage, une femme patronne d'une grande compagnie de chaudronnerie. Il fallait la voir casquée, en salopette, au milieu du chantier diriger ces grands gaillards qu'étaient ses hommes !... Ils n'étaient pas nombreux les ouvriers de l'usine qui auraient désiré cette femme comme compagne.

ROBERT BERAHA,
Marseille.

Au lieu d'envier Eléonore

Merci d'avoir écrit : « Quand elles sont blessés, souffrantes, angoissées, elles y pensent et elles pleurent, avant le travail, après le travail. Mais pendant, elles sont requises, absorbées, utiles ». Merci pour : « On n'est jamais seul quand on aime les autres ».

Merci de m'avoir fait découvrir Eléonore. Au lieu de l'envier, parce qu'elle me semble « être vécue » (comme on est dévoré) par les tâches diverses, je m'aperçois maintenant que je suis plus vivante qu'elle.

J.M.,
Perpignan.

Le temps des amours est court ?

Vous écrivez « le temps des amours est court, le temps de la vie est long ». Estimeriez-vous par hasard qu'il faille abdiquer l'espoir de toute relation d'amour dans le second temps de la vie?

Je puis vous affirmer que dans le milieu chrétien qui est le mien, existent des couples dont l'amour demeure vivant tant que dure leur vie, au prix bien sûr d'une tenace et patiente lutte quotidienne. Fleur fragile, l'amour a besoin, pour survivre et durer, d'attentions répétées et constantes.

MÉDECIN SOUS-LIEUTENANT P. DERANSART,
Dijon.

Un crime à Bruxelles

Le mercredi 9 mars 1960, vers 8 heures du matin, Akli Aissiou, 32 ans, Algérien musulman, étudiant en médecine d'avant-dernière année à l'Université libre de Bruxelles, fut assassiné d'une balle de revolver dans la région thoracique gauche (ayant occasionné la mort par rupture de l'artère pulmonaire) au moment où il descendait l'escalier de la maison où il habitait à Bruxelles avec l'intention de se rendre à l'hôpital de Schaerbeek où il était en stage.

Pas de témoin, pas de balle retrouvée, sympathies non déguisées pour le F.L.N. avec néanmoins absence d'activité « terroriste » avouée ou même découverte, tous arguments plaidant contre un crime passionnel ou du F.L.N., et en faveur d'un coup de main de la « Main Rouge » ou du M.N.A.

Devant l'absence d'éléments positifs dans leur enquête, aussitôt l'émotion publique dissipée, la P.J. aurait décidé de classer l'affaire, ce que le sénateur Rollin aurait voulu empêcher en ouvrant une plainte contre inconnu au nom de la partie civile suivante : les autres étudiants en médecine de Schaerbeek lésés sous forme de gardes supplémentaires, normalement échues à Aissiou, qu'ils devront assurer.

A.S.,
Bruxelles.

L'affaire du Réseau

J'ai lu l'article de J.-M. Domenach sur l'affaire du réseau Jeanson.

Comme lui, je ne crois pas que la situation présente de la France soit assimilable à celle de l'Allemagne hitlérienne, et que les restes de colonialisme où la France se débat puissent être confondus avec le nazisme.

Vous avouez cependant que « parce que la guerre d'Algérie est une interminable guerre coloniale, la France tend à devenir fasciste », et vous reconnaissez que, « parler de paix alors qu'on élude chaque fois le pas décisif, est une hypocrisie sanglante qu'il est urgent de faire éclater ».

Mais comment ? Il faut une règle, dites-vous, et cette règle ne peut être d'agir contre les règles. Soit. Quelle est donc cette règle, quelles sont ces « raisons générales, ces conduites légales, ces devoirs communs » que nous n'ayons déjà essayés en vain ?

Jusqu'à quand, selon vous, les Français que nous sommes, indignés par la prolongation d'une guerre dont ils sont comptables et que la conscience universelle réprouve, peuvent-ils tolérer qu'on commette en leur nom des crimes atroces que plus personne n'ignore sans se faire les complices de cette « sanglante hypocrisie » ?

G.T.,
Paris.

Une situation intolérable

Certains membres de l'enseignement, ainsi que des artistes, des prêtres, des pasteurs, sont actuellement accusés d'avoir porté atteinte à la sûreté extérieure de l'Etat et sont poursuivis ou arrêtés. Ceux que nous connaissons ont l'estime de leurs collègues et l'affection de leurs élèves. Nous pensons que leur attitude porte témoignage du caractère intolérable de la situation créée par la poursuite de la guerre d'Algérie. Cette guerre que nous réprouvons a créé à l'intérieur de l'Université une véritable crise de conscience.

Au moment où l'espoir de paix, suscité par la déclaration du 16 septembre, s'affaiblit à nouveau, nous lançons un pressant appel à nos collègues pour reprendre avec plus de vigueur à nos côtés leur action en faveur d'un cessez-le-feu négocié.

Le Comité de Vigilance Universitaire pour la Défense des Libertés et la Paix en Algérie.

La Kermesse de la Résistance fête son 10e anniversaire

le 8 avril (de 17 h. à 23 h.) et les 9, 10 et 11 avril (de 10 h. à 22 h. sans interruption) dans la salle des fêtes de l'Hôtel Moderne (place de la République, Paris-11e).

Réseau Fournier

A l'attention des lecteurs du Rhône.

Un groupe de travail vient de se créer à Villefranche. Pour être invité aux premières réunions, s'adresser à Simone Cottin, Les Rousses, à Villefranche.

A l'attention des lecteurs des Bouches-du-Rhône.

Vous êtes invités à la prochaine réunion qui aura lieu le vendredi 1er avril à 21 heures, Taverne Charley, boulevard Garibaldi à Marseille. Ordre du jour :
— De Gaulle, la Constitution et la démocratie.
— Préparation du prochain Forum.
— Critique d'un texte d'actualités.

A l'attention des lecteurs de l'Allier.

Vous êtes invités à la prochaine réunion le samedi 2 avril à 18 h. 30, arrière-salle du restaurant Peuvot, place aux Foires, à Moulins.

Lecteurs de Bretagne.

Louis Fournier sera le 5 avril à Vannes, le 6 avril à Brest, le 7 avril à Morlaix, le 8 avril à Lannion.

Pour être invité aux réunions, lui écrire au 91, Champs-Elysées, Paris-8e.

Lecteurs de la région parisienne.

Vous êtes invités à assister à la cérémonie commémorative célébrant l'anniversaire de la mort de Léon Blum à Jouy-en-Josas organisée par le P.S.A.

Le rassemblement aura lieu à 10 h. 30 place de l'Eglise, à Jouy.

Forums régionaux

Jeudi 31 mars à 20 h. 45, à la Maison Sociale, au Mans, conférence-débat avec Pierre Le Brun, syndicaliste C.G.T., et Gilbert Declercq, secrétaire de l'U.D. C.F.T.C. de la Loire-Atlantique, sur le thème : « Pratique de l'Unité d'action syndicale ».

Action civique de non-violence

L'Action civique de non-violence dirigée par Lanza del Vasto, qui s'est maintes fois élevée contre les camps d'internement, nous informe que la prochaine session ayant pour but d'examiner les moyens de faire cesser de telles injustices, aura lieu ; du 5 au 10 avril, près de Lyon. Pour tous renseignements, s'adresser à Simone Pacot, Saint-Pierre par Bollène (Vaucluse).

Amis de « L'Express »

Vous êtes invités le mardi 5 avril à 20 h. 45, 14, cours Albert-Ier (8e), à une conférence organisée par les Amis de Richard Wagner. Antoine Goléa parlera sur « Parsifal ou l'équilibre du couple humain », avec le concours de Mme Colette Herzog, cantatrice.

Sous le pseudonyme de Jacques Tissier, un jeune responsable de nos Groupes de Travail vient de faire paraître aux Editeurs Français Réunis, 21, rue Richelieu, Paris (1er), un témoignage romancé sur son expérience de soldat en Algérie sous le titre : « Le Gâchis ».

Communiqué de M. Laurent Schwartz.

La dernière réunion du Comité de Patronage du Centre de Coordination pour la Défense des Libertés et de la Paix (centre du Landy) et de Témoignages et Documents a décidé diverses mesures de réorganisation.

Le secrétaire, M. Maurice Pagat, vient sans nous en avertir d'envoyer à tous les abonnés une circulaire qui ne tient aucun compte de ces décisions.

Je prie ceux qui l'ont reçue de surseoir à toute initiative et à toute souscription jusqu'à réception d'une circulaire qui précisera la vie du Comité de Patronage.

Le Président du Comité de Patronage,
Laurent SCHWARTZ.

INDEX

Affaires	13	Femmes	21
Algérie	14	Jazz	33
Bloc-Notes	40	Lettres	25
Cinéma	34	Plan Sauvy	16
Correspondances	6	Santé	22
Courrier	2	Sélection Spectacles	23
Economie	24	Sports	17
Eglise	12	Terrorisme	15
Enfants	20	Théâtre	32

Six jours avec «K» 8

LE CARNET DE M. KOSSYGUINE

M. KROUCHTCHEV est très intelligent. Sans doute ce n'est pas une découverte. Mais la manière dont il s'est comporté est remarquable.

On craignait une tournée de propagande communiste. Il a été modeste, attentif et, dans l'ensemble, discret. C'est qu'il est intelligent : en chaque chose, il considère la fin, il adapte son comportement au but qu'il veut atteindre.

Or s'il est venu en France, ce n'est pas pour faire progresser le communisme, ni tenter de nous faire adopter les méthodes soviétiques ; il s'en fiche royalement. Il cherche à resserrer le lien diplomatique entre le général de Gaulle et lui-même avant la Conférence au sommet.

On nous dit : « Ne soyez pas dupes, vous savez bien que le but final, universel des chefs communistes, c'est la destruction du régime capitaliste, en Occident comme ailleurs. »

Sans aucun doute. C'est même exactement parce que nous sommes convaincus que M. Krouchtchev souhaite ardemment la propagation de sa foi que sa discrétion, en France, nous a paru inquiétante. Il est tranquille.

Il se comporte comme un homme sûr de lui, sûr de la force de pénétration des idées et des méthodes qu'il représente, de leur victoire finale. Cette modération du leader soviétique, qui a réjoui ceux qui s'attendaient à une sorte de campagne électorale communiste, donne matière à réflexion.

DANS l'équipe des parents et des collaborateurs qui accompagne partout le Premier soviétique, l'homme le plus important, celui auquel il fait constamment appel, et qu'il a nommé son « remplaçant », c'est M. Kossyguine.

M. Kossyguine, chef de la planification économique, se promène partout avec un petit carnet sur lequel il note les détails techniques qui ennuient le patron, et qu'il ouvre chaque fois que son ami K lui demande des précisions sur l'économie soviétique et l'économie française.

Les interlocuteurs de M. Krouchtchev, à Bordeaux, à Marseille, à Lacq, à Lille, qui avaient des notions d'économie, ont pu constater que ce M. Kossyguine est sérieusement informé.

Pour l'opinion publique, la tournée K n'a produit que des discours sur la paix et sur le danger allemand. Pour ceux qui ont eu le contact direct avec l'équipe russe, ce sont les comparaisons constantes, mais discrètes, entre le rythme des réalisations économiques ici et celui du plan soviétique qui ont marqué, profondément, chaque échange de vues.

Toute la gentillesse extérieure de M. K nous occupe moins qu'une petite phrase qu'il a glissée dans l'une de ses allocutions : *« Quand la France a fait sa grande révolution bourgeoise, elle a pris la tête du progrès. L'U.R.S.S. va aujourd'hui de l'avant dans une progression toujours plus rapide parce qu'elle a fait une autre révolution, la révolution socialiste. Et, par comparaison, des pays comme la France prennent aujourd'hui du retard. Je ne veux pas que les Français, surpris, me reprochent un jour d'être venu dans leur pays sans rien dire de tout cela... »*

Ce que nous aurions à lui reprocher, ce serait plutôt l'inverse. De nous endormir sous les louanges et les amabilités plutôt que de nous réveiller par quelques vérités brutales.

HEUREUSEMENT, par une coïncidence remarquable, le gouvernement français vient, malgré lui, d'y suppléer.

Au moment même où l'équipe soviétique se promenait à travers la province française, le Commissariat général au Plan vient de faire distribuer aux membres du Conseil économique un document (qui n'est pas destiné au public : car en cette matière on informe l'opinion le moins possible) fort instructif. M. Kossyguine qui, par son ambassade à Paris, en possède déjà un exemplaire, n'a pas manqué d'en tirer tout le suc. Il s'agit du bilan du 3ᵉ plan de modernisation français (jusqu'en 1959), du plan intérimaire actuel et des prévisions pour le 4ᵉ plan.

Nos lecteurs ne voudraient pas être moins informés que M. Kossyguine de ce qui, après tout, les concerne beaucoup plus directement. Profitons du passage des Soviétiques pour nous y intéresser. Voici quelques-unes des premières constatations (nous y reviendrons en détail dans les prochains numéros de « L'Express »).

● La vie d'un peuple, la croissance d'un pays, aujourd'hui, c'est le rythme de développement de sa production de richesses. Le document du Commissariat général nous apprend, avec une satisfaction d'ailleurs assez légitime, qu'entre 1952 et 1959 (les deux derniers plans) le taux de croissance de production industrielle en France a été en moyenne de 5,7 %. Ce n'est pas mal du tout.

Mais le taux de croissance soviétique, pour la même période, a été de 11,4 %, le double.

● Plus préoccupant : le 3ᵉ plan, qui devait se terminer en 1960 et poursuivre ce rythme, a dû être interrompu car il a pris plus d'un an de retard sur les prévisions. Et pour plusieurs raisons (dont les dépenses entraînées par le prolongement de la guerre d'Algérie et les engagements du programme militaire atomique) le gouvernement a renoncé pour le moment à mettre en œuvre un 4ᵉ plan. Il y a substitué un « petit plan intérimaire » qui tente seulement d'éviter que le taux de croissance ne descende en dessous de 3 %. Et les préparatifs du 4ᵉ plan (1961-1965) prennent pour base, optimiste, un taux situé entre 4 et 5 %.

Au lieu d'accélérer, nous sommes en plein freinage.

● Ainsi nous apprenons également (ou plutôt les membres du Conseil économique apprennent, mais l'opinion pas) que dans l'hypothèse où tout se passerait bien, la production industrielle française dans cinq ans aura atteint l'indice 147 en prenant pour année de référence 1956 (c'est-à-dire 47 % de plus qu'en 1956). Sur la même référence, la production industrielle soviétique sera au niveau 218 (118 % de plus qu'en 1956).

Ce n'est pas une revue de propagande communiste, mais un rapport français très officiel, celui de l'Institut National de Statistiques et d'Etudes Economiques (I.N.S.E.E.), qui note : *« Les rythmes de croissance soviétiques, inconnus — sur une longue période — dans les pays capitalistes, constituent le fait politique et économique majeur pour notre époque, dont la connaissance n'est pas assez répandue en Occident. »*

● Mais le rythme de production des richesses n'est pas tout dans la vie d'une société humaine, dans son évolution politique, dans sa forme de civilisation et d'avenir. Aussitôt après *produire* il y a : *distribuer.* A qui, comment, une société distribue-t-elle le surplus de richesse produit chaque année ?

Voici les faits.

De 1956 à 1959, durant le troisième plan français de développement, la consommation globale des ménages ouvriers n'a pas changé. Vous avez bien lu : elle est au *même* niveau cette année qu'elle l'était il y a quatre ans. Ce qui constitue un fait politique, cette fois, tout à fait essentiel : la classe productrice des biens n'a à peu près pas profité de l'effort de production qu'elle a accompli. Même constatation pour la consommation globale des ménages paysans. On a commencé à voir, ces dernières semaines, comment se manifestaient dans la rue ces chiffres abstraits, mais implacables.

TOUT cela c'est passé, avec ce qu'il contient de relativement satisfaisant (rythme de développement d'ensemble) et de politiquement aberrant (répartition de la consommation). Regardons l'avenir tel que le document du Commissariat général le prévoit lui-même.

Voici ce que nous y trouvons. Même en supposant que la guerre d'Algérie prenne fin (on ne dit d'ailleurs pas quand ni comment, et pour cause...), et même en supposant que les charges militaires soient contenues à leur niveau de 1959 (ce qui est d'ores et déjà faux : elles le dépassent *cette année* de plus de cent milliards), le nouveau plan n'envisage pas d'accroissement du rythme français sur deux points vitaux : la construction de logements et la formation de boursiers scolaires et universitaires.

De plus — ce qui marque bien le caractère de ce qu'on appelle actuellement un « plan » ici — il prend pour acquis « *le maintien des structures sociales existantes* » et « *le maintien de la répartition actuelle des revenus* ». Ce qui, politiquement, se passe de commentaire. Mais ce qui, de plus, aboutit à des énormités économiques.

Par exemple : comme, dans cette « structure actuelle », les gens qui désirent une voiture ont en général de quoi en acheter une, la production d'automobiles en France va croître considérablement (indice prévu : 274 en 1965 par rapport à 100 en 1956). Mais comme les gens qui ont besoin d'un logement n'ont en général pas de quoi le payer, la construction de logements va rester à son *niveau actuel.* Et même nous savons déjà que la construction d'H.L.M. bon marché est en recul, alors que la construction d'appartements de luxe se fait si rapidement que, déjà aujourd'hui, on note que le nombre d'acquéreurs ne suit plus. Voilà ce qu'on ose encore appeler, par un abus évident du vocable, de la « planification ».

ARRETONS-NOUS là. Il faudra y revenir dix fois, vingt fois, jamais assez. C'est dans ces chiffres-là, dans ces bilans, dans ces prévisions-là que se lit le destin du peuple français, sa survie ou son déclin. En vérité, on ne devrait, dans les journaux, dans les conversations, dans les débats publics, ne parler que de cela. C'est d'ailleurs le cas en Union Soviétique.

Or, notre tête en est infiniment moins pleine que le carnet de notes de M. Kossyguine. Nous vivons comme des poètes, cependant qu'il marque les points.

Bien sûr, on a montré à M. Krouchtchev et ses compagnons des réalisations françaises remarquables, dont nous pouvons être fiers. « L'Express » les a décrites en détail à la veille de l'arrivée du leader soviétique : les cités architecturales de Marseille et de Rouen, les installations de gaz à Lacq, la reconversion du Bas-Rhône-Languedoc, la station de Pichegu, les usines de Fives-Lille, la Laînière de Roubaix, etc. (1). Chacune de ces grandes réussites porte témoignage du génie d'invention et de la technique d'exécution dont nous sommes capables. Et chacune rend ainsi plus accablant, plus honteux, le bilan d'ensemble, plus criminel ce prétendu « plan » qui, au lieu de nous pousser vers ce meilleur de nous-mêmes, et d'en définir les moyens, se contente d'enregistrer un mol engourdissement.

DE tout cela, M. Krouchtchev n'a pas entretenu les Français. Bien sûr. Qu'est-ce que ça peut lui faire ? Que nous devenions, lentement, le pays des souvenirs, le décor de Port-Royal et la terre de Verdun, il a tout à y gagner : ou bien nous nous effacerons lentement de la carte des puissances, ou bien nous verserons, en moins d'une génération, dans le communisme. Mais nous, nous Français de cette génération, ne nous laissons pas endormir par les amabilités fleuries du très intelligent M. K. ; arrachons plutôt à M. Kossyguine son carnet et enfonçons-nous ces chiffres dans la tête jusqu'à en être obsédés.

Jusqu'à prendre en horreur le taux de 3 % (quand on pourrait, avec un peu d'intelligence et de discipline, monter aisément à 6 ou 7 % par an) ; jusqu'à crier de dégoût devant ces sages prévisions de « maintien de la répartition actuelle des revenus » qui nous condamnent à mort ; jusqu'à ce que nous connaissions devant un chantier de construction H.L.M. et devant une promotion de chercheurs scientifiques la fierté, oui la passion, que tout le régime voudrait enfermer dans le respect du théâtre antique et dilapider dans le goût des forces de frappe.

Nous serons de notre temps, ou nous ne serons pas. La seule présence de M. Krouchtchev, et la sortie discrète d'un petit document, nous le rappellent vigoureusement.

J.-J. S.-S.

(1) Voir le reportage de Michel Bosquet, « L'Express » du 17 mars.

Bijoux transformables
Manteaux double usage
Ensembles lingerie
Chapeaux souples
*
TOUTES LES BOUTIQUES EN UNE SEULE
chez
ROGER & GALLET
62, Fg Saint-Honoré

CORRESPONDANCES EXPRESS

LA FRANC-MAÇONNERIE DE LA Vᵉ : « LES TEMPLIERS »

● Au cours des auditions auxquelles a donné lieu l'affaire du complot de janvier, une petite phrase prononcée par l'une des personnes entendues avait retenu l'attention des enquêteurs. Interrogée sur l'identité d'un suspect, cette personne avait répondu : « Je ne sais pas, nous le connaissions sous le nom du Templier ».

Quelques jours plus tard, un rapport d'un membre des services de contre-espionnage signalait l'existence d'une organisation très secrète « vouée à la défense de la civilisation chrétienne contre le communisme athée » et composée de trente membres.

Ces trente personnes, précisait le rapport, forment la Société des Templiers. Des sommes importantes ont été mises à la disposition des Templiers par des milieux « intégristes ». Les initiés, qui veulent rester une « élite homogène », ne seraient que trente mais disposeraient de puissantes complicités qui recoupent un certain nombre d'organisations « ultras », notamment dans les cabinets ministériels. On connaît au moins un des Templiers. Il est membre du cabinet de M. Michel Debré et c'est lui qui est en relation dans chaque cabinet ministériel avec un attaché qui fait, comme lui, du renseignement politique. Leur tâche : surveiller l'activité de chaque ministre et de ses collaborateurs.

MACMILLAN AUX U.S.A. : UN SOUCI POUR DE GAULLE

● Lorsque le général de Gaulle se rendra en Angleterre, puis aux Etats-Unis au début du mois prochain, un front commun anglo-américain sera constitué sur le problème de l'arrêt des essais nucléaires.

Tel a été, en effet, le résultat essentiel du voyage de M. Macmillan à Washington.

Le Président Eisenhower, qui n'espère plus obtenir un accord sur Berlin à la Conférence au Sommet, souhaite que celle-ci aboutisse au moins à un accord : même partiel, sur le désarmement. C'est pourquoi il est partisan d'accepter les propositions soviétiques, à condition que le moratoire sur les essais souterrains soit ramené à dix-huit mois ou deux ans.

Mais la Commission de l'Energie atomique, le Pentagone et une grande partie du Congrès s'opposent à cette concession dans la mesure où ils jugent la poursuite des expériences indispensable à la sécurité des Etats-Unis.

Le Président Eisenhower a donc demandé à M. Macmillan (avec lequel il possède une ligne téléphonique directe qu'envie beaucoup le général de Gaulle) de venir lui « forcer la main ».

L'opération sera bénéfique pour chacun d'eux. Le Président Eisenhower sera couvert vis-à-vis du Congrès par la pression anglaise, et M. Macmillan pourra faire état de sa nouvelle contribution à la cause de la paix.

Il ne reste donc qu'un obstacle sur la voie d'un arrêt généralisé des expériences : la position du général de Gaulle, qui paraît résolu à poursuivre la mise au point de la bombe française.

LA CAMPAGNE LAIQUE : NOUVEAUX SUCCES

● Convoqué pour la fin de la semaine au ministère de la rue de Grenelle, le Conseil supérieur de l'Education nationale refusera d'examiner les projets de décrets d'application de la loi du 31 décembre sur l'aide à l'enseignement privé.

Les cinq conseils d'enseignement qui représentent les différentes catégories de personnel enseignant — premier degré, deuxième degré, technique, supérieur, jeunesse et sport — ont en effet annoncé qu'ils n'étudieraient pas les textes qui leur étaient soumis.

« Nous vous avons écouté mais nous ne vous avons pas entendu, a déclaré M. Clément Durand, au nom de ses collègues du premier degré, au directeur du cabinet de M. Joxe. Nous estimons qu'aucun dialogue, aucune discussion n'est possible. Cette loi est entachée de vices rédhibitoires. Nous ne serons en aucun cas associés à son application. »

Les enseignants formulent quatre reproches contre les projets gouvernementaux :

1° L'extension insolite de l'aumônerie dans les établissements publics viole les lois organiques de la Constitution.

2° La composition des « comités de conciliation » traduit une méfiance à l'égard de l'Education nationale.

3° L'imposition de charges nouvelles aux communes sur la seule initiative des établissements privés est inadmissible.

4° Les dispositions du « contrat simple » rendent illusoire tout contrôle de l'Education nationale.

Les représentants de l'enseignement sont renforcés dans leur refus de tout compromis par le succès de la pétition du Comité National d'Action Laïque. Il est possible que dix millions de signatures soient récoltées en fin de campagne. Cela signifie qu'aucun homme politique ne pourra désormais solliciter les suffrages des électeurs sans prendre parti pour ou contre la loi scolaire.

AGADIR...

...550 morts à la seconde

Le terrible séisme d'Agadir a attiré l'attention sur les causes de tels désastres. TRANSMONDIA, nouvelle formule, qui traite des événements et problèmes actuels, vous les fera connaître dans son numéro d'avril avec, entre autres articles, Khrouchtchev, Révolution paysanne, bombe A.

TRANSMONDIA est en vente partout

DEUX PETITES FILLES A L'HOTEL MATIGNON

● Visite de M. K. à Matignon. Dans l'enceinte réservée à la presse, se trouvent quelques invités, parents et amis des officiels.

Deux petites filles, appartenant à la famille de M. Debré, regardent de tous leurs yeux et bavardent :

Première petite fille : Tu as vu ? Qu'est-ce qu'il y a comme police !... Encore là... Et là !...

Deuxième petite fille : Ils ont raison, tu sais. Un coup de bazooka, c'est vite parti !

LA REORGANISATION DE LA DEFENSE NATIONALE

● Les mutations auxquelles vont donner lieu les mises à la retraite prévues entre le 15 mai et le 14 juillet prochains fourniront au gouvernement l'occasion de réorganiser la Défense nationale. La limite d'âge atteindra le général d'armée Valluy, commandant en chef du Centre-Europe, l'amiral Nomy, chef d'état-major de la Marine, le général Salan, gouverneur militaire de Paris, et le général Ely, chef d'état-major général de la Défense nationale.

Il est question de supprimer l'état-major général de la Défense, créé en 1959, pour revenir soit à un secrétariat général permanent civil et militaire tel qu'il existait avant le 13 mai 1958, soit à un état-major plus « léger », et moins influent.

Cette réorganisation répondrait à des préoccupations non seulement techniques, mais également politiques : les événements du 29 janvier ont en effet mis en lumière les inconvénients d'un système qui fait dépendre le commandant en chef en Algérie à la fois du Premier ministre et de l'état-major de la Défense nationale pour les questions d'opérations, et du ministre des Armées pour les questions de personnel et d'armement.

La suppression du poste actuellement occupé par le général Ely permettrait au ministre des Armées de contrôler plus directement l'emploi des forces

NOUVEAU PROJET D'« ANTI-EXPRESS »

● Divers hommes d'affaires ont été sollicités ces dernières semaines en vue de contribuer au financement d'un hebdomadaire destiné à « lutter contre l'influence de « L'Express ».

Selon les démarcheurs, une partie des fonds seraient fournis par les éditions Fayard (qui possèdent toujours le titre de « Candide »). Mais il manque vingt millions. Rédacteur en chef pressenti : Merry Bromberger.

COMMENT M. MICHELET A PERDU DEUX COLLABORATEURS

● M. Michelet, ministre de la Justice, vient de se séparer de deux de ses plus proches collaborateurs qui furent ses conseillers politiques depuis la formation du gouvernement Debré : il s'agit de M. Gaston Gosselin et de M. Joseph Rovan, tous deux anciens camarades de déportation de leur ministre à Dachau.

C'est à la demande expresse du Premier ministre, M. Michel Debré, que cette décision a été prise par le Garde des Sceaux. M. Debré porte en particulier contre M. Gosselin une série d'accusations graves. M. Gosselin est surtout accusé de consacrer son temps et ses efforts à contrecarrer les projets gouvernementaux, notamment les mesures prévues en matière de presse.

M. Rovan s'est solidarisé avec M. Gosselin. Tous deux étaient considérés comme les membres les plus libéraux du cabinet du Garde des Sceaux. L'un et l'autre ont refusé les situations de remplacement que leur offrait le ministre.

LA LEÇON DES DERNIERES ELECTIONS CANTONALES

● La victoire à l'élection cantonale de La Ferté-sous-Jouarre, dimanche dernier, du docteur Brau, P.S.A., qui bénéficiait du double retrait communiste et centre gauche, est la dernière illustration d'une évolution amorcée dès 1959 et qui ne cesse de prendre de l'ampleur depuis le début de cette année : les candidats de gauche recommencent à se désister en faveur du mieux placé d'entre eux, et les électeurs suivent.

Il s'agit d'un véritable renversement de la tendance marquée par les élections cantonales d'avril 1958, à l'issue desquelles M. Marcel Servin, secrétaire du Parti Communiste, constatait : « Sauf quelques rares cantons, les électeurs socialistes placés devant le dilemme : faire le jeu de la droite ou voter communiste pour battre la réaction, ont voté pour la droite ou ont fait son jeu en votant sans espoir pour les candidats socialistes maintenus ».

L'élection de La Ferté-sous-Jouarre, en effet, n'est pas un phénomène isolé. Le même jour, en Haute-Garonne, le candidat socialiste restait seul en présence du candidat M.R.P. à la suite du double retrait communiste et radical.

La même discipline avait déjà été respectée le 20 mars à Nice et le 7 février dans le Calvados. Le 6 mars, dans les Vosges, le désistement du candidat communiste avait favorisé le succès d'un radical. Le 17 février, en Dordogne, le P.C. s'était désisté en faveur de la S.F.I.O.

L'observation vaut aussi bien pour les élections municipales : on en a eu la preuve le 6 mars à Quimper, où le retrait des communistes a favorisé le succès des socialistes et des radicaux au détriment du député U.N.R. Nader et du sénateur M.R.P. Monteil.

POURQUOI LE F.L.N. GARDE SES BUREAUX D'ALLEMAGNE

● La semaine dernière, l'ambassadeur de France à Bonn a rencontré successivement le Chancelier Adenauer (une demi-heure) et M. von Brentano

EXCLUSIVITÉS MASCULINES

françaises, anglaises, italiennes sur mesure ou prêt à porter

HARLEY

TOP DU MOIS

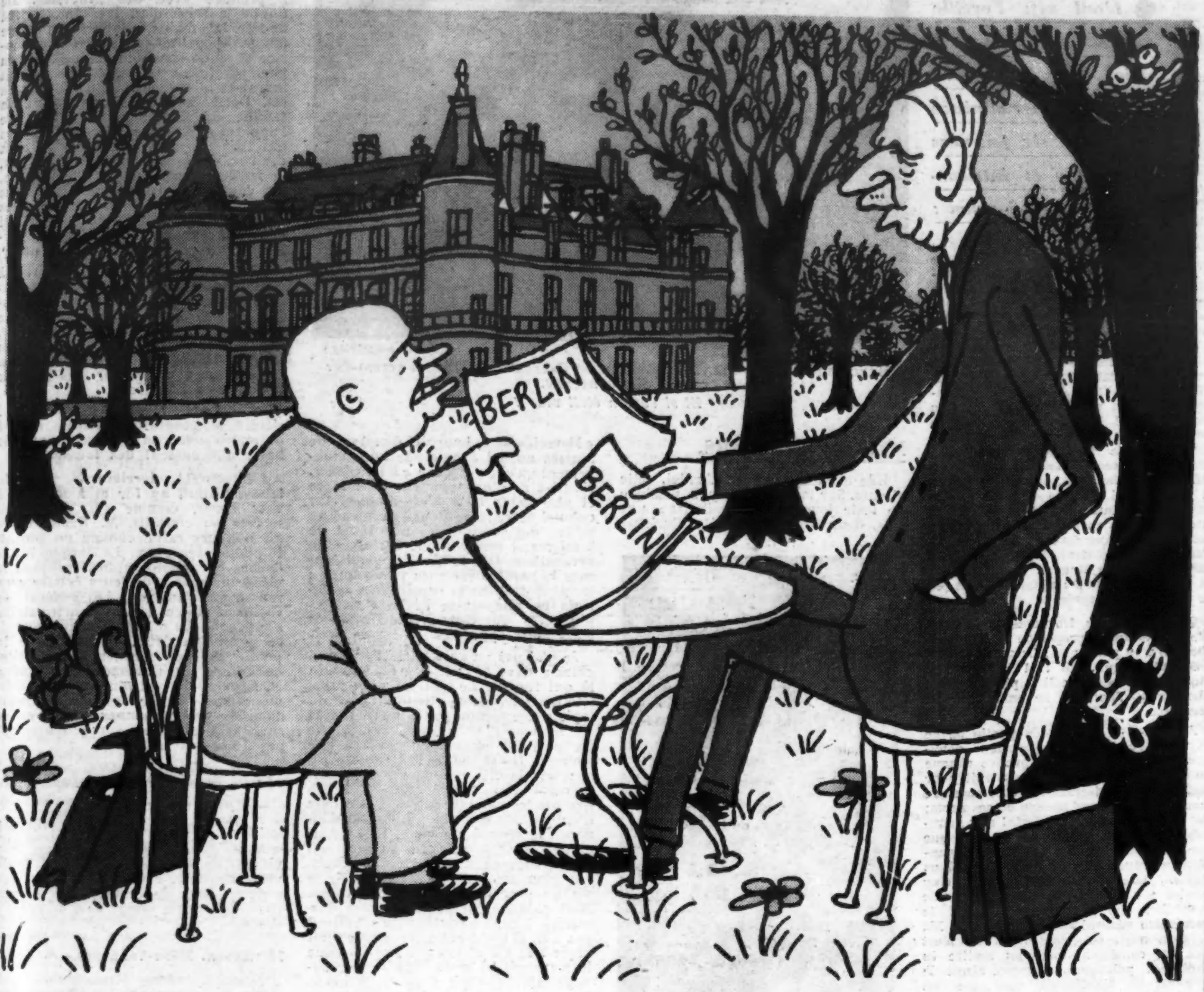
Veste sport anglaise

169 NF

PARKING ASSURÉ

8 BD DE LA MADELEINE, PARIS

Le russe tel qu'on le parle



— VLASKY NOUCHAGRINE !
— CESKIKHOSE NOGRIEFF...

(deux heures) pour exiger d'eux, une fois de plus, la liquidation des bureaux du F.L.N. en Allemagne.

Le Chancelier a manifesté un « intérêt compréhensif », mais M. von Brentano a fait preuve d'une plus grande réserve.

Si le F.L.N. a choisi l'Allemagne occidentale pour y concentrer ses principaux services européens (propagande, diplomatie, achat d'armes, etc.), c'est parce qu'il estime « tenir » le gouvernement de Bonn par l'intermédiaire des pays arabes. Ceux-ci ont en effet menacé de ne plus reconnaître le régime de Bonn et de reconnaître celui de Pankow si les représentants du F.L.N. étaient expulsés d'Allemagne occidentale. Cette perspective inquiète beaucoup les Allemands qui possèdent d'autre part des intérêts économiques énormes au Moyen-Orient.

Cette situation a permis à M. von Brentano de retourner le chantage arabe contre la France. « Nous ne pourrions courir le risque d'une rupture avec les pays arabes, a-t-il dit à l'ambassadeur de France, que si nous étions assurés de l'appui du gouvernement de Paris dans l'affaire de Berlin et sur le problème allemand en général, au cours de la prochaine rencontre au sommet. »

Vacances bleues entre ciel et mer...

CROISIÈRE DES ILES ATLANTIQUES

à bord du "Cabo San Vicente"
(entièrement climatisé) de la Cie Ybarra

DU 23 JUILLET AU 6 AOUT 1960

ESPAGNE - AÇORES - MADÈRE
CANARIES - MAROC - BALÉARES

au cours des escales, nombreuses excursions

cette croisière est présentée par les Agences de Voyages

WAGONS-LITS//COOK

A PARIS ● 14, BOULEVARD DES CAPUCINES - RIC. 01-70 ● 2, PLACE DE LA MADELEINE - OPE. 40-40 ● 82, RUE DU BAC - LIT. 42-80 ● 48 TER, AVENUE PIERRE-1er-DE-SERBIE (ANGLE AVENUE GEORGE-V) BAL. 57-70 ● 14, RUE GUICHARD - TRO. 88-10 ● ET DANS LES PRINCIPALES VILLES DE PROVINCE

Retenez dès maintenant votre cabine

REPORTAGE

6 jours avec K.

L'œil vif, l'oreille aux aguets, dormant à peine, Jean Cau a vécu avec le Premier ministre soviétique six journées épuisantes et intrigantes. Voici son journal :

AVEZ-VOUS la moindre idée de ce que peut être le sort d'un journaliste au milieu de ce cirque dont la plus importante personnalité politique mondiale est la vedette ? Nous sommes une centaine à être intégrés au cortège officiel, mais à chaque étape, tous les journaux ont installé des commandos qui se livrent à un ratissage effréné de nouvelles et de potins. A Dijon, par exemple, comme un vol de gerfauts hors du charnier natal, la nuée des porteurs de plume s'était abattue sur le chanoine Kir avec une voracité sans pareille. Garçons de café, passants, personnalités locales, facteurs, agents de police, et tout ce qui de près ou de loin évoquait une soutane, étaient soumis à des interrogatoires en règle, et, à la Bourse des mots et anecdotes, les propos du chanoine atteignaient des cotes à faire enrager Marilyn Monroe. Ce n'était pas de « l'information » : c'était — sans jeu de mots — une curée.

Quant aux rires, froncements de sourcils, proverbes ou propos de M. Krouchtchev, je n'en parle pas : ils valaient leur poids d'uranium. Ah ! si seulement il piquait une bonne colère pittoresque ! Mais non, l'humeur se maintient au beau fixe.

A l'aube de la seconde partie de ce voyage, voici mon impression dominante : M. Krouchtchev prouve chaque jour davantage qu'il est construit pour rouler sur tous terrains. Cet homme que l'on dit coléreux est maitre de ses nerfs; cet homme que l'on dit jovial sait admirablement être grave ; cet homme que l'on dit bavard arrive à être remarquablement muet... Je lis à l'instant, dans l'avion, une déclaration de M. Guy Mollet : « K. est le plus remarquable comédien que je connaisse », dit le secrétaire général de la S.F.I.O., M. M., à mon avis, se trompe. M. K. n'est pas un comédien, mais un maitre ès tactiques politiques. Comme dirait le général de Gaulle, il sait que les Américains sont des Américains (par exemple) et les Français des Français. Et c'est politiquement qu'il se comporte en conséquence.

Autre impression : ce voyage est un succès. Non pas un triomphe, mais un succès. Certes, il y a des communistes qui applaudissent M. Krouchtchev à s'en brûler les mains. Mais il y a aussi les non-communistes — ils sont la foule — fascinés de curiosité et qui scrutent le visage célèbre comme s'ils essayaient d'y lire un secret. Un vieux proverbe (que j'invente) dit : « N'interroge pas le diable, il ne te répondra pas ». Or, j'ai vu des milliers de regards interroger M. Krouchtchev. Preuve est donc faite, pour des milliers de Français, que M. Krouchtchev n'est pas le diable et c'est là un résultat que nous qualifierons de « positif ».

Autre impression encore : « Tout voyage de ce genre, me disait un Soviétique du cortège, est une épreuve de force. Il y a celui qui voit et il y a ceux qui montrent. Entre ceux-ci et celui-là, nait non pas une opposition mais... » Il ne trouva pas le mot. J'avouerai n'avoir pas honte de la France que nous montrons à M. Krouchtchev. A Pichegu, à Marseille, à Gevrey-Chambertin, ou sur les aéroports où s'immobilisaient en sifflant les Caravelle, ma qualité de Français ne m'était pas une lèpre. Et cela aussi était « positif » que la France donnée à voir à M. Krouchtchev n'eût point si mauvaise mine.

J'écris ces dernières lignes à Reims où nous venons de débarquer dans une salle de presse inondée de champagne généreusement offert. Une belle euphorie gagne les forçats du stylo. Ayant moi-même l'intention d'y succomber, ô lecteur, je te conterai la semaine prochaine la suite des « Aventures de Nikita en France » dont je continue d'être le témoin heureux et harassé. Voici toujours le début :

(Reporters-Associés.)

MERCREDI MATIN, A ORLY. LE GÉNÉRAL DE GAULLE ET M. DEBRÉ ATTENDENT M. KROUCHTCHEV.
Et si l'avion était vide ?

MERCREDI 23 MARS.

Elle a quelque chose d'irréel, cette attente. Sur la piste d'Orly, la musique de l'Air joue la « Marseillaise » une fois, deux fois. Elle répète. Curieuse « Marseillaise », bourrée, dirait-on, de fausses notes ! J'apprends avec étonnement qu'elle est jouée « à la russe », c'est-à-dire d'une manière plus aigre et plus haute qu'il n'est d'usage. Un colonel de l'Armée Rouge promène au milieu des journalistes une taille de 2 mètres et une poitrine cuirassée de décorations. Des praticables gémissent sous le poids d'énormes porcs-épics : les photographes et caméramen agglutinés en une masse hérissée de ces piquants surréalistes qu'évoquent leurs noirs appareils.

(Europress.)

MERCREDI APRÈS-MIDI, SUR LES CHAMPS-ELYSÉES. LA FOULE.
Comme pour Eisenhower ?

Je n'ai pas vu apparaître l' « Ilyouchine » dans le ciel. Il a été soudain là qui roulait. Le général de Gaulle, tête nue, en veston, attend au bout du tapis rouge étendu sur la piste. Il sort un mouchoir d'un geste rapide, se frotte le nez comme s'il chassait une mouche. Il est nerveux. Il pointe du nez vers le ciel comme s'il cherchait sa respiration. A son côté, M. Debré tire sur les pans de sa veste. Il a l'air d'un communiant qui, s'il l'osait, donnerait la main à son père. L' « Ilyouchine » s'est arrêté pile au bord du tapis rouge et a stoppé ses moteurs. Là, pour mon compte personnel, je vis un suspense idiot. Et si l'avion était vide ? Et si personne n'en descendait ? Et si Krouchtchev n'existait pas ? Et si toute cette cérémonie était rêvée ? Et s'il n'était pas *possible* que le mercredi 23 mars 1960 ce personnage mythique qui s'appelle Krouchtchev tombe du ciel aux pieds de cet autre mythe que nous appelons de Gaulle ?

J'ai un vrai choc. Il descend l'escalier. Il existe vraiment. Il est en chair et en os.

Une couronne de cheveux blancs encercle le crâne fameux. Il n'est pas bronzé. Plus exactement, le teint est gris sous un léger hâle. Ou bien cet homme relève d'une grippe historique, ou bien il est hépatique. Ce teint, je l'ai vu à des gens malades du foie au sortir de crises qui les avaient brisés. Il ne sourit pas. Il n'a pas l'air à prendre avec des pincettes. De Gaulle le toise d'un bref hochement de tête. Les mains se tendent en même temps. Krouchtchev s'arrache un sourire et salue son hôte en inclinant la tête. Qu'il soit intimidé, cela parait invraisemblable, non ? Eh bien ! cela est. Derrière Krouchtchev, toute la famille dégringole en désordre de l'appareil. Ces dames et ces messieurs ont l'air de venir pique-niquer chez des cousins de province. Pour un peu, je les imaginerais avec des paniers, des couffins, des bonbonnes plein les bras... Des paysans bien sympathiques endimanchés pour l'occasion, et qui débarquent de l'autobus avec une gentillesse un peu raide.

« Sambre et Meuse », le général, à longues enjambées, entraine M. Krouchtchev vers le petit pavillon de réception dressé sur la piste même. Le numéro un soviétique, instinctivement, marche au pas, le bras droit tendu le long du corps et la main ouverte. Ce garçon a dû passer pas mal de temps dans l'Armée.

— *Eh bien ! vous voici donc !* s'écrie le général de Gaulle devant le micro avec sa curieuse voix de basse que cassent des faussets.

L'interprète, derrière M. Krouchtchev, traduit au fur et à mesure, à voix basse, comme s'il murmurait secrets ou conseils. M. Krouchtchev est toujours raide comme un piquet. Il cligne des yeux. La fatigue ? Les flashes des photographes frappent le visage de pierre de leurs éclairs sans réussir à l'animer. Le général de Gaulle s'efface et la courte statue s'approche du micro. Lunettes extraites d'un étui, feuillets sortis de la poche et que tiennent les petites mains courtes, extrêmement soignées. M. Krouchtchev lit d'une voix sourde, monotone, et que les chuintements mouillés des consonnes russes ou le roulement dur des « r » n'arrivent pas à faire vivre.

— *Il attaque d'entrée,* souffle un officiel français à un ministre.

— *Que dit-il ?*

— *L'Allemagne...* soupire, l'officiel.

Mme Nina Krouchtchev, au bon visage de fermière maligne, toute vêtue de noir, écoute son mari avec sérieux. Mme de Gaulle, la tête penchée, arbore un visage clos de grande dame.

15 HEURES. MONT-VALÉRIEN.

Nous attendons Krouchtchev qui, après avoir remonté les Champs-Elysées, dépose une gerbe à l'Etoile. 15 h. 15. Des bruits courent. Ça marche du côté des Champs-Elysées ? Y a-t-il du monde ? « *Comme pour Eisenhower* », disent les uns. « *Un peu moins* », disent les autres. « *Au moins autant* », affirment les conciliateurs.

(Reporters-Associés.)

JEUDI MATIN, A L'ELYSÉE. AVEC LEURS INTERPRÈTES, M. KROUCHTCHEV ET LE GÉNÉRAL DE GAULLE.
La manière n'est plus la même.

(Keystone.)
VENDREDI MATIN, DANS LA MAISON DE LÉNINE. AVEC M. MAURICE THOREZ. « *Zdorovo !* » (1)

Il fait beau. Nous ne sommes que quelques-uns à avoir été admis à l'intérieur du fort où furent fusillés plus de cinq mille patriotes, mais sur les pentes qui conduisent à la forteresse, la foule s'est depuis longtemps installée. Deux officiers soviétiques répètent les gestes qu'ils feront tout à l'heure lorsqu'ils aideront M. Krouchtchev à déposer une immense gerbe de roses et d'œillets devant le mur de la crypte. Sur ce mur, gravés, ces mots : « *Nous sommes ici pour témoigner devant l'Histoire que, de 1939 à 1945, ses fils ont lutté pour que la France vive libre* ».

— *Ça pèse ?*

— *Oui,* disent les officiers soviétiques en riant, *ça pèse beaucoup.*

Les soldats sont en position de repos. Des officiers français et soviétiques bavardent et plaisantent. Les photographes cherchent des angles. L'émotion est nulle. Pas une once de respect ou de recueillement. Les clameurs en crescendo de la foule massée à l'extérieur du fort signalent l'arrivée de M. Krouchtchev. Il descend de voiture, toujours de bois, serre la main d'un général et de plusieurs officiels et marche vers la crypte. On l'applaudit. Il dépose la couronne de fleurs devant le mur, recule de quelques pas. Alors, dans le silence soudain écrasant, éclate la sonnerie « Aux morts ! » et, comme M. Krouchtchev pénètre dans la crypte, la musique du 8e régiment joue « Le Chant des partisans ». Un roulement sourd de tambour, atrocement funèbre, au-dessus duquel s'élève la plainte voilée des clairons.

M. Krouchtchev sort de la crypte et descend l'allée. Les drapeaux des associations des rescapés des camps d'extermination s'inclinent sur son passage. Il a les mâchoires serrées et, sous le hâle, le teint est plus gris encore. Le tambour roule, plus sourd et plus profond ; les clairons lancent un peu plus haut leurs strophes, et l'admirable complainte de combat et de mort s'inscrit dans un silence total qui serre les tripes.

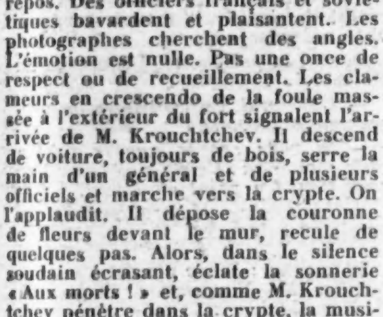
— *En U. R. S. S. aussi, nous avons eu des milliers de fusillés...* dit-il à M. Triboulet.

La cérémonie n'a pas duré un quart d'heure. Personne ne plaisante plus. Une poussée me porte à côté de M. Krouchtchev. J'en profite pour compléter son portrait physique : il a de petits yeux lourds, vifs et très mobiles, dépourvus de cils. Pas l'ombre d'une barbe qui essaierait de percer la peau étonnamment sèche et lisse comme une peau de vieux Chinois. M. Krouchtchev ne doit pas ébrécher les rasoirs : il est quasi imberbe. La tempe droite a été, semble-t-il, enfoncée par un coup dont il ne reste pas de cicatrice. Il a deux verrues dont l'une, rose, sur l'aile droite du nez. Quand il sourit, il montre les dents. Je signale deux prémolaires en or. Le cou flotte dans le col de la chemise blanche. Donc, dit Sherlock Holmes, cet individu a maigri récemment. Quelle impression a-t-on lorsqu'on est à côté de M. Krouchtche ? On a l'impression que cet homme « pèse ». Le regard lourd et las m'effleure. Qui suis-je ? Un quart de seconde, qui suis-je ? Le regard m'oublie. Je dis que si vous étiez dans un compartiment de chemin de fer et que si M. Krouchtchev (qui ne serait pas M. Krouchtchev) venait à s'installer en face de vous, vous remarqueriez cet homme. Vous vous diriez : « *Ce gars-là, ce n'est pas n'importe qui* ». Surtout s'il posait sur vous ses petits yeux durs et froids de paysan. La voiture démarre en trombe.

— *Il a l'air fatigué,* dis-je à un contre-amiral soviétique.

— *Oui, tout le temps tour du monde, ça fatigue. Ça fatigue, mais c'est nécessaire. Très.*

(1) En russe : « Merveilleux ! ».



JEUDI 24 MARS.

L'intérieur de l'Hôtel de Ville est hideux. D'une laideur indescriptible. Von Stroheim y aurait tourné des films sadiques. Une cocotte 1900 ruineuse de banquiers trouverait ça très beau. Pour ma part, ces ors et ces moulures me lèvent le cœur. Pauvre Krouchtchev qui va devoir entrer à l'intérieur de cette pâtisserie ! Il n'en sortira pas.

Les ambassadeurs s'installent. Il y en a de toutes les couleurs. Invités et conseillers municipaux prennent place. Les dames de ces messieurs ont revêtu leurs plus beaux atours. Si les regards de ces dames avaient les vertus du lance-flammes, le sexe féminin ici présent se livrerait à une autohécatombe. Comme nous ne saurions douter que M. Krouchtchev ne distingue du premier coup d'œil une robe de Dior d'un tailleur de Chanel, félicitons ces dames d'être grimpées à si bon escient sur leur trente-et-un. Des parfums capitalistes flottent sous les lustres. M. Krouchtchev les humera en connaisseur. Ah ! certes, je sais bien que les représentants de la « société parisienne » ne pouvaient pas venir à cette réception déguisés en palefreniers et en servantes d'auberge, mais je sais aussi que ce ridicule assaut d'élégance a quelque chose de pitoyable.

Et je souhaite longue vie à Mme Nina Krouchtchev qui s'avance dans la travée centrale, modestement habillée, un sac fatigué à la main, et dont la présence éclate soudain comme une santé et comme une leçon. Elle sourit, Nina, de ses quatre fossettes et de ses deux yeux bleus. Elle sourit d'un sourire long et merveilleusement malin. On dirait d'une petite fille. Je lui trouve un air « Zazie dans le métro » qui m'enchante.

La « société » l'applaudit de bon cœur. Pour son mari, les applaudissements sont également nourris mais plus... retenus. Maurice Thorez est là. A sa gauche, Jacques Duclos frétille de joie comme s'il préparait une farce. A sa droite, Jeannette Vermeersch.

Tout autour, en ilot, les notabilités du Parti communiste français.

M. Devraigne, sur l'estrade dressée au fond de ce ridicule salon, prononce un ridicule discours. Je ne l'écoute pas. Sa tête ne me plait pas. Ni sa moustache ni sa voix. Ni rien. Je rêve. M. Devraigne — que je n'écoute pas — félicite les Soviétiques, je crois, de lire Jules Verne. M. Debré lui succède au micro. Il a attaqué son discours un ton trop haut, dans l'emphase, et le voilà obligé de soutenir ce ton intenable. Paris, déclare-t-il à peu près, n'est pas la ville légère et spirituelle que l'on croit. C'est aussi une ville sérieuse, travailleuse, et qui a un drôle de passé. Krouchtchev écoute sans broncher l'interprète lui traduire à l'oreille ces paroles de marbre.

Il commence, lui, son discours à voix très basse, à peine audible. L'interprète prend aussitôt le relais et lit seize feuillets tassés. La paix, la coexistence, le désarmement, le danger du militarisme allemand, et un exposé statistique de l'économie soviétique, tels sont les thèmes de ce discours massif et carré comme l'homme qui l'a écrit. M. Devraigne, sur son fauteuil, contemple les amours et les nymphes déshabillées qui gambadent au plafond. M. Debré croise et décroise les mains. M. Chatenet rêve. L'assistance parfumée s'ennuie.

Après le discours, c'est la ruée vers la sortie. Je colle au fils Krouchtchev. Serguei — c'est son nom — et son père se ressemblent comme deux gouttes d'eau : même profil, même menton, même bouche. Mais il a vingt-cinq ans, des cheveux blonds et de braves joues. Il ne se séparerait pas pour tout l'or du monde d'une méchante caméra de 8 mm. avec laquelle il filme tout et rien. Il porte un costume marron et des souliers à lanières.

— *Vous filmez ?*

— *Oui.*

Je perds Serguei. Devant l'Hôtel de Ville, une grande foule joyeuse acclame Krouchtchev dès qu'il apparaît. Drapeaux brandis, cris, hourras, bravos... Krouchtchev, enfin, rayonne. Il salue. Il a un mouvement comme pour aller vers ces bras et ces mains qui se tendent, mais un nuage d'officiels l'entoure très vite et la voiture l'aspire. De l'Hôtel de Ville à la Concorde, derrière les barrières, toujours la foule qui se presse et dont le double ruban ne se brise pas jusqu'à l'avenue de Friedland.

Ici, des hommes, rien que des hommes. Braves. Propres. Un rien compassés. Nous sommes dans les locaux d'un temple du capitalisme français : la Chambre de Commerce. M. Krouchtchev a laissé le couteau qu'il porte entre les dents au vestiaire, les capitalistes ne fument pas le cigare et n'ont pas le ventre barré de chaînes d'or. Bonne atmosphère sérieuse. Nouveau d i s c o u r s de M. Krouchtchev. L'Allemagne, la coexistence, le désarmement...

— *Il enfonce le clou,* dit un capitaliste.

— *Il est têtu,* lui répond son voisin.

Nouvel exposé — dix-huit feuillets tassés — concernant l'économie de l'U. R. S. S. Puis, séance privée.

— *Ah ! un ami,* s'écrie Krouchtchev en secouant le bras de M. Boussac.

Au buffet, j'entends un capitaliste déclarer à un autre capitaliste :

— *Très joli, tout ce qu'il dit, M. « K », mais ça ne peut marcher qu'avec une dictature.*

— *Il n'a pas été méchant avec nous, soyons justes.*

— *Vous avez raison. J'ai l'impression qu'il veut faire bonne impression. C'est aussi votre avis ?*

VENDREDI 25 MARS.

9 H. 30, A LA MAISON DE LÉNINE.

M. Krouchtchev embrasse M. Maurice Thorez « à la russe ». Sur la bouche. Cette fois, il est tout à fait détendu. Le bronze se réchauffe. Les communistes parisiens ont transformé cette visite à la maison de Lénine en petite fête familiale. La crème des militants s'écrase sur les trottoirs de la rue Marie-Rose. Nina embrasse à son tour Jeannette. Nous sommes entre parents. M. Krouchtchev quitte à regret ses frères en idéologie, mais il est heureux comme s'il venait — hors des salons et des palais — de se payer une escapade.

— *Zdorovo !* dit-il; ce qui, en russe, signifie « merveilleux ! ».

16 H. 15 : A l'Exposition des archives franco-russes, à la Monnaie, M. Malraux débite des explications fort obscures, même en français. La traduction n'arrivant pas à éclairer les propos de notre ministre, M. Krouchtchev est poli.

SAMEDI 26 MARS

L'infortuné que je suis se traîne hors du lit à 5 h. 30, cervelle et muscles mous. Il se dit, se rasant : « *Tu t'envoles avec Krouchtchev pour un tour de France de six jours* ». Il se répète ces treize mots magiques pour s'agiter le sang. A 7 heures, il se retrouve à Orly. La Caravelle promise a été administrativement transformée en un « Bréguet deux-ponts » militaire. La tribu journalistique s'y engouffre en jurant en une dizaine de langues. J'apprends à dire « *Ils se foutent de notre gueule* » en russe, en polonais et en arabe. La Caravelle krouchtchevienne, partie une heure après, nous double sur le poteau d'arrivée. Nouvelles bordées de jurons. Les Soviétiques apprennent à prononcer le mot « *grève* ». D'un étage à l'autre de notre baleine volante, les Jonas journalistiques circulent en réchauffant leur indignation.

Lorsque nous arrivons à Bordeaux, M. Krouchtchev a déjà visité le nouveau quartier de la Benauge. Fabrice n'a pas vu la bataille de Waterloo. Je n'aurai pas vu Krouchtchev à la Benauge.

Un crachin frisquet vaporise la place de la Comédie. Bon, et puis inutile de tourner autour du pot et de tresser des phrases : c'est un « bide », une « gamelle », une « tape ». →

(A. P.)
VENDREDI SOIR, A L'OPÉRA. MME KROUCHTCHEV.
Quatre fossettes et deux yeux bleus.

En français, ça s'appelle un échec. Bordeaux boude de toutes ses fenêtres closes. De toutes ses portes plus scellées que l'entrée de la caverne d'Ali Baba. Point de drapeaux, point de bannières, point de pancartes. La ville semble avoir été abandonnée par les trois quarts de ses habitants. Sur la place, mille ou deux mille manifestants dont une cinquantaine qui s'égosillent : « *Paix ! Amitié ! Paix ! Amitié !* ». Quelques étudiants leur répondent : « *Budapest ! Bu-da-pest ! A l'eau Krouchtchev !* ». Je m'approche de leur groupe et j'ai l'honneur d'être reconnu : « *Jean Cau en Algérie !* », d'où : « *Algérie française !* » ; d'où : « *A bas de Gaulle !* ».

— *Pas beaucoup de monde, hein ?* dis-je à un commandant de gendarmerie.

— *Ici, c'est pas Paris. Ici, tout le monde se connaît et se surveille. Krouchtchev, demain, ne sera plus là, alors que les gens qui l'auront applaudi... Vous comprenez ? Il s'est passé des tas de choses : les commerçants ont reçu des lettres de menaces leur ordonnant de ne pas pavoiser ; des clous ont été jetés sur les routes.*

A l'intérieur du théâtre, les corps constitués sont présentés à un M. Krouchtchev appliqué et souriant des lèvres. C'est la pagaïe. Nina cherche ses filles. M. Gromyko cherche M. Krouchtchev. M. Kossyguine, directeur du Gosplan et vice-président du Conseil, cherche Dieu sait qui... Mlle Elena Nikititchna s'éponge le front et promène des regards effarés. M. Chaban-Delmas joue les cicérones. Il a les traits tirés et nasille plus que jamais. « *Ce Chaban*, dit-on, *a commis une erreur politique qui risque de lui coûter cher... Son opération de prestige personnel tombe à plat... Il a sous-estimé Mgr Richaud..* ».

De fait, quand on juge de l'accueil bordelais, on se demande quelle mouche a pu piquer le très habile maire de Bordeaux le jour où il a invité M. Krouchtchev en ses murs. Méconnaître à ce point les sentiments de ses électeurs et administrés, ô Jacques ! frise la légèreté.

« *On joue les Rastignac, on marche sur un fil et, un jour, on se ramasse* », déclare un individu que je classe dans la catégorie « intellectuel ».

A l'hôtel de la Préfecture, le marquis de Lurs-Saluce, propriétaire du cru « Château-Yquem », souhaite la bienvenue, en langue russe, à M. Krouchtchev. Celui-ci, toujours très bien élevé, écoute en clignant des yeux. Serguei demande : « *Ça existe encore des marquis ?* » et contemple M. de Lurs-Saluce comme si celui-ci portait perruque poudrée et bas blancs.

Déjeuner à l'hôtel de ville, précédé d'une remise de cadeaux. M. Chaban-Delmas soupèse le superbe fusil que lui offre M. Krouchtchev :

— *Il pourra chasser le faisan*, dit un impie.

Dans un salon, les journalistes déjeunent de sandwiches. L'écrivain Boris Polevoi vient me jurer une éternelle amitié. Nous vidons un verre de vin rouge, « cul-sec », dont nous nous versons les premières gouttes sur la tête. C'est ainsi que l'on scelle, là-bas, un pacte d'amitié. Le vin de Bordeaux coule à flots.

A 15 heures, le Bréguet avale notre cohorte. La nouvelle : « *Kir ne recevra pas K* », continue d'être commentée.

— *Coup dur pour nous*, me dit un Polonais ; *notre Eglise va applaudir des deux mains. Krouchtchev embrassé par un prêtre, c'était pour nous l'un des moments-clés du voyage. Nous marquions un point contre tous nos curés.*

Bien entendu, à l'arrivée, nous avons perdu M. Krouchtchev. Nous l'attendrons à Lacq. Pour tuer le temps, je note sur mes carnets : « *Lacq, complexe industriel couvrant 270 hectares ; la plus grande usine de soufre du monde ; la plus grande raffinerie de gaz d'Europe...* ». Taches jaunes des monceaux de soufre, grosses sphères d'acier contenant propane et butane, derricks au sommet desquels flambent les torchères, Lacq, que nous dominons, m'apparaît comme un incompréhensible et gigantesque jeu de construction. M. Krouchtchev, qui écoute avec lassitude les longues explications d'un ingénieur, ne semble pas mieux comprendre.

Serge Youtkévitch, le metteur en scène soviétique qui filme le voyage du « patron » en France, me dit : « *Krouchtchev a beaucoup ri du dessin de Jean Effel dans « L'Express », le représentant au lit avec la grippe* ».

Nous arrivons à Pau à la tombée de la nuit. Accueil très chaleureux.

(Europress.)

Dimanche matin, aux arènes d'Arles. Avec Mme Krouchtchev.
« *Au Caucase aussi, nous avons de grandes danseuses !* ».

M. Krouchtchev est reçu par la municipalité. Sans crier gare, en cadeau, on lui charge les bras d'un agnelet auquel il murmure — surprenant spectacle — quelques mots doux à l'oreille. Seul l'agnelet entend ces douceurs que l'interprète ne traduira pas. Pour la première fois que nous vivons ensemble, je vois le président de l'Union des républiques socialistes heureux. Oui, heureux comme un enfant. Les traits se sont détendus comme par magie. Des agneaux, il en a porté tant et tant dans ses bras lorsqu'il avait l'âge des pastoureaux de légende. Il connaît ce poids familier dans ses bras. Tenez, voici un miracle : avec ses petits yeux, sa tête ronde, avec ses mains potelées, enfouies dans la laine, M. Krouchtchev vient de rajeunir d'un demi-siècle. Il suffit d'un agnelet pour que le chef du gouvernement soviétique soit un garçonnet de douze ans.

Dans la nuit, des groupes passent en scandant sous mes fenêtres : « *Paix ! Amitié ! Krouchtchev ! Krouchtchev !* ». Je plonge la tête sous les draps. Je rêve d'un Bréguet deux-ponts devenu Caravelle.

DIMANCHE 27 MARS

Rêve à moitié réalisé. La baleine volante s'est transformée en Super-Constellation. La horde journalistique exulte — jurons d'admiration — et tombe amoureuse des deux ravissantes hôtesses. Bonbons, croissants, confitures, cigarettes, sourires, tout nous est prodigué avec générosité. La vie est épuisante mais belle. Epuisante, je vous le dis. Descendre d'un cigare d'acier (avion) pour monter dans une boîte d'acier (autobus), courir aux trousses de M. Krouchtchev, le perdre, le retrouver enfoui au creux d'un nid formé par des Grands de ce monde et des gardes du corps, écarquiller l'œil, dresser l'oreille, happer la nouvelle, la soupeser à une vitesse électrique, la rejeter si elle est fausse, l'enregistrer si elle a bonne mine, etc... Ce sport demande du souffle et des réflexes.

12 h. 30, Nîmes.

Enfin, le triomphe ! Malgré la pluie, « l'amitié franco-soviétique » marque un point décisif. Bouquets, drapeaux, banderoles piquent de leurs couleurs la foule massée sur les trottoirs et les places. Lorsque M. Krouchtchev apparaît au balcon de la préfecture, le monstre aux milliers de têtes hurle sa joie.

— *Fantastique*, dit M. Krouchtchev en français, lorsqu'il remonte dans sa voiture après avoir visité les arènes.

J'oubliais de signaler que, dans la matinée, nous avions visité la station de pompage de Pichegu pour l'aménagement agricole du Bas-Rhône-Languedoc. Devant les tableaux électriques, M. Krouchtchev et M. Philippe Lamour, président de la Société d'aménagement, s'étaient livrés à un brillant duel oratoire. A ma droite, M. Lamour, cheveux en brosse, œil bleu, menton volontaire, voix ferme : le type même du technicien compétent qui ne s'en laisse pas conter et qui possède son sujet de A jusqu'à Z. A ma gauche, chauve, l'œil plissé, le lourd menton écrasé sur la cravate, M. Nikita Krouchtchev, le type même du praticien communiste. Visiblement admiratif, M. « K » écoute M. Lamour lui parler irrigation, canaux, mètres cubes, pommes de terre, choux, fruits, et, enfin, maïs. Ses rires et exclamations de joie hachent l'exposé de M. Lamour et de parler « maït » avec le brio d'un tastevin parlant bourgogne. Avec brio et avec amour.

La scène paloise de l'adoration de l'agneau m'avait convaincu que M. Krouchtchev avait été pétri en argile paysanne. La scène de Pichegu où M. Krouchtchev se révèle être le Pic de La Mirandole du maïs m'enfonce en coups de hache cette conviction dans la tête. A Lacq, le numéro un trouvait le temps long alors que M. Kossyguine était tout oreilles ; à Pichegu, les bras chargés d'épis de maïs, M. Krouchtchev rayonne de bonheur.

Arles. Arrêt d'un quart d'heure. Sous la pluie battante à laquelle résiste vaillamment l'enthousiasme de la foule, nous assistons à un très bref récital de danses folkloriques donné au théâtre antique. Comme elle danse bien et comme elle est mignonne, la reine d'Arles que M. Krouchtchev invite illico à visiter l'Union soviétique. M. Krouchtchev n'est plus triste, n'est plus gris, n'est plus fatigué. M. Nikita Krouchtchev, depuis Pau, a trouvé la distance, comme on dit en boxe, et se promène en pays conquis. A Paris, on l'applaudissait, mais comme quelqu'un qu'on « admet ». Ici, on l'acclame comme quelqu'un qu'on aime bien parce que, « à bien le regarder, dit un citoyen, il a l'air brave ». Brave au sens méridional du mot.

Dans le car qui roule vers Marseille, je m'endors.

LUNDI 28 MARS.

Le soir, M. Krouchtchev est entré dans les terres du roi Gaston, comme on dit à Marseille. L'accueil qui lui fut fait à l'arrivée, nous n'avons pu le voir. Kidnappés par la police à l'entrée de la ville, nous avons été déposés à l'hôtel. Des bruits circulaient dans la caravane : un colleur d'affiches, militant communiste, avait été assassiné à coups de couteau dans la nuit par des « nervis ». Du coup, le programme marseillais de M. Krouchtchev sera bouleversé. On craint des incidents graves dans une ville nerveuse, etc.

Devant la préfecture, j'interroge un Marseillais :

— *C'est vrai, cette histoire de programme bouleversé ?*

— *Si vous croyez que le Gaston cède comme ça ! Ce qui doit avoir lieu aura lieu. Un point c'est tout.*

La foule hurle. M. Krouchtchev apparaît au balcon.

20 heures : Diner officiel à la préfecture. M. Vinogradov déclare à M. Krouchtchev :

— *Voici M. Gaston Defferre. Il est sénateur, maire de Marseille, et socialiste. Mais pas toujours d'accord*, croit devoir ajouter M. Vinogradov en souriant, *avec Guy Mollet.*

M. Defferre répond immédiatement :

— *Ce dernier détail n'intéressera certainement pas M. Krouchtchev qui a déclaré maintes fois qu'il n'était*

(Dalmas.)

Dimanche après-midi, a la station de pompage de Pichegu. Avec M. Philippe Lamour.
Le Pic de La Mirandole du maïs.

LUNDI MATIN, FACE A LA FOULE MARSEILLAISE. AVEC M. GASTON DEFFERRE. *« Avec nous, pas de concurrence ! »*

(Dalmas.)

pas venu en France pour s'occuper de nos affaires intérieures.

M. Krouchtchev hoche la tête, plisse ses petits yeux où le regard perce les paupières comme une vrille.

Avec la réponse de M. Defferre, un certain ton est donné. M. Krouchtchev a compris que le maire de Marseille avait ses idées... Cela dit, le repas se déroule en pleine et franche cordialité. M. Krouchtchev est gonflé à bloc. Les proverbes pleuvent. Trois fois, son assiette se remplit de bouillabaisse, son verre est un tonneau des Danaïdes en miniature. Les Français admirent l'appétit prodigieux et soudain retrouvé du numéro un soviétique. La bouillabaisse, dont la recette est communiquée comme un secret d'Etat, est cordialement invitée par M. Krouchtchev à conquérir l'Union soviétique. A la fin du repas, l'humeur générale est à un tel zénith qu'on se met à chanter. Toute la délégation soviétique, à l'unisson de son leader, entonne à pleine voix des chants révolutionnaires clandestinement composés sous le tsarisme.

— *Je suis content de vous connaître,* dit M. Defferre à M. Krouchtchev. *Vous êtes un personnage fort célèbre. Pour mille raisons. En particulier, dit-on, pour vos colères...*

M. Krouchtchev écarquille ses petits yeux, ouvre la bouche d'étonnement. Une colère de trois secondes crispe ses traits.

Quoi, lui coléreux ? Il y a là de quoi vous mettre en colère. Il choisit d'éclater d'un rire qui découvre toutes ses dents en or et de bombarder M. Defferre de questions.

Quelle est l'importance du port ? Le rythme des entrées et sorties de navires ? Quels sont les pays avec lesquels commerce la ville ? Etc.

— *Vous devriez commercer avec nous. Vous êtes un petit pays et vos grands amis capitalistes sont toujours prêts à vous concurrencer. Avec nous, au contraire, ne se pose pas le problème de prix concurrentiels.*

— *Il ne dépend pas de moi que la France commerce avec l'U. R. S. S.,* répond M. Defferre. *Mais je vous préviens que si vous déclarez aux Français qu'ils sont citoyens d'un petit pays, d'abord cela n'est pas vrai, et ensuite vous les froisserez dans leur amour-propre et dans leur orgueil.*

— *Ah ! je ne veux pas dire cela,* répond M. Krouchtchev. *Je veux dire que la France devrait commercer avec nous !*

Et il cite des chiffres, des exemples. Carnet en main, M Kossyguine les confirme ou les corrige.

A propos, où est passé M. Gromyko? Epuisé, le ministre des Affaires étrangères soviétique n'a pu assister au dîner.

Il pleut des cordes sur la ville.

MARDI 29 MARS.

Ce matin, lever à 7 heures, cortège officiel récupéré devant la préfecture. Le nez rouge, pâle, les yeux larmoyants, M. Gromyko est des nôtres. M. Krouchtchev paraît en pleine forme. Nina et les enfants sont également en bon état. Au pas de course, nous visitons d'abord une école communale ; ensuite, la Faculté de médecine où, en vingt-trois minutes, M. Krouchtchev bat le record de durée de la visite. Au doyen qui lui fait l'éloge de l'enseignement ici prodigué, le président des Républiques soviétiques dit :

— *Croyez-moi, dans ce domaine, vous ne pouvez pas nous faire concurrence.*

— *Un quart de nos étudiants bénéficient de bourses,* dit le doyen.

— *Et nous, nous payons tous nos étudiants,* dit M. Krouchtchev.

Visite, enfin, du lycée Nord. Belle bâtisse. Je marche sur les talons de M. Krouchtchev qui discute avec M. Defferre. Lorsque je dis que je marche... en réalité je trottine, tant me presse, dans le dos, l'escorte.

— *Il y a beaucoup de verre dans la construction de ce bâtiment,* dit M. Krouchtchev. *Il doit y faire très chaud.*

— *Nous aimons la chaleur à Marseille,* répond M. Defferre.

— *Moi aussi, je l'aime,* dit M. Krouchtchev, *mais tout de même...*

— *M. Defferre aime la chaleur et les bateaux. Il en possède un à voile,* dit M. Joxe.

— *Moi, je n'aime pas la mer,* dit M. Krouchtchev.

— *Moi, oui,* dit M. Defferre.

— *Vous êtes un marin,* dit M. Krouchtchev. *Moi, pas du tout.*

Au niveau des cuisines, je décolle du peloton, moulu par les coups d'épaule que m'expédient les gardes du corps de M. Krouchtchev. Distancé, je dis à M. Vinogradov :

— *Vous êtes en queue, Monsieur l'ambassadeur.*

Piqué au vif, je vois M. Vinogradov foncer dans la mêlée en jouant des épaules.

Tout à fait à l'arrière, des généraux, des ministres, des sous-préfets essaient sans succès de suivre le train. Certains abandonnent. Devant l'entrée du lycée, la foule massée scande : « *Libérez Krouchtchev ! Libérez Krouchtchev !* » et agite des forêts de drapeaux rouges et tricolores.

12 HEURES. VISITE DU PORT.

Je prends un air grave et j'essaie de me glisser sur le bateau de M. Krouchtchev. Impossible.

— *Vous êtes sur le bateau numéro cinq, donc montez sur le bateau numéro cinq,* me dit un sous-préfet transformé en ouvreuse.

13 HEURES. ARRIVÉE A L'HÔTEL DE VILLE OU JE RECOLLE A M. KROUCHTCHEV.

Dehors, le long des quais et devant l'hôtel de ville, ondule une foule qu'un général qualifie de « tout à fait considérable ». On dit que tous les quartiers communistes sont descendus saluer Nikita ; on dit que les responsables du Parti communiste marseillais ne dorment pas depuis huit jours; on dit... Je demande à un membre des « corps constitués » :

— *Il y a du monde, hein ?*

— *Il y a beaucoup de communistes,* me répond le membre des corps constitués.

— *Le monde est également constitué de communistes,* lui dis-je.

— *Oui...* me répond le membre.

Nous écoutons les discours officiels :

— *Marseille est un grand port...* dira M. Defferre.

— *Nous avons Odessa...* répondra M. Krouchtchev.

Je signale ici une des particularités de M. Krouchtchev. Il n'admet jamais d'une manière immédiate. A tout ce qu'on lui présente, à tout ce qu'il voit, il oppose une image mentale et soviétique. Je dirai que l'admiration de M. Krouchtchev est « critique » et toujours référentielle.

Voit-il des danseuses en Arles ? Il dit : « *Au Caucase, nous avons également de très grandes danseuses !* ». Lui parle-t-on d'un barrage ? Il dit : « *Au Tadjikistan, nous sommes en train d'en construire un de trois cents mètres de hauteur !* ». Lui vante-t-on Marseille ? Il répond : « *Odessa !* », et toujours ainsi. M. Krouchtchev est un maniaque de la compétition. J'imagine — si d'aventure on lui présentait un nain — qu'il serait presque tenté de répondre : « *A X..., nous avons un nain encore plus petit que celui-ci !* ».

Je m'ouvre de cette attitude krouchtchevienne à une personnalité française importante du cortège. Elle m'explique :

— *Les Russes ont été trop longtemps isolés. Ils veulent sortir de ce vieil isolement à coups de records. C'est un vieux complexe d'infériorité inversé. Ils ont une sorte d'orgueil de costaud de village qui a été brimé quand il allait en classe. Le jour où les muscles lui sont poussés, il s'écrie : « Regardez mes gros bras ! Qui veut lutter avec moi ? ».*

13 H. 30.

Je sèche les adieux et les toasts de la préfecture. J'ai mal aux pieds.

15 H. 30.

La mystérieuse renommée, dans l'avion qui nous emporte vers Dijon, nous apprend que le chanoine Kir a été exilé à 80 kilomètres de sa ville.

— *Je gagne le maquis de la protestation,* a déclaré le chanoine. *Je suis obligé d'obéir à l'organisation* (sic) *à laquelle j'appartiens.*

Pour ma part, l' « affaire Kir » ne m'amuse qu'à moitié. Bien sûr, Polonais et Italiens sont navrés, et leur affliction me touche... Les journalistes prennent des paris. M. Krouchtchev regrettera-t-il oui ou non l'absence du proscrit et en quels termes ?

18 HEURES.

Dans la salle des Etats de Bourgogne de la mairie de Dijon, M. Krouchtchev ne déplore pas l'absence du chanoine Kir. J'ai gagné un dîner aux dépens d'un confrère américain qui me félicite de ma perspicacité.

— *Comment saviez-vous ?*

— *Krouchtchev a décidé une fois pour toutes, en venant en France, de se revêtir d'une correction parfaite. Il s'en tient à cette décision.*

— *Pourquoi cette décision alors qu'en Amérique il fonçait comme un joueur de rugby ?*

Pourquoi ? Je n'en sais rien du tout. Peut-être parce qu'en Amérique le costaud de village se mesurait à un autre costaud de sa taille et qu'il s'agissait de remporter le match. Ici, en France, il serait déloyal d'affronter l'adversaire de la même manière. M. Krouchtchev appartient à la catégorie des « poids lourds » alors que nous sommes de celle des « coq ».

Sur la place en demi-cercle, trois ou quatre mille Dijonnais scandent le nom de M. Krouchtchev à s'en briser les cordes vocales.

Il est 23 heures. Je n'ai pas encore dîné et j'ai très mal déjeuné. Demain, nous nous levons à 5 heures. Bonsoir !

JEAN CAU.

ÉGLISE

L'affaire Kir

A Dijon, toute la ville en parle. Le reste de la France aussi. Il y a de quoi. Voici le reportage de notre envoyé spécial Robert Barrat :

A 84 ans, le député-maire de Dijon est demeuré un personnage explosif, « pas sortable », disent ses amis comme ses ennemis. Il a le verbe haut, l'invective facile, le sens de la mise en scène. Si, traversant Dijon, vous vous trouvez pris un jour dans un embouteillage sur la place Darcy, ne cherchez pas, c'est que le maire s'est emparé du bâton d'un agent de police et tente de régler lui-même la circulation. Il mène ses conseillers municipaux comme un adjudant, des bleus à l'exercice. Les pisse-froid locaux ne lui pardonnent pas de compromettre sa vieille soutane en haut d'une échelle de pompiers, dans les bistrots ouvriers ou sur les chantiers d'une H.L.M.

Effet d'un naturel expansif ou démagogie ? Peu importe. Le chanoine Kir est ce qu'on appelle une « figure de la ville », un personnage populaire. On n'y a pas oublié son attitude de 1940, sa résistance à l'occupant, les balles de mitraillette dont un milicien lui cribla la bedaine en 1943, ni son retour triomphal à la Libération sur un char de Leclerc. A la mairie, il a su s'entourer de techniciens qui ont mené à bien un important programme de construction, de logements et d'écoles. Bref, il est pour la bourgeoisie dijonnaise un personnage à la fois méprisé et indispensable. Sans Kir comme tête de liste, ce serait la débandade chez les « indépendants » lors des élections municipales ou législatives.

« Le Pape est de votre avis »

Une marotte de Félix Kir est venue muer ces querelles de clocher en tragicomédie internationale. Cette marotte, c'est la paix : *« Les peuples veulent la paix, l'Eglise veut la paix. Il faut en finir avec la guerre froide,* répète-t-il depuis la mort de Staline, *et prendre Krouchtchev au mot. Multiplions les contacts entre l'Est et l'Ouest. »*

En 1958, son ami Jean-Marie Bressand, promoteur du bilinguisme et de la Fédération Internationale des Villes Jumelées, l'intéresse à un projet de jumelage Dijon-Stalingrad. Au printemps 1959, le chanoine, qui a une grande admiration pour la résistance soviétique aux nazis — *« Stalingrad, c'est le Verdun de la guerre 1940-44 »* — annonce à ses conseillers municipaux médusés qu'il va partir pour la Russie. L'ambassadeur Pavlov lui a fait savoir que Krouchtchev le recevrait au Kremlin et lui accorderait la nomination d'un nouveau curé français à Moscou. Emotion dans les officines anticommunistes de Paris. Kir à Moscou, ce peut être l'amorce d'une détente entre l'Eglise et les Soviets !

Le Conseil des Communes d'Europe, le Mouvement National des Elus Locaux, la Fédération de la rue Auber s'agitent. C'est la première répétition du carnaval de la semaine dernière.

A Dijon, Roger Duchet, maire de Beaune et adversaire tenace du chanoine, à qui il reproche d'être un « vrai indépendant », fait pression par personnes interposées sur l'ordinaire du lieu, Mgr Sembel, dépassé par l'âge et les événements. Les convictions pétainistes de ce dernier sous l'occupation ne le prédisposent guère en faveur du chanoine. Les prépondérants locaux manœuvrent discrètement, mais selon des méthodes éprouvées par le temps : comment vivraient les écoles libres sans l'aide matérielle et le soutien moral des grandes familles ?

Le minotier Michelot, bailleur de fonds des campagnes électorales des indépendants, dont il est le secrétaire général pour Dijon, le baron Thénard, puissant notable, directeur du « Bien public » ; M. Massoneri, directeur d'une banque privée, pèsent certes d'un poids plus lourd auprès du vicaire général Baron, qui tient, en fait, les rênes à l'évêché, qu'un vieux curé sorti tout droit d'un roman de Clément Vautel.

(Dalmas.)

LE CHANOINE KIR DANS SA MAIRIE.
« On m'avait proposé la crosse en 1936 ! ».

Mais le chanoine n'a cure des conseils de son évêque : *« Les évêques, je les connais. On m'avait proposé la crosse en 1936 : je n'en ai pas voulu. »*

La suite des événements est à peine croyable. M. Morris, actuel secrétaire d'Etat aux Affaires algériennes, est alors préfet de la Côte-d'Or. Ne parvenant pas à briser seul la résistance du vieux maire, il fait jouer les grandes orgues, déplace à Dijon dans les premiers jours d'avril 1959 le ministre de l'Intérieur lui-même, M. Berthoin, qui tient à Kir le langage des intérêts supérieurs de l'Etat et de la diplomatie planétaire du gaullisme.

Peine perdue. Après une heure de discussion à la mairie, Kir maintient sa décision : il partira pour Moscou envers et contre tout.

Devant tant d'obstination, le Quai d'Orsay alerte Mgr Marella, nonce apostolique à Paris. Kir est convoqué à Rome, où on lui conseille à la secrétairerie d'Etat d'éviter tout éclat; mais on le laisse libre d'agir à sa convenance. *« J'ai vu le cardinal Tisserand,* racontera-t-il plus tard. *Il m'a dit : « Je suis de votre avis et le Saint Père aussi. »*

En désespoir de cause, Matignon fait retarder de huit jours la visite du général de Gaulle en Bourgogne afin d'obliger le maire de Dijon à renoncer à son voyage.

Mais en septembre dernier, Félix Kir savoure le plat délicieux d'une triomphale vengeance. Une délégation de Stalingrad, maire en tête, vient assister aux fêtes folkloriques de Bourgogne ; ceint de son écharpe tricolore, Kir fait acclamer les Soviétiques dans les rues de sa cité.

Allait-on le laisser récidiver lors du passage de M. K. ? Cette fois, la manœuvre a été préparée de longue date. Un édile impartial ne m'a pas caché que *« le Kir s'était mis dans un mauvais cas ».*

Le retour de Tamerlan

Contre la détente internationale, contre la menace d'un désarmement psychologique de l'Occident devant le communisme, le clan intégriste romain est parti en guerre au début de l'année. Le cardinal Ottaviani, secrétaire de la Congrégation du Saint-Office, a prononcé le 7 janvier 1960, à la basilique Sainte-Marie Majeure, une violente philippique et fait le procès des dirigeants occidentaux qui fraient avec les Russes. Cela se passait à la veille du voyage du président Gronchi à Rome : *« Les temps de Tamerlan ont eu leur retour historique !,* s'est écrié le cardinal. *Et cela ne suffit pas ! Personne n'est plus effaré de donner la main à ces nouveaux antéchrists. Au contraire, on engage une course pour savoir qui arrivera le premier à la leur serrer et à échanger avec eux de doux sourires...*

« Comment donc sommes-nous arrivés jusqu'à cette ignominie de voir des millions et des millions de citadins applaudissant à la violence, à la tyrannie, à la férocité ? »...

Depuis, et bien que Mgr Ottaviani ait quitté le Saint-Office, l'Eglise de France s'est alignée sur le Vatican. Lors d'une récente assemblée des cardinaux et archevêques, l'attitude à tenir pendant la visite de K. a été définie. Des prières et de la dignité : on ne tend pas la main au diable. Oui, mais comment faire entendre raison à ce vieil entêté de chanoine ?

Mgr Sembel commence par lui interdire de recevoir K en soutane : *« Moi en civil,* lui est-il répondu, *vous n'y pensez pas ? Imagine-t-on M. Guy Mollet se revêtant d'une soutane pour recevoir Jean XXIII à la mairie d'Arras ? »*

Matignon et la place Beauvau sont inquiets. Si, à propos de guerre et de paix, Kir allait parler à K de la guerre d'Algérie ? Depuis deux ans, le député-maire se répand en propos subversifs sur la pacification : *« C'est une gabegie qui nous engloutit trois milliards par jour, l'Armée ne sert plus à rien. On fait tuer là-bas des hommes inutilement : il faut arrêter le massacre au plus vite. »*

Sous le feu convergent du double pouvoir spirituel et temporel, le chanoine a dû finalement s'incliner.

Le Vatican a démenti toute intervention dans l'affaire ; mais les bureaux de la nonciature parisienne, en l'absence du successeur de Mgr Marella, n'ont pas été insensibles aux interventions de personnalités politiques, qui faisaient remarquer qu'une seule photo de M. K. serrant la main du nouveau doyen rouge de Dijon aurait plus d'effet sur l'opinion mondiale que toutes les consignes d'abstention et de purification de cathédrales données par les évêques.

Ce fut Blücher

Mgr Sembel fit savoir au député-maire qu'en cas de résistance, il s'exposerait aux sanctions prévues par le Droit Canon contre les clercs indisciplinés : suspension de fonctions ecclésiastiques, interdiction de messe, ordre de se retirer dans un couvent. Jusqu'au dernier moment, il espéra que le Quai d'Orsay, pour éviter un incident diplomatique, enverrait un ultime feu vert. Il attendait Grouchy, mais Blücher se présenta sous les traits du préfet Dumont. Le doyen d'âge de l'Assemblée nationale fut proprement kidnappé mardi midi par des inspecteurs des Renseignements généraux quelques heures avant que M. K. ne fît son entrée dans la capitale des Grands Ducs d'Occident.

« En fin de compte, tout le monde a eu tort dans cette histoire, le chanoine aussi bien que l'Eglise », concluaient mélancoliquement devant moi des militants catholiques ouvriers de Dijon. *« Kir avait été prévenu par l'évêque depuis trois semaines. L'Eglise a son point de vue sur l'attitude à adopter devant le chef du communisme international : c'est son droit le plus absolu. Ecclésiastique, notre maire n'avait qu'à s'incliner, sans se livrer à tout ce guignol publicitaire. »*

Mais l'Eglise a tort elle aussi. Car, ou bien il faut qu'elle interdise aux prêtres de faire de la politique et de briguer des mandats électoraux, ou bien elle doit les laisser libres d'accomplir ces mandats. C'est son attitude ambiguë sur le problème de l'engagement politique des clercs qui est à l'origine de ce conflit. *« S'il s'était agi de Franco ou de Salazar, les évêques n'auraient pas fait tant d'histoires. »* Voilà ce qu'on dit déjà, et l'on n'a peut-être pas tort.

Les mêmes ajoutent : *« Depuis quelques années, l'Eglise semble ne réserver ses coups qu'aux chrétiens de gauche, à ceux qui militent pour la suppression de l'injustice économique et sociale et pour le dialogue avec les incroyants. Les autres, les « intégristes », les « catholiques-nationaux », on les laisse libres de développer leur propagande et de se livrer à leur travail d'intimidation et de délation.*

« Survenant après la suppression définitive des prêtres-ouvriers, « l'affaire Kir » risque de laisser l'impression fâcheuse que, tout en se disant pure puissance spirituelle, l'Eglise épouse étroitement une politique bien précise : la défense de l'ordre établi. »

ROBERT BARRAT.

Vous serez toujours mieux servis au :
Photo-Radio-Club
★ L'accueil est plus sympathique
★ Les spécialistes plus compétents
★ Les remises plus fortes (20 à 25 %)
Photo-Radio-Club
6, boulevard de Sébastopol - PARIS (IVe)
Métro : Châtelet
Ouvert de 10 heures à 12 heures et de 13 heures à 19 heures
FERME DIMANCHE ET LUNDI

CROISIERE MARITIME
● Les Fjords de Norvège et le cap Nord à bord du S. S. « POBEDA »
du 8 au 25 juillet 1960 du Havre au Havre ...... à partir de 850 NF
CROISIERES AERIENNES
• En Egypte, départ chaque semaine
• 1er Mai à Pékin, du 28 avril au 21 mai 1960
• 1er Mai à Moscou, du 28 avril au 5 mai 1960
TRANSTOURS 49, av. de l'Opéra - PARIS (2e) Tél. : OPEra 61.15 35.18 18.81

AFFAIRES

Une nouvelle rubrique

● ***Chaque semaine, des décisions interviennent dans les entreprises industrielles, commerciales, financières. Bien qu'inconnues du public, elles intéressent directement la vie de la nation. « L'Express » mettra désormais ici ses lecteurs au courant des informations les plus significatives dans cet important domaine.***

L'USINE que la Société « Les Bas Chesterfield» installe à Laval (Mayenne), sera terminée au lendemain de Pâques. La deuxième branche des travaux a été achevée la semaine dernière.

(A.G.I.P.)

WALT DISNEY.
Pas sur les bas.

La Société a décidé de concentrer progressivement dans cette nouvelle usine (450 à 500 personnes) toutes ses fabrications qui se trouvaient jusqu'alors dispersées dans ses usines de Boulogne-Billancourt, Lyon et Ganges (Hérault). Provisoirement, les ateliers de Ganges seront maintenus.

« Les Bas Chesterfield » représentent environ 4 % de la production française de bas et d lingerie. Leur chiffre d'affaires a été de 750 millions de francs anciens en 1959. Ils espèrent doubler ce chiffre prochainement grâce à leur usine de Lav.l. Pour financer l'équipement de celle-ci, la Société a récemment procédé à l'augmentation de son capital, actuellement de 787,5 millions de francs anciens.

La Société a passé des contrats d'exclusivité avec Lanvin (vente sous cette marque de foulards, de bas, etc.) et avec Walt Disney (utilisation du nom et des dessins dans la lingerie pour enfants).

⁂

Les résultats qui viennent d'être publiés par Péchiney sont particulièrement remarquables.

(Archives.)

M. DE VITRY, DE PÉCHINEY.
Pas d'inquiétude.

Les bénéfices nets sont passés de 2.569 millions de francs anciens en 1958 à 3.803 millions en 1959, soit une progression tout à fait exceptionnelle de 47 %. Quant aux bénéfices distribués aux actionnaires, ils ont augmenté de 40 % (passant de 2.339 millions de francs anciens à 3.476 millions).

L'accroissement des dividendes (qui sera apprécié par les intérêts étrangers qui ont procédé à de nombreux achats de l'action Péchiney sur la Bourse de Paris en 1959) ne s'explique d'ailleurs pas seulement par l'optimisme du conseil d'administration. Il se justifie aussi : 1° par une nette augmentation de l'activité (le chiffre d'affaires — 75 milliards — a progressé de 22,5 %) ; 2° par des raisons « techniques » (la réévaluation des actifs).

La société ne semble pas non plus éprouver d'inquiétude pour ses intérêts africains qui sont très importants. Péchiney est associé à Ugine au Cameroun et à plusieurs sociétés étrangères (américaines, suisses, allemandes, etc.) en Guinée. Fria, l'usine guinéenne d'alumine, a démarré il y a quelques semaines. Mais la poursuite des travaux est gênée par les entraves aux mouvements de capitaux entre la France et la Guinée : une délégation de Fria est actuellement en pourparlers avec le gouvernement de Paris à ce sujet.

⁂

Une centrale électrique nucléaire, qui sera exploitée par l'Electricité de France (E.D.F.), va être édifiée dans le Finistère à Huelgoat, à 40 kilomètres au sud de Morlaix. Les travaux commenceront à la fin de l'année et dureront quatre ans.

Le réacteur (E.L.4), fabriqué par le commissariat à l'Energie atomique, sera la première pile française de puissance modérée à l'eau lourde (seuls jusqu'alors les Canadiens utilisaient cette technique pour les piles de puissance).

E.L. 4 (80.000 kW) sera le sixième réacteur de puissance mis en construction en France. Les autres sont : G1, G2 et G3 (50.000 kW) à Marcoule et à Chinon (en cour d'exécution), E.D.F.1 (60.000 kW) et E.D.F.2 (170.000 kW). Les réacteurs de Marcoule sont principalement destinés à produire du plutonium (et accessoirement à faire fonctionner une centrale électrique). Au contraire, E.D.F.1, E.D.F.2 et E.L.4 sont spécialement conçus en vue de la production d'électricité.

⁂

La politique de concentration et de spécialisation industrielles se poursuit dans le secteur mécanique et électrique :

● Un accord est en vue entre la Maison Bréguet et Sautter-Harlé. Une filiale commune serait créée par les deux sociétés qui envisagent de déplacer leurs activités en dehors de Paris.

● Chausson et Saviem L.R.S. vont étendre leurs accords dans le domaine de la production des autocars.

● La Cie des Freins et Signaux Westinghouse et la Société A.B.G. concentreront, à partir du 1^{er} avril, leurs moyens de fabrication dans le domaine des compresseurs d'air.

⁂

Dans son dernier « Bulletin d'information », Esso-Standard s'élève contre le projet de création d'une Société Industrielle des Pétroles (S.I.P.). Dans l'esprit de ses promoteurs, la S.I.P. doit être un réseau «national» de raffinage et de distribution du pétrole. M. Pinay, comme ministre des Finances, s'était vivement opposé à ce projet qui demeure à l'étude dans les services officiels.

(Archives.)

M. SCHEER, DE L'ESSO-STANDARD.
Pas de S.I.P.

ANDRE CHAVANNE.

IL vient à Paris

VOUS, visitez l'URSS

SUR 3 ECRANS GEANTS KINOPANORAMA 60, AV. LA MOTTE-PICQUET Tél. : FON. 50-50

7e MOIS

2 heures en U.R.S.S.

Jeud. Sam. Dim. 2 MATINÉES — MATINÉE SEMAINE — Tous les jours : 2 SOIRÉES

14 30 — 16 30 — 15 30 — 19 15 — 21 35

MORTIMER
30, Avenue Franklin-Roosevelt *(Saint-Philippe-du-Roule)*
ÉLY. 78-87

PRÊT A PORTER PRINTEMPS-ÉTÉ 1960

IMPERMÉABLES
Aquaperl, Tergal,
Dacron poids plume
220 NF

COSTUMES
Souples et légers
Style "grand chemisier"
430 NF

SECRETS D'ÉTAT

Le message

● *Une proposition précise du F.L.N. au général de Gaulle en vue d'un cessez-le-feu a-t-elle été faite et comment ? Jean Daniel, après une longue enquête à Paris et à Tunis, est en mesure de répondre.*

LORS de la réception donnée à l'Elysée en l'honneur de M. Krouchtchev, je rencontre un haut fonctionnaire. Nous parlons du tournant inattendu et dramatique qu'a pris la politique algérienne du général de Gaulle ; et c'est alors qu'il me confirme la vérité des indiscrétions parues dans le « New York Times » selon lesquelles le F.L.N. a pris, au milieu du mois de février, une initiative en vue d'une rencontre pour le cessez-le-feu. Il ne peut en dire plus.

Je commence alors à Paris une enquête que je suis venu continuer, ici, à Tunis. Au point où j'en suis de cette enquête, voici ce que j'ai appris sur cette affaire manquée qui est un point d'histoire capital.

Le 16 février, M. Ferhat Abbas vient de lancer son appel aux Européens d'Algérie. Cet appel fait partie d'un plan décidé pendant la réunion du Conseil National de la Révolution Algérienne à Tripoli et il doit être suivi de plusieurs autres déclarations destinées à préparer le climat psychologique favorable à un contact ou en tout cas à une révélation des positions de l'adversaire.

Sans préalable

Cependant, à la veille d'une grande déclaration politique cette fois, certains membres du F.L.N. hésitent. Avant de poursuivre, ils veulent connaître plus exactement la position du général de Gaulle. Pour la première fois, la nécessité du contact secret s'impose. Elle s'impose de l'intérieur.

Sans doute après le 16 septembre 1959, après le 10 novembre de la même année, et enfin après le 29 janvier 1960, le F.L.N. a vu venir de toutes parts des émissaires chargés de l'inviter à un tel contact secret. De quelque nationalité que fussent ces émissaires, ou plutôt ces intermédiaires, ils tenaient tous le même langage :

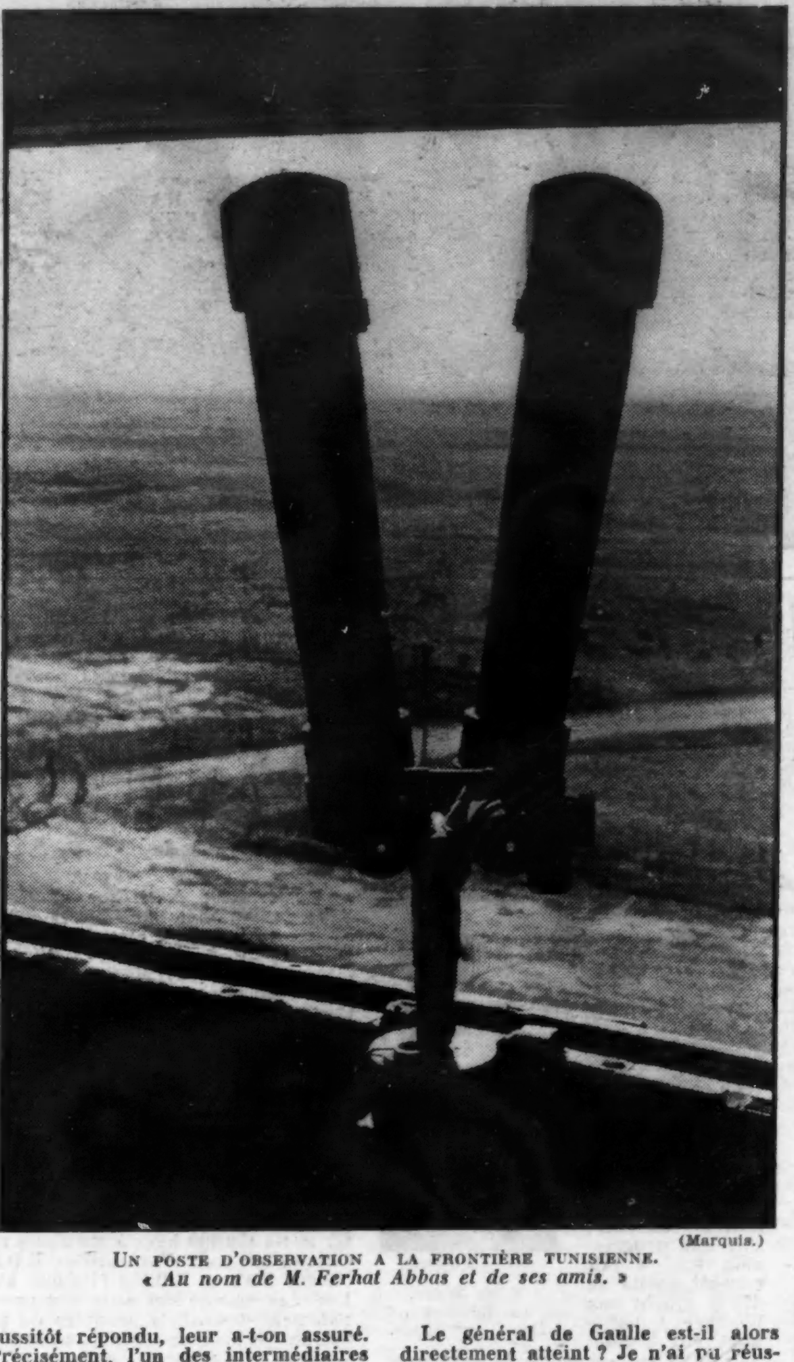
« L'ambassadeur de France à Tunis a des instructions pour recevoir l'un d'entre vous où vous voulez, quand vous voulez. Cet ambassadeur peut n'être, si tel est votre désir, qu'une boîte aux lettres. Il est le représentant de la République française, vous ne pouvez pas espérer personnalité plus officielle pour transmettre n'importe quoi. »

Chaque fois, la réponse du G.P.R.A. a été négative et les intermédiaires arabes ou anglo-saxons de l'ambassade de France se sont vu demander qu'on ne leur reparle plus d'une telle offre. De façon définitive, le F.L.N. a associé le contact par l'intermédiaire de l'ambassade de France avec la proposition jugée injurieuse de paix des braves faite par le général de Gaulle le 23 octobre 1958. On peut le regretter, c'est en tout cas un fait acquis et connu de tous ici et à Paris.

Mais, alors, et puisque le général de Gaulle ne veut pas envoyer d'émissaire qualifié depuis les déceptions de 1958, comment prendre contact ? Ce 16 février, donc, on s'avise que des intermédiaires ont indiqué deux voies : les ambassades, ou bien la lettre directement écrite au général de Gaulle. Lettre à laquelle il serait aussitôt répondu, leur a-t-on assuré. Précisément, l'un des intermédiaires possibles se trouve à Tunis. C'est un Français. Nous l'appellerons simplement ici M. X. Il est longuement reçu par M. Ferhat Abbas. Au terme de l'entretien, il est décidé que l'intermédiaire apportera un message verbal du F.L.N. à l'Elysée.

Que dit ce message ? Il demande une rencontre sans préalable. M. Abbas déclare : *« Je suis prêt à envoyer un émissaire qualifié à Paris. »* La personnalité chargée du message est radieuse. D'après les conversations officieuses qu'elle a eues à Paris, il y a toutes chances pour que l'offre du F.L.N. soit immédiatement acceptée, car toutes les précautions de forme ont été prises. Le message est adressé non pas au nom du gouvernement provisoire de la République algérienne, mais au nom *« de M. Ferhat Abbas et de ses amis »*. Il s'agit d'une rencontre qui doit rester secrète. On précise même que sur le laissez-passer qui devrait être délivré à l'émissaire du F.L.N., la qualité d'Algérien doit être évitée.

Le 18 février, on passe du principe à l'acte : M. X. part pour Paris.



(Marquis.)

UN POSTE D'OBSERVATION A LA FRONTIÈRE TUNISIENNE.
« Au nom de M. Ferhat Abbas et de ses amis. »

Le général de Gaulle est-il alors directement atteint ? Je n'ai pu réussir à avoir une certitude sur ce point. En tout cas, le F.L.N. apprend, de Paris, que le message verbal a bien été transmis — directement ou par un collaborateur — au président de la République et que, pour le moment, il ne suscite aucune réaction.

Sur ces entrefaites, le général de Gaulle fait son voyage dans le Sud de la France.

M. X. n'est plus reçu

Au milieu de l'enthousiasme des foules du Midi, il prononce des phrases sur l'Algérie où le F.L.N. ne doute plus de déceler une réponse positive. Le général de Gaulle réaffirme avec une fermeté exemplaire et le principe d'autodétermination et le désir d'une paix qu'il décrit comme réalisable et proche.

Les envoyés spéciaux du monde entier attendent à Tunis la seconde déclaration politique annoncée, et différée depuis plusieurs jours. Après les discours du général de Gaulle dans le Sud, la décision est prise par le F.L.N. de rendre publique la déclaration et on y réintroduit une phrase affirmant qu'il ne faut plus *« s'attarder sur les questions de procédure »*. Cette même déclaration insiste sur les garanties exigées pour l'autodétermination et donne ainsi en quelque sorte le contenu de la conversation que pourrait avoir l'émissaire secret du F.L.N. avec le représentant du général de Gaulle lui-même.

Nous sommes alors à la fin du mois de février.

Le F.L.N. est maintenant dans l'attente d'une réponse précise sur la rencontre propice et le fait savoir à la personnalité française déjà chargée du message. Au Caire, à Tunis, à Rabat, le F.L.N. a prévenu de son initiative non seulement ses amis du monde arabe, mais aussi les représentants des Etats-Unis.

Au cours d'un repas, l'ambassadeur des Etats-Unis est informé précisément que. *« Washington va être enfin content puisque les Américains reprochent au F.L.N. de les mettre dans une situation difficile à l'égard de ses alliés français en bloquant par intransigeance l'application d'un principe auquel le général de Gaulle doit son succès partout dans le monde, celui de l'autodétermination. Maintenant, le F.L.N. a fait un pas décisif »*.

L'information provoque à Washington un espoir sérieux.

Les Tunisiens regrettent que le message n'ait pas été écrit et signé conformément à la recommandation de M. Bourguiba, mais ils se réjouissent et attendent simplement que des garanties soient demandées du côté français quant à l'authenticité du message verbal.

A Paris, M. X. n'est alors plus reçu à l'Elysée. Il insiste pour avoir une réponse, mais en vain. Nous sommes à la veille du départ du général de Gaulle pour l'Algérie. Partout, on ne parle que de contacts secrets et de sabotages non moins secrets de tels contacts. En fait, on paraît avoir officieusement accrédité, pour faire diversion, de telles rumeurs (en particulier celles concernant des rencontres au Maroc).

Habituer l'opinion

Qui a été à Paris dans le secret véritable ? Apparemment, en dehors du général de Gaulle et de deux de ses collaborateurs, personne. Tout se passe désormais dans l'impénétrable conscience du président de la République française. Quelles sont les données objectives de la situation à ce moment-là ?

D'abord le préalable du moral de l'Armée en Algérie, sur lequel il reçoit des rapports jugés aujourd'hui — rétrospectivement — fallacieux. Ensuite la perspective de l'arrivée de M. Krouchtchev et du départ pour les Etats-Unis. Pendant son absence, il voudrait ne rien craindre. Enfin aussi la déception, mais non exprimée, que le message du F.L.N. ne soit que verbal.

Et c'est ensuite le voyage en Algérie. Quelle est la perspective politique du général de Gaulle à ce moment-là ? Le haut fonctionnaire, rencontré à l'Elysée, nous l'a décrite dans les termes suivants : *« Habituer l'opinion française et l'Armée à l'idée d'association, d'Algérie algérienne, augmenter la pression militaire pour amener le F.L.N. à cette association et rassurer l'Armée en parlant de guerre longue. »* Autrement dit, il juge inopportun d'engager quoi que ce soit avec le F.L.N. d'ici à l'été, et renonce à saisir l'offre transmise par Ferhat Abbas le 18 février.

Seule une dépêche sibylline d'une agence américaine révélera plus tard (la semaine dernière) que « quelque chose a eu lieu au mois de février ». Ce quelque chose, c'était, comme nous venons de le voir, l'occasion possible d'envisager, en secret, les modalités d'un cessez-le-feu en Algérie et de l'application de l'autodétermination. C'est tout.

JEAN DANIEL.

SOCIALISME OU BARBARIE

D. Mothé, LES OUVRIERS ET LA CULTURE : Après avoir détruit le sens du travail aussi bien que celui de la politique, bourgeois et communistes sont d'accord pour « cultiver » les ouvriers en leur faisant voir Marivaux et visiter les cathédrales. Les ouvriers s'en moquent et personne ne les aide dans ce qu'ils cherchent : comprendre le monde où ils vivent.

J.-F. Lyonard, L'ETAT ET LA POLITIQUE DANS LA FRANCE DE 1960 : La fragilité politique du régime, démontrée encore récemment à Alger, ne l'empêche pas d'être l'instrument de la modernisation du capitalisme français. Mais l'existence du gaullisme est conditionnée par la dépolitisation actuelle des masses, résultat des transformations économiques et sociales de la France depuis quinze ans.

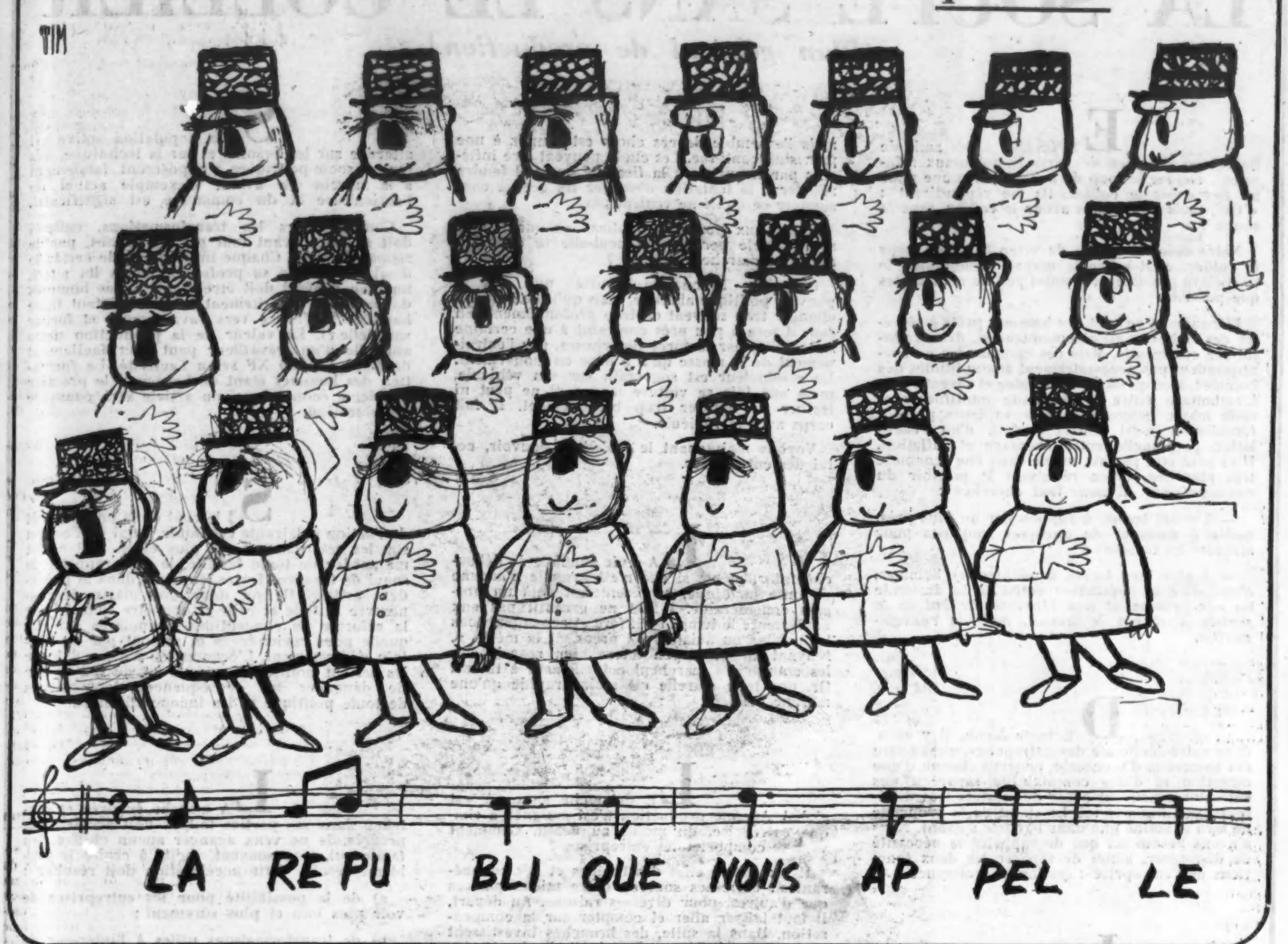
Sherwood Anderson, LEVE LES YEUX : « Calculez tout. Il existe une terrible science du mouvement perdu qui n'est pas encore parfaitement au point. Produisez plus à moindre prix. Accélérez les cadences. C'est ainsi qu'on fait progresser la civilisation,. »

Dans le n° 30 de « SOCIALISME OU BARBARIE » Kiosques, Gares, Librairies 3 NF
42, rue René-Boulanger - PARIS (10e) - C.C.P. Paris 11.987-19

Cette semaine dans
Cinémonde
UN REPORTAGE BOULEVERSANT
APRÈS LA MORT DE LEURS MARIS
MICHÈLE MORGAN, NICOLE GÉRARD PHILIPE, FRANÇOISE FABIAN
FACE A LEUR DESTIN

CHŒURS (et danses) DE L'ARMÉE D'ALGÉRIE

par TIM



TERRORISME

Mort d'un professeur

● A Liège (Belgique), un livre fait explosion : un homme s'écroule, mort. C'est un nouvel épisode sanglant d'une histoire qui n'intéresse pas que les Belges.

L'OUVRAGE s'appelait « La Pacification ». Il s'agissait d'un « livre blanc » sur cinq ans de guerre en Algérie, signé du nom de Hafid Karamane et édité en Suisse.

Mme Pierre Le Grève en avait feuilleté les vingt premières pages quand elle constata que le reste du volume avait été évidé comme une boîte à cigares, et contenait un petit étui de 10 cm sur 5, enveloppé de papier. Elle déposa le colis suspect au fond du jardin et attendit le retour de son mari, professeur de philosophie à l'Athénée Royal d'Ixelles, pour appeler Police-Secours. L'examen du colis aux rayons X, auquel procéda un expert du parquet de Bruxelles, révéla la présence d'une bombe miniature, mais de forte puissance.

Le livre, expédié de Liège, était arrivé le matin même par la poste au domicile des Le Grève, 9, rue du Furet, à Uccle, dans la banlieue de Bruxelles.

Quelques heures plus tard, ce vendredi 25 mars, à Liège, un collègue du professeur Le Grève, M. René-Georges Laperches, 48 ans, qui enseigne l'histoire à l'Athénée de Chênée, trouvait dans sa boîte aux lettres de la rue Marneffe un paquet en provenance de Bruxelles : le papier d'emballage portait la mention « Presses Universitaires de France ». Mais le professeur n'eut pas le temps de voir qu'il s'agissait de « La Pacification ». En ouvrant le paquet, il déclencha le mécanisme d'une machine infernale, bourrée de clous de tapissier, qui le déchiqueta littéralement. Sur les pages maculées de sang, dont on retrouva des morceaux collés au parquet, aux murs, au plafond, on pouvait encore lire des bribes de phrase de l'ouvrage.

Ce double attentat a provoqué l'indignation unanime de la presse belge qui est sortie de sa réserve habituelle pour demander des mesures énergiques contre les agissements de la, ou des organisations secrètes opérant en Belgique. Car, pour elle, le crime est signé. Il vient couronner une série d'attentats sur lesquels jusqu'ici elle avait préféré mettre une sourdine. C'est qu'en frappant deux universitaires connus comme « intellectuels de gauche », le réseau contre-terroriste, qu'elle désigne encore sous le nom de « Main Rouge », est passé de l'action de représailles contre les trafiquants d'armes ou contre les agents du F.L.N., à l'intimidation politique contre les milieux qui, à l'étranger, professent des opinions pacifistes sur le problème algérien.

— *Mon père était un homme tranquille, qui avait horreur de la politique,* a déclaré le fils de la victime, étudiant en chimie à l'Université de Liège. *La politique s'était suffisamment occupée de lui en 1940 : sa santé se ressentait d'une longue captivité en Allemagne. C'était un esprit libéral, toujours pondéré dans ses jugements. La seule chose que les activistes français d'extrême droite auraient pu lui reprocher, c'est de m'avoir laissé héberger, pendant deux jours, un camarade d'études algérien, titulaire d'une bourse, qui n'a d'ailleurs jamais été inquiété par les autorités belges.*

Le professeur Le Grève, qui a échappé à l'attentat, était plus engagé. Il collaborait au journal socialiste « La Gauche » où il avait publié une série d'articles sur le contre-terrorisme. Il y avait rappelé le sabotage du cargo allemand « Atlas », miné le 27 septembre 1958 au quai 229 du bassin d'Anvers et dont l'affréteur, le trafiquant d'armes allemand Georg Puchert, devait être déchiqueté par une bombe le 3 mars suivant à Francfort ; celui du cargo égyptien « Alkahira », saboté à Ostende le 12 mars 1959 ; celui du yacht norvégien « Emma » coulé par une bombe à retardement au large de Tanger, après une escale à Zeebrugge, celui du bateau allemand « Marmara » à Anvers, cet hiver.

Un réseau clandestin

Pour l'auteur, le lien ne faisait pas de doute entre cette série de bateaux piégés, les attentats perpétrés en France, en Belgique, en Allemagne, en Suisse, en Italie, contre les agents du F.L.N. ou contre leurs fournisseurs, les passages d'armes et d'explosifs aux frontières comme celui que devait illustrer l'arrestation accidentelle de l'ex-député poujadiste Berthommier, trouvé porteur d'une lourde charge de plastic à Bléhariès le 3 octobre dernier. Mais les autorités belges préféraient jusqu'ici faire la sourde oreille.

Le procureur général de Francfort, M. H. Wolf, avait également mis ces affaires sur le compte d'une organisation contre-terroriste, après le meurtre du représentant officieux du F.L.N. à Bonn, Aït Hacène, au printemps dernier.

On avait évoqué alors le nom du colonel Mercier, du 2e Bureau, dont la présence était signalée à plusieurs reprises dans les pays où se déroulaient ces actions.

Mais on a moins parlé des activités du « journaliste » belge Pierre Joly, à Liège précisément, où fonctionnerait un centre d'entraînement de commandos contre-terroristes nord-africains, et où fleurissent en tout cas sur les murs de la ville ces « croix celtiques » dont l'auteur de « Contre-Révolution, stratégie et tactique » a émaillé son manuel du coup d'Etat et qui ont marqué l'émeute du 24 janvier à Alger.

« L'Express » a souvent parlé de Pierre Joly qui a servi à plusieurs reprises d'agent de liaison entre les activistes d'Alger et les comploteurs de Paris (1). La police de M. Lacoste l'avait vainement recherché à Alger quand, en février 1957, elle découvrit le Q.G. ultra de la Villa des Sources à Bir Mandreis.

En janvier 1958, il faisait livrer clandestinement son ouvrage à l'état-major et à certaines personnalités politiques françaises par l'intermédiaire d'un voyageur de commerce lyonnais. Au lendemain du 13 Mai, il atterrit à Genève, à bord d'un avion loué à Saint-Etienne.

Il débarque en Corse le 24 mai avec le commando d'Arrighi. Il est arrêté à Paris, le 13 octobre, alors que se déroule le procès du Bazooka, et escamoté, comme son ami René Kovacs.

Depuis, il fait moins parler de lui, mais il entretient ses contacts avec la phalange franquiste, se déplace fréquemment à bord d'un piper-cub d'un aéro-club de la région liégeoise, immatriculé 00.VIL, du côté d'Aix-la-Chapelle, et semble bénéficier de l'active complicité d'un fonctionnaire de la Sûreté de Liège.

L'attentat de vendredi matin montre en tout cas que la ville de Liège n'est pas seulement la plaque tournante d'un trafic d'armes frontalier, mais aussi l'un des points d'appui du réseau clandestin contre-terroriste dont les autres bases sont en Allemagne et en Espagne.

(1) Voir le numéro 386, du 6 novembre 1958.

PLAN SAUVY

LA SOUPE SANS LE COLLIER

(Plan général de production)

EXPOSANT à des amis de Barcelone que bien des pays ex-coloniaux refusaient, comme le loup de la fable, la soupe pour ne pas avoir le collier, ils me répondirent : « Oui, mais nous, nous avons le collier, sans la soupe ! »

Notre objectif est ici de viser *la soupe, sans le collier,* c'est-à-dire le niveau économique le plus élevé possible avec aussi peu de contraintes que possible.

L'économie, ce sont des hommes prêts à sécréter des richesses au commandement, disons plutôt *sur commande*. Mais ces commandes ne correspondent pas nécessairement aux aptitudes des hommes, à ce qu'ils désirent faire et savent faire. L'emboîtage entre la demande multiforme et cette masse hétérogène de travailleurs prêts à fonctionner n'est jamais parfait, d'où l'oscillation perpétuelle entre chômage et inflation. Il ne peut être parfait, même dans une économie très planifiée, qu'en réduisant le pouvoir du consommateur. Il nous faut chercher :

— à court terme, à l'approcher au plus près, quitte à disposer de quelques soupapes pour atténuer les tensions ;

— à plus long terme, à adapter les hommes, c'est-à-dire la population active, à la demande ou aux besoins, et non l'inverse. *Le but de la société n'est pas le travail, mais la consommation.*

DE toute façon, il y aura dans notre économie des entreprises, c'est-à-dire des morceaux d'économie, pourvus chacun d'une direction et d'une comptabilité séparées. Ces entreprises peuvent avoir des statuts très différents, peu importe ici. Le statut de la propriété ne sera examiné que dans l'article suivant. Nous n'avons besoin ici que de rappeler la nécessité de distinguer, sinon de séparer les deux fonctions de l'entreprise : gestion et croissance.

LA machine économique obéit à trois commandements : le consommateur, le chef d'entreprise, les pouvoirs publics.

Les consommateurs commandent, dans les limites de leur pouvoir d'achat. Leurs désirs, leurs caprices semblent un obstacle à toute planification.

Les pouvoirs publics constituent le principal consommateur et exercent d'autres interventions.

L'entreprise exécute les commandes qu'elle reçoit. Son pouvoir essentiel est d'anticipation, par les investissements.

Les trois pouvoirs sont-ils compatibles ? Oui, nous allons le voir, mais sous certaines restrictions.

LE système proposé est à peu près au plan des républiques socialistes ce que le rallye est à la marche commandée d'une division ou d'une escadrille :

Un plan est établi, assignant des objectifs non à chaque entreprise, mais aux productions, c'est-à-dire aux branches. Ce plan est en révision continue et peut avoir un horizon de cinq ans ou davantage pour certaines branches.

Les méthodes d'analyse et de prévision ont fait en France depuis dix ans des progrès considérables. Sans vouloir nommer personne, je dirai que nous avons *une équipe de planistes et d'éclaireurs de premier ordre,* dans le meilleur sens de ces mots.

De sorte que ce qui n'était pas réalisable il y a quinze ans ou dix l'est devenu aujourd'hui. Il n'est pas possible ici de décrire les méthodes techniques, qui ont pour base essentielle *la prévision de la consommation finale et la transformation en produits de base par la matrice intersecteurs.* Sans oublier le pas déjà fait dans cette voie par le Commissariat au Plan, *il devient possible d'indiquer aux diverses branches de l'économie le débouché probable qu'elles trouveront cinq ans plus tard.*

Que deviennent alors les trois pouvoirs ? Chaque consommateur reste libre de ses choix, mais l'ensemble de ces choix est soumis à une prévision continue. Les choix peuvent être infléchis par les prix ou la fiscalité, mais il faudra résister à la tentation d'obliger les gens à consommer ce qu'ils ne veulent pas.

Quant aux pouvoirs publics, comment leur souveraineté permanente peut-elle se concilier avec une marche ordonnée ?

Ordonner l'économie signifie non que le pouvoir politique abdique, mais qu'il ne doit pas changer trop souvent ou trop profondément. En fait, il sera à peu près contraint à une certaine continuité, par la force des choses, par l'entraînement de la masse qu'il a mise en mouvement. Le conducteur est souverain sur son véhicule, mais une fois sa voiture lancée, il ne peut ni freiner ni tourner trop brusquement. Il fait corps avec le véhicule.

Voyons maintenant le troisième pouvoir, celui des entreprises.

LA seule annonce du débouché futur, même si elle n'est assortie d'aucune garantie juridique, représenterait déjà un progrès considérable. L'Etat ne garantit pas aux navigateurs le temps qu'il fera et cependant tous les marins ou aviateurs « prennent la météo ». N'ayant aucun moyen d'être bien renseignées, les entreprises marchent actuellement à tâtons. Or, une telle marche est moins rapide qu'une marche éclairée.

LE débouché annoncé est global. Aucune production n'est assignée à chaque entreprise, du moins au début. Comment vont se comporter les entreprises ?

Il y a parmi elles des timides et des conquérantes ; certaines sont en outre mieux placées que d'autres, pour diverses raisons. Au départ, il faut laisser aller et compter sur la compensation. Dans la suite, des branches investissent plus vite que le Plan ne le prévoit, d'autres moins vite. Les avances sur le Plan ne sont pas graves, puisqu'elles ne constituent que des anticipations. Il faut dissiper la mystique de la croissance minutieusement harmonieuse.

Les retards, en revanche, sont corrigés, car ils annoncent des goulots, des importations inutiles, des hausses de rareté, etc. L'intervention dépend largement des circonstances et peut aller de l'aide pure à la nationalisation, en passant par la construction d'usines nouvelles par l'Etat.

La liberté laissée à chaque entreprise est assortie de quelques conditions, en particulier pour l'emplacement géographique de nouvelles usines. Nous le verrons à propos de l'aménagement et des régions.

Faut-il aller plus loin et prévoir une garantie de débouché ou tout au moins une indemnisation en cas de prévision officielle trop optimiste ayant entraîné des investissements superflus ? Ce serait possible puisque l'accélération de l'économie dégagera des ressources supplémentaires, mais cela ne paraît pas nécessaire puisque l'action essentielle doit s'exercer sur les retards et non sur les anticipations.

DANS sa condamnation générale de l'intérêt, le marxisme a fondamentalement raison. L'intérêt n'est en somme qu'une pénitence et grève l'avenir pour rémunérer le passé, même dans ses erreurs. Mais la suppression de l'intérêt ne serait vraiment « économique » que dans une économie idéale, entièrement intégrée ; les Soviétiques reviennent, par divers biais, à la vieille notion d'intérêt. Le fractionnement par entreprises implique la rentabilité ; c'est un procédé fruste, mais inévitable, tout au moins dans le moment.

A l'échelle nationale, la notion de rentabilité doit être cependant sérieusement revue ; il suffit, pour s'en convaincre, de voir le chômage antiéconomique imposé actuellement aux mineurs de fouille, alors qu'il faut payer de toute façon logement, retraites, allocations familiales, maladies, sécurité, etc., soit la moitié du prix de revient.

SI la population active est attardée sur les besoins et sur la technique, des forces socio-politiques s'opposeront fatalement à la marche en avant. L'exemple actuel de l'agriculture et du commerce est significatif.

Comme toutes les transformations, celle-ci doit se faire avant tout par les jeunes, par le renouvellement. Chaque individu garde certes le droit de choisir sa profession, mais ici aussi, un plan général doit être établi et les hommes doivent être parfaitement éclairés. Il faut faire basculer la France vers l'avant-garde et forcer sur celle-ci. La valeur de la production nette annuelle d'un travailleur peut aller facilement de 3.000 à 2.000 NF selon l'activité. La formation des hommes étant de beaucoup le premier problème économique, un article sera consacré à l'éducation.

SI le coût de la prévision et de l'action éclairante est faible, celui de l'action sur les retardataires est plus élevé. Entendant me garder de toute facilité, je dois rappeler le souci de finances fortes, exprimé dans le précédent article. Il faut donc une masse de manœuvre initiale et celle-ci doit être fournie par la réforme de conceptions financières sur laquelle nous reviendrons et surtout *par un certain désarmement.* L'économiste n'a pas à juger les actions politiques, mais il est de son devoir de dénoncer les conséquences économiques de toute politique et les incompatibilités.

LA marche éclairée et soutenue dans ses parties faibles doit accélérer le progrès. Je ne veux avancer aucun chiffre, jeu facile qui, trop souvent, incite à croire le problème résolu. Cette accélération doit résulter :

a) de la possibilité pour les entreprises de voir plus loin et plus sûrement ;

b) de transformations utiles à l'intérieur de branches, telles que la spécialisation, actuellement freinées par la peur de manquer brusquement de débouchés ;

c) de l'action sur les branches retardataires ou de la crainte que cette action peut leur inspirer ;

d) de l'orientation de la population active ;

e) d'une meilleure localisation géographique des investissements.

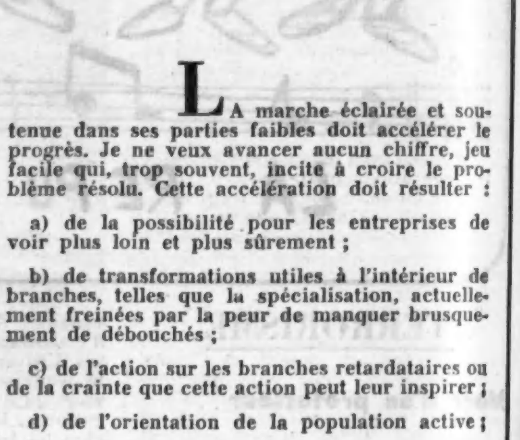
D'autres facteurs d'accélération résulteront de réformes en divers secteurs, notamment l'enseignement, l'agriculture, la distribution, l'administration, etc. Il n'y aura jamais trop de richesses et nous sommes loin de quelque saturation des besoins.

ALFRED SAUVY.

(Copyright réservé.)

Prochain article :

4. LA PROPRIETE ET L'IMPOT



SPORT

Un ministre arbitre

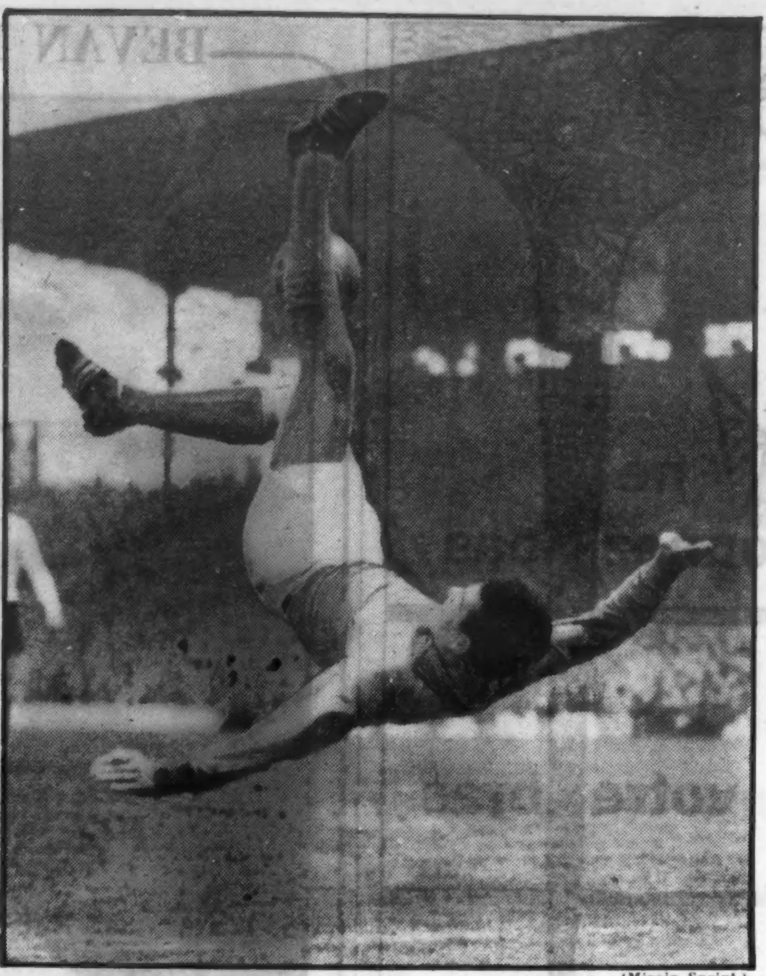
● *Comment a été préparé un des plus beaux week-ends sportifs de la saison.*

LE week-end dernier, M. Pierre Messmer, ministre des Armées, a — indirectement — marqué deux buts pour la France et remporté un cross-country international pour le Maroc.

C'est lui qui a arbitré le conflit qui opposait la Fédération Française de Football au Service des Sports Militaires. Celui-ci avait retenu, pour le France-Belgique militaire du 24 mars, deux joueurs également réclamés par les « civils » pour le France-Autriche de dimanche dernier : l'attaquant du Racing, Heutte, et l'arrière de Nice, Chorda.

Au lieu de s'en tenir à la lettre du règlement, qui l'autorisait à conserver les deux joueurs, M. Pierre Messmer a accepté d'en céder un à la Fédération, au choix de celle-ci. Les civils ont retenu Heutte, qui a fait un match remarquable contre l'Autriche, marquant un but et en provoquant un autre.

La France l'a finalement emporté par quatre buts à deux, accédant ainsi aux demi-finales de la Coupe d'Europe des Nations.



(Miroir Sprint.)

FRANÇOIS HEUTTE EN ACTION.
Au choix des civils.

Une victoire commune

Quant au cross-country, il s'est couru à Glasgow et il a été remporté par Rhadi ben Abdesselem. Sergent au 4e régiment de tirailleurs marocains cantonné à Donaueschingen, en Allemagne, Rhadi est citoyen marocain. Ayant signé un contrat de sept ans avec l'armée française, il était cependant considéré jusqu'ici comme Français par la Fédération d'athlétisme. Il a participé victorieusement aux derniers France-Suède et France-Finlande d'athlétisme, et remporté le titre de champion de France de cross il y a un mois.

A l'approche des Jeux olympiques, la Fédération royale marocaine a demandé que les citoyens marocains servant dans l'Armée française puissent conserver leur nationalité dans les compétitions sportives. La Fédération française a accepté ce point de vue, mais l'Armée aurait pu empêcher, d'une façon plus ou moins détournée, l'un de ses soldats d'aller courir sous les couleurs du Maroc. Il est facile d'affecter un sergent à la garde d'un dépôt un jour de course. Ou encore, comme l'a déclaré un des supérieurs de Rhadi : « Une dysenterie est vite attrapée. »

A trois jours de l'épreuve de Glasgow (la plus importante du genre), Rhadi désespérait de courir. C'est alors que M. Messmer, à la demande de son conseiller technique chargé des sports, M. Jean Labat, a décidé de l'autoriser, ainsi que deux de ses compatriotes, à courir.

Bien que mal préparé, Rhadi a stupéfié les Britanniques en dominant les meilleurs coureurs de six nations. Illettré, ignorant son âge (entre trente et quarante ans), Rhadi a une résistance physique qui fait penser à celle d'un Zatopek ou d'un Kuts. S'il peut s'entraîner suffisamment, il est capable de remporter le 10.000 mètres aux Jeux de Rome, l'été prochain. Cette victoire, marocaine, serait aussi une victoire française.

ITALIE

La dernière manœuvre

● *La droite italienne a réussi, au dernier moment, à bloquer « l'ouverture à gauche ». Mais ce n'est plus qu'un sursis.*

M. FERNANDO TAMBRONI, qui vient de former le nouveau gouvernement italien, après six mois de crise ministérielle, est, avec M. Fanfani, l'un des deux leaders de la gauche démocrate-chrétienne. Il est aussi l'homme de confiance du président de la République, dont il partage les tendances « progressistes ».

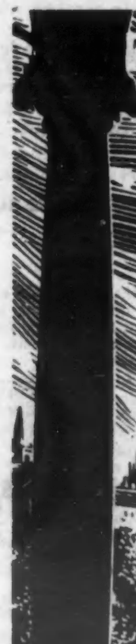
Le nouveau cabinet ne constitue pourtant pas le gouvernement de centre gauche que le développement de la crise avait fait apparaître comme le seul viable. Résultat d'un compromis destiné à empêcher l'éclatement de la Démocratie chrétienne, il prouve que celle-ci, en raison de ses contradictions intérieures, est désormais incapable d'appliquer une politique cohérente, qu'elle soit de droite ou de gauche. Le plus grand parti italien semble désormais condamné à l'immobilisme.

Aucune majorité

Ce pourrissement est devenu manifeste le 21 mars, lorsque M. Segni, président du Conseil sortant, a renoncé à constituer le gouvernement de centre gauche que le président de la République lui avait demandé de former. Cette formule apparaissait pourtant comme la seule possible. Les républicains et les sociaux-démocrates de M. Saragat étaient prêts à participer à un tel gouvernement et les socialistes de M. Nenni avaient annoncé qu'ils le soutiendraient. Une minorité de parlementaires démocrate-chrétiens groupée derrière l'ancien ministre des Affaires étrangères, M. Pella, s'opposait encore à toute ouverture à gauche mais le secrétaire du parti, M. Moro, s'était déclaré favorable à l'expérience et avait demandé au groupe parlementaire de soutenir le nouveau gouvernement.

C'est alors que M. Segni a renoncé, sous la pression conjuguée des mo- →

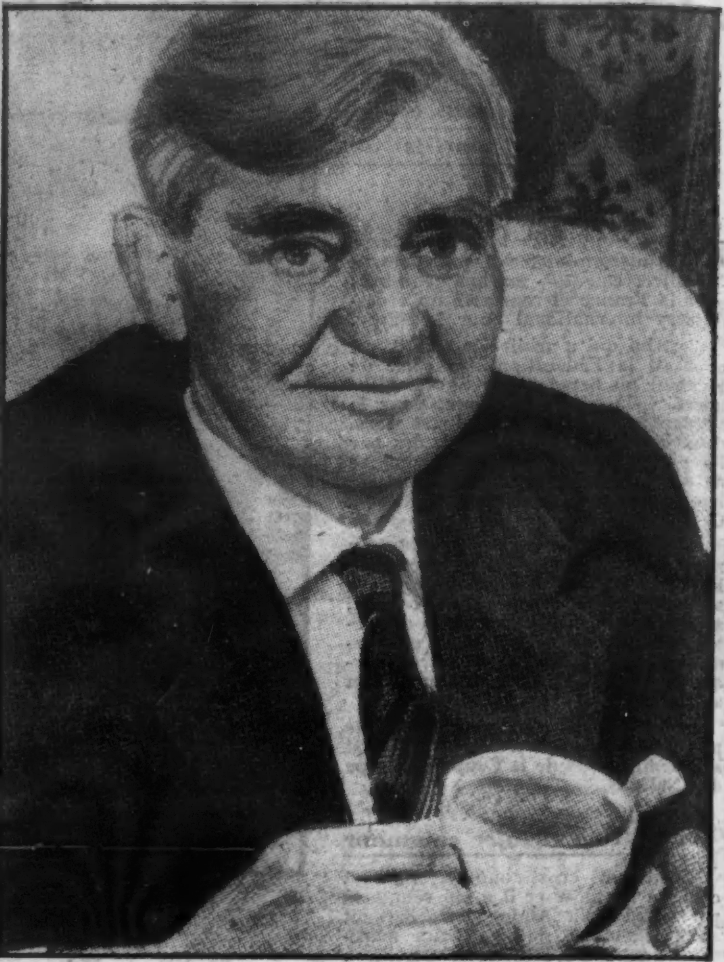
MIROIR DE L'HISTOIRE
éclaire les dessous de l'HISTOIRE
Au sommaire d'AVRIL qui vient de paraître :
18 JUIN 1940
TROIS MILLE MILLIARDS D'OR FRANÇAIS ÉCHAPPENT AUX ALLEMANDS
par l' **Amiral LEPOTIER**
LE DRAME DE L'ARMÉE APRÈS WATERLOO
par **Jean LUCAS-DUBRETON**
LES MYSTÈRES DE L'ESPIONNAGE SOVIÉTIQUE
par le **Général BOURCART**
CINQ SIÈCLES D'ARGOT
par **Jean RIVERAIN**
128 PAGES - 60 ILLUSTRATIONS
12 *héliogravures en couleurs*
EN VENTE PARTOUT - 1,50 NF


TCHECOSLOVAQUIE
PRINTEMPS MUSICAL DE PRAGUE
du 12 mai au 5 juin
★
FESTIVAL DE LA MUSIQUE
ancienne et moderne
★
Venez entendre sous les voûtes des Cathédrales gothiques et dans les jardins fleuris les œuvres des plus grands Musiciens du MONDE
★
Čedok
Renseignements : Agences de Voyages et à **CEDOK** 32, Avenue Kléber - **PARIS-16e**
PASSY 54-16

Faites vous-même
cette robe
à vos mesures
avec 2 m 45
de tissu
en 3 heures

COUPE IMPECCABLE
PATRONS FAVORIS
1,60 NF

BEVAN EST SAUVÉ



(Agip.)

Le leader travailliste Aneurin Bevan vient de paraître en public pour la première fois depuis la très grave opération qu'il dut subir le 29 décembre. Il a reçu la presse britannique pour annoncer qu'il comptait reprendre sa vie politique active à l'automne. L'Angleterre entière, conservateurs et travaillistes réunis, se réjouit cette semaine que Bevan soit « sauvé ». Nous saluons nous-mêmes cette nouvelle avec une grande joie. Notre ami Bevan est un moteur irremplaçable pour les forces de gauche, dans toute l'Europe comme en Grande-Bretagne.

→

nopoles privés et de l'Eglise. Plus précisément, la seconde est venue au secours des premiers. L'opération semble avoir été menée par la société qui détient le monopole de l'énergie électrique et qui entendait barrer la route à un gouvernement dont le programme comportait la nationalisation de l'énergie électrique. Mais cette société n'était pas en mesure d'agir directement sur la scène politique. Elle a donc confié la défense de ses intérêts au clergé. Quelques jours après le renoncement de M. Segni, on apprenait que le cardinal Giuseppe Siri, président de la Conférence épiscopale italienne, l'avait informé du veto de la hiérarchie catholique à toute coalition de centre gauche. Le succès de cette démarche confirmait une fois de plus la dépendance dans laquelle se trouve le parti démocrate-chrétien à l'égard du Vatican.

M. Gronchi, président de la République, a cependant déjoué en partie la manœuvre en demandant à son homme de confiance du Quirinal, M. Tambroni, de constituer un gouvernement homogène démocrate-chrétien.

Le nouveau cabinet ne dispose d'aucune majorité préalable. Théoriquement, il ne devrait pas recevoir l'investiture du Parlement, tous les autres partis ayant annoncé qu'ils voteraient contre lui. Mais son échec n'est pas certain dans la mesure où il se présente comme un cabinet de gestion chargé de faire approuver le budget. Il semble d'ailleurs que M. Tambroni ait déjà en poche un décret de dissolution de la Chambre signé du président de la République.

Des élections anticipées paraissent maintenant très probables.

SANDRO VOLTA.

Mots croisés n° 233

Horizontalement. — 1. Quantité peu importante, mais mal déterminée, inutilisable par le service des poids et mesures. — 2. Permet de fermer la cellule. — 3. On s'y rend d'assez loin, au pays de Marglin, pour annuler des affirmations antérieures, un peu imprudentes parfois. Obéit à Douglas. — 4. Ce que fait trop facilement le débutant au billard. — 5. Fut sous l'autorité sumérienne. Nécessaire pour éviter un confinement. — 6. Triple voyelle. S'apparente au navet. — 7. La plus importante est traitée de jolie. — 8. Ordre qu'on voudrait bien annuler. — 9. Ce gentil animal cornu baptise plus d'un vêtement dont il n'a fourni aucune partie. Membre d'une vieille tribu des Etats-Unis. — 10. Pleins d'entrain et de gaieté.

233	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3					■			
4							■	
5			■					
6				■				
7		■						
8								
9					■			
10								

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	A	R	P	E	T	T	E
2	A	M	O	U	R	E	U	X
3	R	O	I	T	E	L	E	T
4	N	U	S	■	S	A	L	E
5	A	R	E	C	■	M	E	R
6	S	■	L	A	B	O	■	I
7	S	E	■	N	O	N	C	E
8	I	L	I	O	N	■	O	U
9	E	M	O	N	D	E	U	R
10	R	E	S	S	E	R	R	E

SOLUTION DU N° 232

Verticalement. — I. N'eût certes pas recouru à l'anesthésie, même si elle avait existé de son vivant. — II. Pas tranquille. Saillit inopportunément, s'il est vicieux. — III. Double négation. Protège la couronne. — IV. Ce que fit la balle, la vrille ou le clou. Se présente, après un mouvement vertical. — V. Approche la centaine. Moins glorieux qu'avant. — VI. Une petite barre est placée sous lui. — VII. Régna en Orient, il y a près de 3.000 ans. Découvert. — VIII. La mise au pluriel de ce mot ajoute au télégramme un contingent d'affections éloquent, sans débours supplémentaire.

MADAME EXPRESS

Supplément 4 pages pratique

REPORTAGE :

Mme K aux Galeries

(Voir pages II et III.)

(Dalmas.)

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Découvert*** un boulanger qui vend le pain de mie en tranches rectangulaires, suffisamment rassis pour être tartiné facilement et débarrassé de sa croûte, ce qui simplifie considérablement le problème des sandwiches « home-made ». Il propose également des pains « surprise » (grosses boules de pain de seigle dont la mie est découpée en fines tranches, mais dont la croûte reste intacte) au prix de 3,50 N.F. le pain. A titre de comparaison, un pain « surprise » tout garni est vendu 10 N.F. à 15 N.F. par les bons traiteurs. (Muet Frères, 79, rue de Passy. AUT. 21-56.)

● ***Scruté*** attentivement, pour en découvrir le défaut, un cardigan de laine « fully-fashioned », vendu 15 N.F. moins cher que son prix normal parce que deux mailles avaient filé quelque part dans les côtes du bas. Elle a trouvé ce modèle dans une boutique spécialisée dans les soldes de chandails de bonne marque ayant une très légère malfaçon et dont les prix varient de ce fait entre 20 N.F. et 40 N.F. Bien entendu, il n'y a jamais aucun modèle suivi, mais souvent de très bonnes occasions à découvrir. (Aux Trois Mailles, 58, rue Caumartin.)

● ***Pénétré*** dans un paradis de confort et de goût :le nouveau local occupé par le coiffeur Desfossé, avenue Matignon. En s'agrandissant, Desfossé a élargi ses ambitions ; sa clientèle féminine et masculine peut désormais se faire masser, épiler, oxygéner, relaxer et bronzer... Le personnel comporte 96 personnes dont un médecin. Communiquant avec les salons de coiffure, le rez-de-chaussée est occupé par une boutique-cadeaux, une boutique féminine, une parfumerie, et une chemiserie.

Les prix sont évidemment à l'échelle de ce luxe. Madame Express a cependant été très tentée par une formule (parmi beaucoup d'autres) ; pour 100 NF (service compris) vous avez droit au sauna, à un massage, à une séance d'oxygénation, à une épilation, à un nettoyage de peau avec maquillage, à 'un shampooing, mise en plis, y compris manucure et pédicure (une journée entière est nécessaire). C'est une folie, bien sûr ; une folie qu'on ne peut pas songer à s'offrir, mais qu'il serait très agréable de se faire offrir de temps en temps (Desfossé, 19, avenue Matignon, ELY. 95-13).

● ***Parcouru*** avec beaucoup d'intérêt, une brochure éditée par le S.E.V.P.E.N., 13, rue du Four, Paris-VI^e, sur le « problème scolaire » et appris qu'en 1970 la France comptera deux fois plus d'écoliers de tous ordres qu'en 1880 et parmi eux :

16 fois plus d'élèves du second degré (200.000 en 1880 contre 3.200.000 en 1970).

20 fois plus d'étudiants de l'enseignement supérieur (30.000 en 1880 contre 600.000 en 1970).

● ***Remarqué*** des gants pour automobilistes en panne. Leur large crispin protège efficacement les manchettes et le bas des manches. En peau de chamois lavable, ces gants sont faciles à entretenir, et difficiles à perdre grâce à un système de boutonnage qui permet de les fixer l'un à l'autre lorsqu'on ne s'en sert pas. Ils existent également pour femme. (25 NF, Lennox, 144, rue de Courcelles).

ARCANTE

INAUGURE SON SALON DE VENTE

Chaussures Charles Jourdan

66, avenue Victor-Hugo
KLE. 95-65

ZONE BLEUE - PARKING AISE

Du nouveau en France dans la décoration et l'installation

Une seule et même firme prend votre appartement à zéro et, coordonnant tous les corps de métier, vous le « livrera » terminé, prêt à être habité. Supervisé par l'ensemblier décorateur, le plombier travaille en fonction du menuisier qui doit respecter les plans de l'électricien, lequel laisse la place au peintre et il en est ainsi pour tous les travaux.

Tout risque d'erreur ou de retard est donc évité : vous réalisez une économie d'argent et un gain de temps estimé à 50 %.

Venez vous rendre compte des possibilités qu'offre cette formule en visitant l'exposition d'appartements entièrement installés, présentés dans les magasins Lévitan. De plus, muni du plan de votre appartement, vous pourrez consulter les spécialistes du département Lévitan-Décoration (demandez M. Maurice Lévitan).

Et n'oubliez pas que Lévitan est toujours prêt à vous accorder de très larges facilités de paiement.

Documentation gratuite n° 27 sur demande
LEVITAN-DECORATION
63, bd Magenta - PARIS - BOT. 65.90
Un parking pour votre voiture est à votre disposition

Communiqué.

TETINES RITA
THE SELECT
BIBERONS INCASSABLES RITA DIAMANT

Les grandes marques D'ARTICLES en CAOUTCHOUC

Toute une fabrication d'articles d'hygiène impeccables

TOUTES PHARMACIES

ENQUÊTE

La soirée des écoliers

70 % des familles mangent quatre plats au dîner, mais les enfants ont horreur de faire la vaisselle.

Les premiers résultats d'une enquête de l'U. N. C. A. F. (Union Nationale des Caisses d'Allocations Familiales) viennent d'être publiés. Thème de cette enquête : « Les jeux et les travaux de l'enfant après l'école ».

Elle a été menée par des jeunes filles de seize à dix-huit ans qui ont interrogé des écoliers de dix à quatorze ans (moitié garçons, moitié filles) ; la barrière souvent dressée entre enfants et « grandes personnes » s'est ainsi trouvée abolie. Les jeunes filles ont été recrutées dans les écoles techniques ou ménagères, les écoliers surtout dans l'enseignement primaire (66 %).

Ce sont les directrices de 67 écoles réparties dans toute la France qui ont distribué des questionnaires extrêmement détaillés aux jeunes filles. L'échantillonnage porte sur un milieu provincial relativement populaire.

Un point important : tous les enfants ont été interrogés le même soir, mardi 9 février 1960.

Le mardi a été préféré à tout autre jour parce qu'il est le « jour d'école type ». L'enfant n'est ni à la veille ni au lendemain d'un repos (jeudi ou dimanche), il est au cœur de son problème scolaire.

Les questionnaires des jeunes enquêtrices portaient d'ailleurs ces recommandations : *« Quand vous aurez trouvé l'enfant que vous voulez interroger, cherchez un endroit calme, près d'une table, et tâchez de l'interroger seul, sans que ses camarades ou frères et sœurs se mêlent à la conversation, expliquez-lui pourquoi vous faites cette enquête en lui disant ce qui suit :*

« Voudrais-tu m'aider ? Je suis chargée de demander à quelques garçons et filles de me raconter leur soirée de mardi. Dans toute la France, d'autres garçons et filles répondent en ce moment aux mêmes questions et tous les résultats vont être rassemblés pour écrire une grande histoire : l'histoire de ce qu'ont fait les jeunes Français un soir de février 1960 ».

Aider les parents

Voici les faits saillants de cette grande histoire :

● Le départ de l'école : 50 % l'ont quittée avant 17 heures, 25 % après 18 heures ; 80 % des enfants sont rentrés directement chez eux. Conclusion : la soirée familiale de la majorité des enfants est longue.

● Le travail scolaire à la maison : 95 % ont du travail chez eux le soir.

● En moyenne, 1 enfant sur 5 seulement se fait aider, dans 39 % des cas par la mère, dans 20 % des cas par le père. Ensuite viennent les sœurs, puis très loin derrière, les frères, sans doute moins complaisants.

● 63 % des enfants ont fini leurs devoirs avant le dîner, 8 % seulement ont encore du travail le lendemain matin.

● Le français reste la discipline jugée la plus facile, les mathématiques la plus difficile.

● Le dîner : 70 % des familles se mettent à table avant 20 heures. Les menus comportent le plus souvent quatre plats (potage, viande ou poisson, dessert, fruit). 70 % des menus comportent un potage.

Les enquêtrices ont noté le rôle *affectif* que semblaient jouer les repas auprès des enfants ; le dîner est pour eux le symbole de la réunion de la famille.

● La veillée : 70 % environ des enfants veillent après dîner, 54 % se couchent entre 21 heures et 22 heures ; 16 % après 22 heures ; 6 % seulement des enfants sortent après dîner.

● Les occupations des « couche-tard » sont extrêmement variées : 29 % travaillent (devoirs et leçons) ; 24 % lisent ; 12 % aident leurs parents ; 9 % (seulement) regardent la télévision ; 6 % font des scoubidous, ou n'importe quoi, ou rien du tout.

● L'aide aux parents : 64 % des enfants ont aidé ce soir-là leurs parents.

Ils ont, en principe, horreur de faire la vaisselle (3 % seulement ont déclaré que c'était le travail qu'ils préféraient). Cependant, c'est la corvée le plus souvent demandée par les parents : 22 % des cas (26 % aux filles, 15 % aux garçons).

Les travaux qui recueillent le maximum de suffrages sont :

— faire les courses : 56 % (49 % chez les filles, 68 % chez les garçons) ;

— faire la cuisine : 26 % (36 % chez les filles, 12 % chez les garçons).

● Le meilleur moment de la soirée a été :

— Pour 17 % des enfants : le jeu,

— Pour 16 % des enfants : le repas,

— Pour 5,5 % des enfants : les études.

● Le moins bon moment de la soirée a été :

— Le travail scolaire : 33 %.

— L'aide aux parents : 13 %.

— L'obligation d'aller se coucher : 14 %.

Cette « histoire » passionnante est loin d'être terminée. L'enquête va continuer. Ses résultats définitifs seront, sans aucun doute, un précieux instrument de travail pour les médecins, les professeurs et les psychologues qui se réuniront en 1961, à Paris, pour l'Année mondiale de la Santé mentale... Ce congrès étant présidé par la France et la section n° 1 des travaux se trouvant être : l'Enfance et son évolution.

Le manteau de flanelle, le deux-pièces d[...]
Réellement pari[...]

3 soutiens-gorge TEENFORM
étudiés pour la croissance de votre fillette

CATALOGUE GRATUIT sur demande

TEENFORM 91, Avenue de la République - Paris - OBE 34-93

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS ET GRANDS MAGASINS

TAGE

…es

…s les trois mi-
…me K s'arrête,
… « Où sont les
… » …Elles sont
…es.

…dra leur montrer
…Lafayette… ! »

…l de Gaulle, s'en-
…collaborateurs de
…age de M. et Mme
…sé tomber cette
…rs de ce grand
…ndi, le privilège
…de Mme Krouchtt-

… interrogé sur le
… n'est pas, autant
…bitué des grands
… d'enfance ? Noto-
… ? Toujours est-il
…aleries. » Ce fu-
…s.

…ntaine d'invitées
…e Paul Reynaud,
…me Edgar Faure,

Mme Maurice-Bokanowski, Mme Messmer, Mme Benedetti, Mme Helena Rubinstein, etc., attendent, réunies dans un petit salon de la direction, l'arrivée des dames soviétiques. Visons, voilettes, fond de teint, capelines, diamants.

Un abîme. Un monde

Mme K. parait, accompagnée de ses trois filles, de Mme Vinogradov, d'une amie personnelle, député. Visages nus, têtes nues, manteaux de laine anonymes... Entre ces deux groupes de femmes soudain confrontés, il y a, physiquement, plus qu'un abime. Un monde.

C'est saisissant. Ce sera plus saisissant encore lorsque, tout à l'heure, Mme K. et sa suite traverseront du 7e étage au rez-de-chaussée le grand magasin où sont massées des milliers de clientes que l'on a simplement priées de s'écarter pour laisser passer le cortège. Car soudain les femmes soviétiques s'intègrent à l'assistance, semblent lui appartenir. Et ce sont les invitées françaises qui paraissent en visite, dans le style « Dame du château qui vient voir les manants ».

La foule ne s'y trompe pas, d'ailleurs. Communiste ? Anticommuniste ? Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui. Elle fait ovation, au-delà des systèmes, à une femme qui lui est proche, à des jeunes filles comme on n'en voit pas généralement dans les réceptions officielles mais comme on voit beaucoup dans le métro, même du côté des Champs-Elysées.

(Agip.)

ELENA ET RADA KROUCHTCHEV.
Tout voir, tout comprendre, tout entendre.

Toutes les trois minutes, Mme K. s'arrête, demande : « *Où sont les petites ?* » Le cortège stoppe. Les « petites » : Rada, blonde et gaie avec de beaux yeux bleus assortis à son manteau, Elena, toute timide derrière ses lunettes, veulent tout voir, tout comprendre, tout entendre et il faut aller les chercher, là où elles s'attardent, devant une blouse, devant un sac. Les « petites » rejoignent maman. Et le cortège repart, au pas de charge.

Mais avant cette descente en vrille, à travers les escaliers roulants, la direction des Galeries a eu la bonne idée de montrer aux dames soviétiques, sur des mannequins judicieusement choisis, agréables, soignés, mais de dimensions normales et peu sophistiqués, une vingtaine de modèles coûtant de 30 N.F. à 300 N.F., très représentatifs de ce que la France peut produire non pas dans le domaine du haut luxe (où personne ne lui conteste sa place), mais dans celui du bon goût mis à la portée de tous.

Une réalité féminine

Les plus étonnées, il faut bien le dire, ne furent pas Mme K. et sa suite, mais certaines invitées françaises. La courtoisie nous interdit de rapporter les propos qui leur échappèrent. Disons simplement combien il sembla heureux que Mme K. ne comprenne pas le français.

Assez indifférente, visiblement, aux subtilités vestimentaires, elle a, pour remercier, le bon sourire maternel et chaud qui est désormais connu.

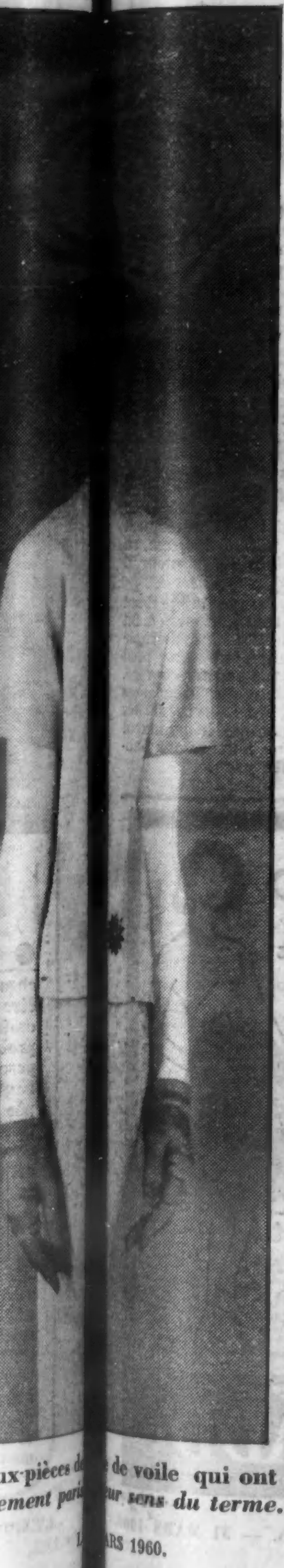
Ses filles, son amie paraissent en revanche réellement passionnées. Tout à coup, ce qu'on leur montre concerne une réalité féminine qui pourrait être la leur, et non un monde à la fois fabuleux et burlesque.

Les prix, traduits en pouvoir d'achat comparé d'une vendeuse des Galeries (450 N.F. par mois) et d'une vendeuse du Goum, grand magasin de Moscou, prennent un sens.

Tout est joli et réellement parisien, au meilleur sens du terme, simple et très près de la mode «haute couture».

Les lectrices de « L'Express » n'ignorent rien du « prêt à porter » tel qu'on le trouve maintenant dans les grands magasins et nous ne leur décrirons pas le tailleur « genre Chanel » (comme il est dit dans le programme en deux langues édité pour l'occasion), à 165 N.F. blouse comprise.

Mais nous avons noté trois modèles excellents : un manteau de flanelle grise à 125 N.F. (250 roubles), et un ensemble de jersey à 159 N.F.. Une robe en voile imprimé noir et blanc à 180 N.F. qui sera en vente dans quelques semaines. (Voir photos ci-contre.)



(Dambier.)

…ux-pièces d… de voile qui ont été présentés à Mme K.
…ement pari… …ur sens du terme.

Pierre
Clarence
vous offre une collection
exceptionnelle
de tailleurs
pour le printemps
9, rue St-Florentin, PARIS
OPE 09-88
présentation tous les jours
à 15 h. 15
ouvert le samedi toute la journée

Mesdames, Messieurs,
le printemps est là...
Utilisez vos vêtements démodés
SILHOUETTE-RETOUCHES
49, rue de la Victoire - TRI. 14-82
LES RAJUSTERA
LES MODERNISERA

OPHÉLIA
106 bis, rue de Rennes - PARIS-6e
LITtré 13-13
GRAND CHOIX DE
CHEMISES DE NUIT EN COTON
Déshabillés de popeline
et satin de coton
LES BLOUSES PIERRE CARDIN
Ouvert sans interruption de 10 à 19 h.
sauf lundi

La plus riche
Collection de Paris
MERCEY
spécialiste
PEAU et CUIR
HOMME-FEMME
50, av. Victor-Hugo - Paris 16e
KLE. 70-18

SANTÉ

Mort aux talons géants

● *20 % seulement des femmes modernes ont des pieds normaux.*

« *La façon dont les femmes modernes se promènent aujourd'hui est une honte*, écrit le professeur K. Sigg, directeur de clinique à Bâle, dans le dernier numéro du journal suisse « Médecine et Hygiène ». *La mode actuelle de la chaussure se moque avec tant de cynisme de l'anatomie du pied humain que tout médecin consciencieux devrait élever la voix contre un tel abus.* »

Le professeur Sigg l'élève en effet et vigoureusement dans son article intitulé : « Mode de la chaussure et santé », dont voici les principaux passages :

Déjà flétris sous Louis XV

Argument historique d'abord. Le soulier pointu à talon haut, écrit l'auteur, nous a ramenés deux cents ans en arrière, puisque cette mode a été créée sous Louis XV déjà.

A cette époque, Petrus Camber, célèbre médecin et anatomiste hollandais, s'écriait, dans son travail sur « la meilleure forme des souliers » : « *Les soins donnés aux chevaux et aux bœufs s'étendent à des détails, alors que le pied humain est négligé et livré aux lois d'une mode ridicule et d'un goût corrompu. Je voudrais bien savoir de quel droit les cordonniers se permettent de martyriser leur prochain, jour après jour, et de se faire payer cher une telle torture.* »

Arguments internationaux ensuite : lors d'une discussion sur le problème de la chaussure de la femme dans le « British Medical Journal » en 1957, le docteur R.T. Payre écrivait : « *Si les animaux étaient traités d'une manière aussi inhumaine que les femmes doivent le supporter aujourd'hui pour leurs pieds, en suivant la mode, un seul cri d'alarme et d'indignation s'élèverait de toutes les associations humanitaires du pays. Pour quelques-uns des modèles actuellement en vogue, une étiquette telle que « ce qui s'est porté dans l'ancien Pékin » ou « hallus valgus (1) garanti en trois mois » serait indiquée. Beaucoup des modèles actuels n'ont plus de relations avec l'anatomie et la physiologie du pied humain, mais ils sont tellement en vogue qu'il a même été exigé de modifier les autobus, trottoirs roulants et revêtements afin d'éviter les accidents... il se trouve déjà un hallus valgus chez 75 % des jeunes filles quittant l'école.* »

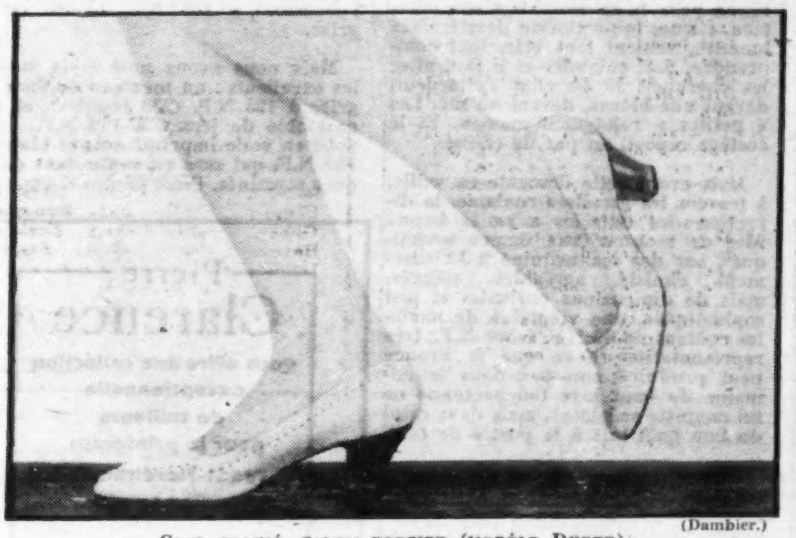
Un orthopédiste allemand, le professeur W. Thomsen, écrit en 1958 : « *La plupart des souliers actuellement sur le marché ne devraient pas être fabriqués car, à la longue, ils lèsent les pieds et les ruinent même... Or c'est un fait biologique que la ruine des pieds n'est pas seulement un problème local n'intéressant que le bien-être des pieds.* »

Puis le professeur Sigg passe aux arguments médicaux. Les maladies des pieds provenant des formes de chaussures en vogue augmentent de façon alarmante chez les femmes. Médecins et pédiatres sont surchargés de travail, alors même que les inconvénients d'importance mineure tels que points d'appui douloureux, callosités et cors sont, en général, supportés en silence comme si cela allait de soi. La plupart des graves altérations de la vieillesse telles que l'hallus valgus, les arthroses du pied, du genou, et de la hanche, voire les altérations de la colonne vertébrale, sont cinq à dix fois plus fréquentes chez les femmes que chez les hommes. Leur cause principale, c'est-à-dire le soulier, n'est souvent pas reconnue. Un pied normal ne se voit pour ainsi dire plus jamais chez les femmes de 50 à 60 ans. « *Lors d'un examen en série dans un cabinet de consultation*, précise l'auteur, *j'ai pu constater que parmi 500 femmes entre 20 et 80 ans, il y en avait encore 10, soit 2 %, ayant des pieds normaux. Chez les hommes, qui jusqu'à présent portaient des souliers raisonnables, 40 % jouissent encore de pieds sains. Il est à craindre que sous l'influence de la mode actuelle, ces maux ne deviennent plus fréquents chez les hommes également.* »

(1) Hallus valgus : pieds étalés avec grave déviation de l'orteil en-dehors.

(Dambier.)

Box marine, talon bobine (modèle Carvil).
Ne pas trébucher à chaque pas.



(Dambier.)

Cuir grainé, talon bottier (modèle Durer).
Créer des formes nouvelles.

Le professeur Sigg passe enfin à l'argument esthétique :

La plupart de nos contemporains trouvent « élégantes » les excentricités absurdes de la mode actuelle de la chaussure. Or, selon le professeur Sigg, même en dansant, le mouvement dans un soulier normal et plat est beaucoup plus joli et élégant que dans les souliers à talon haut qui font souffrir les danseuses durant toute une soirée. En observant les femmes à talons très hauts, on constatera que quatre sur cinq trébuchent à chaque pas en-dehors ou en-dedans.

Démarche impossible

La femme croit à tort être plus grande sur le talon haut. Tout d'abord, cela peut être le cas, mais après peu de temps, sous l'influence de la fatigue, l'extention exagérée de l'articulation du pied doit être compensée par des flexions peu gracieuses du genou et de la hanche, et ce que le talon a pu ajouter à la taille de la femme disparaît. Une démarche naturelle est impossible. Les pieds se trouvent enfermés dans des fourreaux qui ne correspondent en aucune manière à leur forme et à leur fonction, les orteils sont serrés comme des sardines dans leur boîte, de sorte que tout mouvement normal des orteils et du pied tout entier est rendu impossible. Au lieu de la marche harmonieuse et souple des peuples sauvages allant nu-pieds il s'ensuit un piétinement saccadé et affecté.

Il n'est pas utile, pensons-nous, de préciser que cet article condamne sans appel la mode actuelle des souliers pointus à talon haut. Madame Express a de bonnes raisons de penser que la plupart des arguments avancés sont parfaitement valables et que la mode actuelle de la chaussure soumet les femmes à une sorte de torture permanente qui est loin d'être dépourvue de danger.

Petit mais pas plat

Toutefois, nous sommes toutes prêtes à accueillir des arguments moins sévères : le danger est-il si grand qu'il faille en venir aux chaussures larges et plates que l'on appelle volontiers — parce qu'elles font partie de leur uniforme — « les chaussures des salutistes », comme le souhaite le spécialiste suisse ? N'y a-t-il pas moyen de concilier les exigences de la mode avec celles de la santé ?

Fait intéressant, les bottiers et les fabricants de chaussures ont amorcé dès l'hiver dernier un mouvement de retour vers le petit talon (à ne pas confondre avec le talon plat). Cette saison, les modèles « bas » se multiplient et la vogue du style jeune fille ne fera qu'accentuer cette mode. Dès maintenant, on peut dire que le talon géant a vécu pour le soulier « tout-aller » Les boutiques de chaussures ont d'ailleurs constaté que les clientes les plus coquettes (c'est-à-dire les plus disposées à sacrifier leur confort à leur esthétique) réclament de plus en plus des talons de 5 cm. au lieu des 7 centimètres de rigueur il y a encore un an.

Si le petit talon l'emporte, le bout pointu disparaîtra tout naturellement parce qu'il est absolument inesthétique d'allonger artificiellement un pied déjà plus long puisque moins cambré. Les créateurs parisiens ont bien assez d'idées et de goût pour inventer des formes nouvelles, comme le prouvent les deux modèles que nous avons photographiés dans cette page.

au Bûcheron vous choisirez le mobilier de votre vie !..

...en toute quiétude, conseillés et guidés par de véritables techniciens du Meuble.

au Bûcheron, pas d'avantages illusoires mais une totale garantie : la Qualité !

AU MEILLEUR PRIX, LES MEILLEURS MEUBLES !

● CATALOGUE ILLUSTRÉ CONTRE 4 TIMBRES A 0 NF 25

● CRÉDIT FACILE DE 3 A 18 MOIS

● LIVRAISON DANS TOUTE LA FRANCE

au Bûcheron

10, RUE DE RIVOLI - PARIS - TÉL : ARC. 86-40 - MÉTRO St PAUL

USINES A GENTILLY - AUCUNE SUCCURSALE EN PROVINCE

MADD plus que jamais reflète la mode 1960

Dans la boutique aux jupes : jupe plissée, fil à fil Crylor et laine N.F. 95

du goût pour peu d'argent

MADD

20, rue Tronchet, Paris 8e

cinéma

NOUVEAU

Le Pont : l'atroce histoire de sept adolescents allemands en 1945. De terribles images contre la guerre. (Voir p. 33.) (*Vendôme*, OPE. 97-52. *Studio Publicis*, BAL. 76-23.)

Soudain, l'été dernier : du Grand-Guignol intellectuel. Une histoire extravagante contée par Tennessee Williams et Joseph L. Mankiewicz. (*Mercury*, BAL. 75-90. *Madeleine*, OPE. 56.03.)

Pather Panchali : deux enfants pauvres dans un village bengali. Des images et une musique d'une exceptionnelle beauté. (*Cinéma Caumartin*, OPE. 81-50.)

Moonfleet : pour les amateurs d'histoires à faire peur. Un film de Fritz Lang. (*Mac-Mahon*, ETO. 24-81.)

Le Trou : une authentique évasion minutieusement reconstituée par Jacque Becker. Son dernier film. (*Marignan*, ELY. 92-82. *Français*, TRU. 81-77.)

Plein soleil : trois jeunes gens et la mer d'Italie. La virtuosité technique de René Clément appliquée à une histoire policière un peu trop bien calculée. (*Marivaux*, RIC. 83-90. *Colisée*, ELY 29-46.)

A bout de souffle : le romantisme désespéré de l'époque traité par un jeune metteur en scène. A conseiller aux amateurs de cinéma. A déconseiller aux amateurs d'histoires toniques et de belle jeunesse. (*Balzac*, ELY. 52-70. *Helder*, PRO. 11-24. *Scala*, PRO. 40-00. *Vivienne*, GUT. 41-39.)

Le Testament d'Orphée : les adieux de Jean Cocteau au cinéma et du cinéma à Jean Cocteau. (*Pagode*, INV. 12-15.)

RECENT

Cendre et Diamant : le drame des résistants polonais non communistes à la Libération, vu par Andrzej Wadja. (*Panthéon*, ODE. 15-04.)

Normandie-Niémen : l'épopée des aviateurs français qui combattirent pendant la guerre aux côtés des Soviétiques. Tonique. (*Impérial*, RIC. 72-52. *Cinévog Saint-Lazare*, TRI. 77-44.)

Et quatre Bergman :

Sommarlek : un bonheur d'été mort à l'automne. (*Ranelagh*, AUT. 64-44.)

Une leçon d'amour : une comédie tendre et désabusée. (*Studio Ursulines*, ODE. 39-19.)

Monika : un été avec Harriett Andersen. (*Studio* 28. MON. 36-07.)

La Nuit des Forains : l'épopée lyrique d'une troupe de comédiens ambulants. (*Celtic*, ODE. 47-62.)

ANCIEN

Citizen Kane : en version intégrale, le chef-d'œuvre d'Orson Welles (1941), qui a bouleversé le cinéma. (*Bonaparte*, DAN. 12-12. *Calypso*, GAL. 10-68.)

Le Voleur de Bicyclette : Vittorio de Sica maître du néo-réalisme. (*Studio Bertrand*, SUF. 64-66.)

Tant qu'il y aura des hommes : au temps de Pearl Harbor, l'armée américaine vue de l'intérieur. Avec Burt Lancaster et Frank Sinatra. (*Champollion*, ODE. 51-00.)

La Red : Rossana Podesta et deux proscrits sur une plage mexicaine. (*Noctambules*, ODE. 42-34.)

occasions

Je propose

- **Salle à manger** Renaissance espagnole, chêne clair ciré très massif. Table, buffet 2 m 20, 6 chaises garni cuir. Prix très intéressant. Tél. : CAR. 70-23.
- **Aronde noire** 1956 impeccable. 18.000 kilomètres. Téléphoner heures des repas MAC. 34-67.
- **4 CV sport**, juin 1956, impeccable. 26.000 km, noire, T.O., pneus X, 8.000 km. Prix : 2.850 N.F. Tél. : M. Ridel, BAL. 26-19, de 12 heures à 13 heures.
- **Piano** demi-queue Kriegelstein, palissandre ciré, excellent état, moitié valeur neuf. S'adresser à André Pelletier à Courroy-Milly (Oise).
- **Manteau d'astrakan** gris. Très bon état, taille 44-46. 2.000 N.F. Mme Perrot, tel.: POR. 35-45.

théâtre

Chateau en Suède : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre, une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier.*)

Les Trois Sœurs : il faut aller communier avec ce chef-d'œuvre de Tchékov, admirablement servi par Sacha Pitoëff. (*Alliance Française.*)

Gout de miel : la première pièce d'une Anglaise de vingt ans, Shellag Delaney. Deux comédiennes remarquables : Lila Kedrova et Huguette Hue. (*Mathurins.*)

Les Nègres : un poème en forme de réquisitoire avec toute la violence et toute la somptuosité de la langue de Jean Genet. (*Lutèce.*)

Les Séquestrés d'Altona : la plus importante des pièces de Sartre. (*Renaissance.*)

Becket ou l'honneur de Dieu : le drame de l'amitié vu par Jean Anouilh. (*Montparnasse - Gaston Baty.*)

L'Effet Glapion : la meilleure pièce d'Audiberti depuis « Le mal court ». (*La Bruyère.*)

Blaise : un divertissement à la Feydeau, avec Marie-José Nat, la joie de la soirée. (*Nouveautés.*)

Histoire de rire : une reprise de la célèbre pièce d'Armand Salacrou, avec Danièle Delorme et Yves Robert. (*Madeleine.*)

expositions

Dix années d'expressionnisme : des Fautrier, des Goerg, des Gromaire, des Peterelle peints entre 1924 et 1934. Une exposition à ne pas manquer. (*Jeanne Castel*, 3, *rue du Cirque.*)

Antagonismes : 200 toiles fraîchement cueillies dans les jardins de la peinture « extrême-actuelle ». (*Musée des Arts Décoratifs*, 107, *rue de Rivoli. Exposition prolongée jusqu'au* 11 *avril.*)

Van Gogh : manifestation exceptionnelle à ne manquer à aucun prix. (*Musée Jacquemart-André*, 158, *bd Haussmann.*)

Adilon : retour espéré d'un des plus brillants peintres de la jeune « école de Lyon ». (*Galerie du Bac*, 46, *rue du Bac.*)

Nasser Assar : la mort parfumée des formes. (*Galerie de Bellechasse*, 266, *bd Saint-Germain.*)

Louise Bentin : d'excellentes gouaches qui témoignent d'un goût et d'une sensibilité peu communs. (*Lucien Durand*, 19, *rue Mazarine.*)

Philippe Bonnet : une étape importante dans l'œuvre d'un des rares jeunes peintres véritablement importants. (*Zervos*, 14, *rue du Dragon.*)

Chu Teh Chun : un débutant qui a 2.000 ans de peinture dans les doigts. (*Galerie Legendre*, 31, *rue Guénégaud.*)

Cortot : scintillantes miniatures d'un charme certain. (*Massol*, 12, *rue La Boétie.*)

Cremonini : un monde académiquement insolite. (*Galerie du Dragon*, 19, *rue du Dragon, et Lacloche*, 8, *place Vendôme.*)

Eymard : le « fauvisme » reconsidéré de façon moderne. (*Galerie 7*, 7, *rue de Miromesnil*).

Rozelaar-Green : de solides qualités qui prouvent que l'audace n'est pas seulement le privilège de l'art abstrait. (*Galerie du Colisée*, 40, *rue du Colisée.*)

Le Corbusier : les dernières tapisseries de l'enchanteur. (*La Demeure*, 30, *rue Cambacérès.*)

Marcus : constructiviste allemand. C'est la première exposition, depuis la mort de Colette Allendy, d'un des principaux « inventeurs » de l'art moderne, dans la galerie dont tous les peintres et les vrais amis de l'art souhaitent la survie. (*Colette Allendy*, 67, *rue de l'Assomption.*)

Mika Mikoun : sculptures émaillées inspirées des arts primitifs. (*Pont des Arts*, 6, *rue Bonaparte.*)

Pierrakos : équilibre des structures lumineuses et solidité de la composition. Peintre à suivre. (*A.G.*, 32, *rue de l'Université.*)

Pignon : combats de coqs vus par le chef de file du réalisme vivant. (*Galerie de France*, 3, *faubourg Saint-Honoré.*)

Sablé : des pastels et des gouaches à voir autrement qu'avec des jumelles. (*Mourgue*, 9, *av. de l'Opéra.*)

recette

Poulet bourguignon

1 *poulet* ; 75 *gr de beurre* ; 150 *gr de lard de poitrine* ; 2 *oignons* (*ou des petits oignons*) ; 150 *gr de champignons* ; *du vin de Bourgogne* ; 1 *gousse d'ail*, 1 *bouquet garni* ; *sel, poivre.*

Vous découpez le poulet cru en autant de morceaux que vous pouvez. Vous faites revenir au beurre, dans une grande casserole, les oignons émincés, le lard coupé en petits carrés, les champignons, puis les morceaux de poulet. Salez, poivrez, ajoutez l'ail haché, et le bouquet. Quand le tout est bien revenu, vous mouillez avec un peu de vin, puis vous remettez peu à peu du vin, de façon à avoir suffisamment de sauce. Vous laissez cuire dans le récipient couvert pendant environ 35 minutes encore (davantage si le poulet n'est pas très tendre)

SUZANNE ET HENRIETTE.

Ce supplément pratique a été réalisé par :
Christiane Collange avec la collaboration de :
Jean-François Chabrun, Djenane Chappat, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Anouk Lautier, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.
(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

GALERIE MAEGHT
BRAQUE - LEGER - CHAGALL - KANDINSKY
MIRO - GIACOMETTI - CALDER
BAZAINE - TAL COAT - UBAC
PALAZUELO - CHILLIDA - F. FIEDLER

Galerie Internationale d'Art contemporain
253, rue Saint-Honoré - OPE. 32-29
MATHIEU - DEGOTTEX - COMPARD - GUIETTE
ARNOLDO et GIO POMODORO
Tableaux modernes et Arts primitifs

GALERIE DU PONT-ROYAL
(Hoenigsberg)
40, RUE DU BAC
LIEGME
SCULPTURES - 29 mars-23 avril

GALERIE NORVAL
14, rue des Beaux-Arts (VIe)
DOLBEAU
Jusqu'au 19 avril

Galerie du Colisée
ROZELAAR-GREEN
40, rue du Colisée

Galerie Colette ALLENDY
67, rue de l'Assomption, PARIS-16e - AUT. 37-68
GERT MARCUS
Du 29 mars au 16 avril

GALERIE DE PARIS
14, place François-Ier - ELY. 82-20
YANKEL
Jusqu'au 9 avril

DENISE RENE - 124, rue La Boétie
FRUHTRUNK
KOSICE
Vernissage 5 avril à 21 h.

GALERIE EUROPE
22, rue de Seine (6e) - ODE. 44-75
F. LÉGER
PEINTURES 1920 - 1955
Jusqu'au 11 avril

GALERIE HERBINET
8, rue Bonaparte (VIe) - DAN. 47-36
EMIL WEDDIGE
Du 1er au 16 avril 1960

AU PONT DES ARTS
GALERIE LUCIE WEILL
Mika MIKOUN
SCULPTURES EMAILLEES
6, rue Bonaparte - 22 mars-9 avril

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré, PARIS-8e
PIGNON
ŒUVRES RÉCENTES

Galerie NEUFVILLE
10, rue des Beaux-Arts (VIe)
JOAN MITCHELL
Du 5 avril au 5 mai

Galerie DI MEO
12, rue des Beaux-Arts (VIe) - ODE. 10-98
RISSE
Du 30 mars au 19 avril

Galerie Paul Facchetti
17, rue de Lille
Georges NOEL

LE CORBUSIER
TAPISSERIES RECENTES
du 25 mars au 10 avril
LA DEMEURE - 30, rue Cambacérès

GALERIE BEAUX-ARTS
140, Faubourg-Saint-Honoré (VIIIe)
Soldi
30 mars au 16 avril

GALERIE DU DRAGON
19, Rue du Dragon
Grands formats
GALERIE LACLOCHE
8, Place Vendôme
Petits formats - dessins
CREMONINI
du 25 Mars au 25 Avril

RAYMOND CORDIER - 27, rue Guénégaud - VIe
RETROSPECTIVE
TOYEN
31 mars - 28 avril

ÉCONOMIE

Vos impôts et vous

Vous venez de faire votre déclaration d'impôts. Qu'ont déclaré les autres ? La démocratie fiscale et la justice, où en sont-elles en France ? Le professeur René de Lacharrière montre les choses comme elles sont.

DECLARATION faite, et jusqu'à ce que vienne l'avertissement, on est bien tenté de ne plus penser aux impôts. D'ailleurs, aux impôts, le citoyen n'y comprend pas grand-chose. Chacun connaît sans doute et maudit les règles qui le concernent directement. Mais l'économie générale du système, les principes et les proportions selon lesquels se répartissent les charges publiques dans la nation, (l'essentiel, en somme) demeurent en de sombres mystères.

Que voulez-vous ? dit le technicien, il en est forcément ainsi. En ce domaine comme en bien d'autres, les choses de l'Etat n'ont plus l'aimable simplicité qui permettait les beaux raisonnements du XVIIIe siècle. Pour en juger, il faut avoir fait ses classes à l'Ecole d'Administration ou dans les conseils du même nom. Voyez nos textes et nos commentaires, écoutez nos exposés, lisez nos articles : franchement, quelle lumière le public y pourrait-il trouver ?

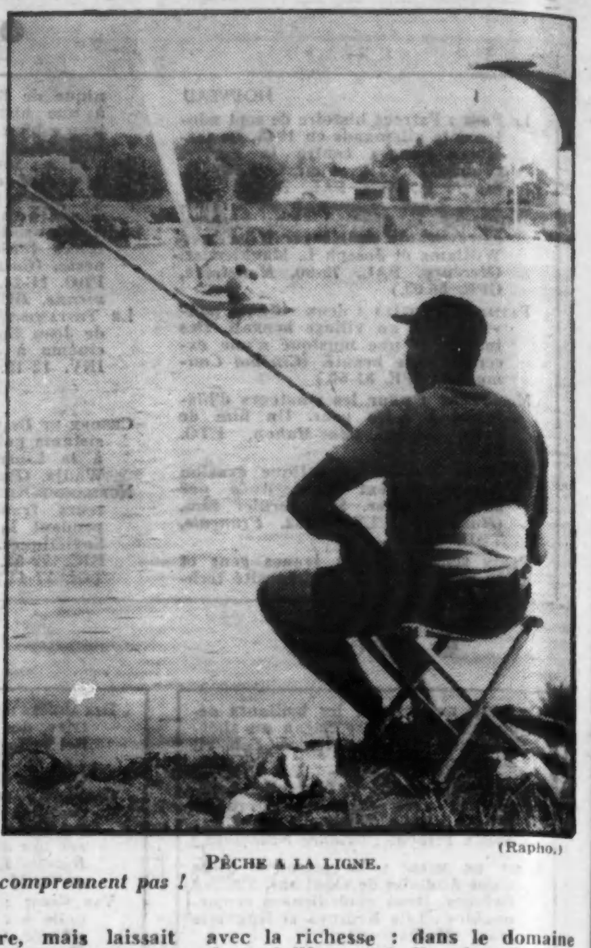
Aucune, il est vrai ; mais en ce domaine aussi, comme en bien d'autres, l'embrouillamini technique forme un nuage protecteur derrière lequel se dissimule la complaisance aux abus ou l'incapacité à y remédier. La clarté se retrouverait, et presque l'évidence, au niveau des grandes lignes directrices, si elle n'était tant redoutée. Comme au XVIIIe siècle exactement, le « secret des finances » conserve les privilèges à l'abri d'une clarté profane qui, permettant le contrôle démocratique, entraînerait presque fatalement des conséquences révolutionnaires. Il s'agit toujours de tenir à l'écart le tiers état, qui paye et n'est pas considéré.

Discrimination à rebours

Le tiers état, disait Sieyès, c'est la classe active qui a pour elle le nombre et les lumières, mais non pas le pouvoir, et que la fiscalité écrase au bénéfice des privilégiés. Tous ces traits se retrouvent aujourd'hui dans la catégorie des salariés. Faute de détenir le pouvoir politique, les salariés se font attribuer la charge fiscale. Combien durement ils en sont frappés, à l'avantage des autres, eux-mêmes ne le mesurent pas.

Assez souvent, l'on a dénoncé la part prépondérante qui revient, dans la fiscalité française, aux impôts indirects, et à ceux qui, s'incorporant dans les prix, sont supportés par les consommateurs. Non seulement ces impôts ne comportent pas la progressivité, qui frapperait d'un taux plus lourd les revenus les plus élevés, mais encore ils ont pu être qualifiés de progressifs à rebours, car ils exigent un plus grand sacrifice du pauvre que du riche. L'injustice en est éclatante et elle s'exerce surtout à l'encontre des petits salariés. Toutefois, si les

CHASSE A COURRE. (A.D.P.)



PÊCHE A LA LIGNE. (Rapho.)

Heureux ceux qui ne comprennent pas !

ressources ainsi fournies au Trésor étaient demandées dans une plus large mesure aux contributions directes, le sort des salariés et l'injustice qui leur est faite, paradoxalement, seraient pires encore. La situation fiscale des salariés moyens et supérieurs, en tout cas, en serait aggravée d'une manière intolérable. La raison en est simple : c'est que presque personne n'échappe aux impôts sur la consommation, alors qu'aux impôts directs seuls les salariés sont, en fait, pleinement assujettis.

Il a toujours été admis, en principe, que la fiscalité devait comporter une discrimination selon l'origine des revenus : revenus du capital, revenus du travail ou revenus mixtes ; les premiers plus frappés que les seconds, et les troisièmes à un taux intermédiaire. La justification de cette différence ne se fonde pas sur une préférence sentimentale pour le fruit du travail, mais sur l'idée que le revenu du capital laisse intact ce capital, indéfiniment conservé, alors que les revenus du travail prennent fin au terme des quelques dizaines d'années imparties à la vie productive de l'individu.

Or, cette discrimination existe bien mais, elle aussi, *à rebours*. En gros, les revenus du travail sont pleinement et lourdement frappés, les revenus mixtes à moitié et les revenus du capital ne le sont point ou guère.

Secrétaire et chauffeur

Que les revenus du travail soient pleinement et lourdement frappés, aucun doute. La fraude pour les salariés n'atteint que des proportions insignifiantes, de l'ordre de 5 %. Non par vertu, mais par impossibilité pratique, résultant de la déclaration qui émane de l'employeur : peu importe. Pour les revenus mixtes provenant des bénéfices industriels et commerciaux, le pourcentage de fraude serait, en moyenne, de 50 %, selon des évaluations autorisées. Les revenus de l'agriculture — revenus mixtes ou revenus du capital, pour la plupart — échappent pratiquement à l'impôt direct. L'industriel fait payer par l'entreprise sa voiture, son chauffeur, ses gueuletons, ses chasses (qu'il a fallu spécialement réglementer) et jusqu'à sa petite amie, éventuellement, comme secrétaire particulière. Encore une fois, de telles constatations ne comportent ni louanges ni blâmes. Le salarié en ferait sans doute autant, s'il pouvait : la différence est qu'il ne peut pas, sauf rares exceptions.

Jusqu'à présent, cette inégalité résultant de la fraude se trouvait en partie corrigée par la superposition de deux impôts sur le revenu, dont le premier, la taxe proportionnelle, n'atteignait pas les salariés. Cette taxe, à l'égard des salariés, avait été remplacée par un prélèvement forfaitaire à la charge des employeurs qui, en fait, réduisait peut-être les salaires dans une certaine mesure, mais laissait subsister un avantage compensant un peu l'écrasement à la surtaxe progressive. En supprimant cette dualité, la récente réforme fiscale reporte tout le poids sur l'ancienne surtaxe progressive. Elle abandonne la discrimination de principe favorable au salarié. Il s'ensuit qu'elle aggrave la discrimination de fait qui joue à son encontre par suite de l'inégalité dans la fraude. Sans doute admet-elle sur le revenu des salariés un abattement de 19 %, qui doit être porté à 20 % l'année prochaine (alors que cet abattement était de 15 % antérieurement), plus un « crédit d'impôt » de 5 %.

Un fructueux détour

Mais cette amélioration de 10 % ne compense pas une inégalité du simple au double dans la surtaxe progressive devenue l'impôt unique sur le revenu. Par elle-même, l'unité instaurée joue nécessairement contre les salariés, au profit des possédants. Pourtant, le prélèvement sur les salaires n'a pas été relevé. Oui, c'est une grande astuce. La hausse générale des prix et des rémunérations fait qu'à revenu réel identique en pouvoir d'achat, le contribuable parvient à un revenu nominal plus élevé. La progressivité par tranches, dont les taux croissants sont restés inchangés, lui fait donc supporter un prélèvement beaucoup plus important. Pour ne pas aggraver la surtaxe progressive, il aurait fallu, en réalité, réduire les taux ou espacer les tranches. La maintenir sans changement revient à l'alourdir. Heureux ceux qui ne comprennent pas.

Heureux, de même, les salariés qui croient à la surimposition des revenus purement capitalistes. Ce lieu commun de la doctrine bien-pensante combine certains éléments de vérité avec un gros mensonge. Tous les placements ne sont pas exemptés, bien sûr, mais il n'en manque pas qui bénéficient d'une exonération partielle ou totale, par la loi ou par la fraude.

En laissant toute fraude à part, pour faire fructifier vos disponibilités à court terme, les bons du Trésor vous offrent, comme dit la publicité officielle, un rendement avantageux avec une liquidité parfaite : sans nul impôt. A plus long terme, la rente Pinay garantit votre capital par référence à l'or et vous rapporte, toujours sans nul impôt, 3,50 % de son nominal. 3,50 %, d'ailleurs, n'est qu'un rendement théorique. Plus vos revenus sont importants, plus le rapport est élevé, puisque l'exonération vient s'appliquer à des tranches qui seraient normalement imposées à des taux croissants. De sorte qu'en pratique vos titres vous rapporteront peut-être l'équivalent d'un placement à 7 % et plus, sans même que vous ayez à redouter les signes extérieurs de votre richesse. Evasion complète et légale, faveur augmentant progressivement avec la richesse : dans le domaine des privilèges, qui dit mieux ?

Sans doute, un portefeuille bien composé ne se limite-t-il pas à des titres d'Etat. Pour les actions, le prélèvement fiscal opère d'abord sur les bénéfices de la société, puis par retenue sur le dividende distribué (en attendant la suppression annoncée de cet impôt), et enfin sur le revenu global du contribuable. Certains calculs montraient que la société devait gagner de 7 à 10 francs pour qu'il restât 1 franc à l'actionnaire. Là, impossible de nier la surimposition du revenu capitaliste, avant la réforme surtout...

Impossible, en effet, sur les dividendes. Mais justement, les sociétés françaises n'en distribuent que fort peu. A peine de quoi faire semblant. Lorsque les journaux financiers étudient une grande affaire, ils ne manquent pas de relever, comme élément favorable, que le dividende du dernier exercice n'a absorbé, après des provisions plant.·euses et des amortissements considérables, qu'une fraction réduite du bénéfice dégagé. En d'autres termes, la plus grande partie du bénéfice réel va s'agglomérer au capital et accroître celui-ci. L'actionnaire n'y perd rien, au contraire. Une distribution d'actions gratuite de temps en temps, ou tout simplement la hausse naturelle et continue du titre, en dehors de toute variation spéculative, traduit ce processus d'escamotage. Il s'ensuit que le porteur de titres pourra vendre chaque année, disons, une action sur vingt, sans entamer réellement son capital. En réalité, il ne fera que disposer, sous cette forme, d'un revenu qui n'a pas été distribué. Cependant, par ce simple détour, le revenu en cause, censé fraction du capital, échappera à tout impôt. Simple mais efficace.

De l'avocat au savetier

Sans passer en revue tous les procédés d'évasion, ces exemples suffisent à montrer que le revenu du capital trouve aisément la situation agréable que l'Ancien Régime réservait à la noblesse et au clergé. La différence vient de ce que le tiers état apparaît moins lucide et moins uni qu'en 1789. Il arrivait, sous l'Ancien Régime, que quelque gros bourgeois achetât une terre noble ou une charge privilégiée afin de tirer individuellement son épingle du jeu. Néanmoins, la solidarité était ressentie, dans l'ensemble, de l'avocat au savetier. Elle ne l'est pas au même degré, de nos jours, entre l'ingénieur ou le chef de bureau, et l'ouvrier.

Tant que les salariés n'auront pas pris conscience de former un seul ordre, du petit au grand — technocrates et courtisans exclus — la fiscalité, à cet égard, ne changera pas. Le reste non plus, d'ailleurs, soit dit en passant.

RENE DE LACHARRIERE.

LES
IMPERMÉABLES
de
jack Romoli
Exclusivités masculines
38, AV. VICTOR-HUGO - POL 36-72

LA SEMAINE

Anne-Marie de Vilaine vous raconte :

● *Jean Davray : l'écrivain doit essayer de donner une réponse.*

JEAN DAVRAY publie cette semaine chez Plon « Les Astres meurent », le quatrième et dernier tome de la série intitulée : « Le Bruit de la Vie ».

C'est l'histoire elle-même qui trace le mot « fin » à la dernière page de cette fresque située entre 1934 et 1939. « Le Bruit de la Vie » se termine au moment où la guerre éclate. C'est le bruit de la mort qui commence.

« *J'ai trop souffert de cette époque, pour ne pas m'en souvenir avec précision* », dit Jean Davray.

« *Entre 34 et 39, la France a été pour la dernière fois une grande nation, le peuple dont dépendait l'avenir du monde. J'ai écrit « Le Bruit de la Vie » en réaction contre cette société qui dirigeait la France et l'a conduite à une guerre inévitable. La façon dont s'est comportée la bourgeoisie française a décidé de l'avenir du monde. Souvenez-vous, après Munich, du geste désespéré d'un jeune Juif polonais, Grynspan, réfugié à Paris où il assassina l'attaché d'ambassade allemand von Rath, parce qu'il ne pouvait plus supporter les supplices que l'Allemagne infligeait à sa famille enfermée dans les camps. Un grand journal, « Excelsior », écrivait alors : « Tout le monde s'accorde à dire que cette vermine qui pullule sur notre territoire est un danger pour la sécurité politique. »*

Tout le monde s'accordait, en effet. A la veille de la mobilisation, Maurras, cet homme qui a empoisonné une partie de l'élite française, écrivait : « Gare aux Juifs ! Gare aux Juifs !... Ils sont pleins d'impatience. L'abattoir immédiat est le plus sûr pour eux ! Et comme ils n'iront pas !... On ne pardonne jamais à ceux qui sont lucides. »

Quarante-cinq ans, deux yeux ironiques et très noirs derrière des lunettes, le front haut, le visage très équilibré, Jean Davray donne l'impression d'un homme qui voudrait passionnément transmettre ce qu'il a ressenti, ce qu'il a compris, ce qu'il a vécu.

Il n'écrit pas par ambition personnelle, mais par volonté de communiquer avec les autres au plan le plus élevé, celui de l'intelligence.

Et avec une souple détermination, cet homme qui assume par ailleurs de hautes et lourdes responsabilités dans le monde des affaires, s'enferme tous les jours à 5 heures dans une petite bibliothèque raffinée, où un dessin de Picasso répond à un grand tableau gris de Buffet. Et il travaille jusqu'au milieu de la nuit.

Il a commencé à écrire à 16 ans,

(Archives.)
JEAN DAVRAY.
Le bruit de la vie.

comme tout le monde. Mais lui, il a continué. Sa tétralogie est l'œuvre de la maturité. Les idées s'y expriment à travers une chatoyante réalité romanesque. Amoureux de la beauté, comme le sont beaucoup de ses personnages, il voit dans l'art l'une des plus grandes justifications de l'homme. Pour le reste, il semble assez pessimiste sur notre époque.

Les jeunes écrivains ? « *Par lâcheté, ils ne veulent rien voir, et se regardent le nombril. Ils ne font que décrire des cas pathologiques... Il y a beaucoup plus de nouveauté dans le roman de la série noire — qui est le roman du monde moderne — que chez les jeunes romanciers.*

« *Un grand courant littéraire correspond à un état de la société (Zola et la naissance d'un syndicalisme militant, Kafka et la naissance du freudisme, de la psychanalyse). Enfin, on ne peut pas toujours poser une question, il faut essayer aussi de donner une réponse* ».

Les philosophes ? « *Il n'y a pas de gens moins en contact avec la vie, et l'on se bat, on meurt pour leurs idées. Car ce qui est épouvantable, c'est le système. Le système, c'est l'arrêt d'une évolution, il est contre la vie, il porte la mort en lui.* »

L'amour ? « *Un homme à 20 ans n'aime que lui-même, à 30 ans, il n'aime plus personne. L'essentiel est pour une femme de tomber, durant ces dix années, sur l'inévitable minute de cafard pendant laquelle le garçon est vulnérable.* »

Les livres ? « *Ils ne servent à rien, sauf à confirmer les gens dans leurs idées.* »

Mais si, ils servent.

Jean Davray le sait bien, d'ailleurs. Et il continue d'écrire. Et la prochaine fois, il tentera, non plus de poser des questions, mais de donner une réponse.

Hors la reconstitution captivante d'une époque, le dernier tome du « Bruit de la Vie » contient le récit — authentique — d'une entrevue qu'eut l'auteur, en 1939, avec Gide. Nous en publions ici un bref extrait qui a valeur de document (voir p. 29).

Avez-vous lu ?

ET LA SAVOIE DEVINT FRANÇAISE
par G. DARDEL

Il y a cent ans qu'elle le devint : chacun le sait. Mais connaît-on le détail, extrêmement curieux, des intrigues, manœuvres, combinaisons de chancelleries et de presse qui aboutirent au « rattachement » de 1860 ? De l'entrevue de Plombières entre Napoléon III et Cavour, jusqu'au voyage triomphal du couple impérial dans les nouveaux départements français, une année d'histoire. G. Dardel la raconte, cette année, avec autant de science que de vie. Il faut lire cet élégant petit livre pour connaître cette page, passionnante, de notre passé.

CHASSE AUX DINOSAURES DANS LE DÉSERT DE GOBI
par A. ROJDESTVENSKI

Une expédition s'avance péniblement dans le désert sans limite, avec ses tracteurs, ses camions; on l'imagine aux prises avec une nature souvent inexplorée, avec l'ouragan, la neige, l'inondation... Rien de plus saisissant que cette aventure d'une expédition russe dans le désert de Gobi.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

● *Jean Pélegri : l'écrivain n'a pas à juger.*

LE Grand Prix Catholique de Littérature a couronné la semaine dernière : « Les Oliviers de la Justice », de Jean Pélegri (Gallimard) que présente ainsi Albert Camus : « *Un talent bien rare — un pouvoir d'amitié avec le monde, d'abandon aux êtres, une sorte d'humilité non chrétienne — qui est tout à fait nouveau aujourd'hui...* »

Né à Alger, Jean Pélegri (40 ans) licencié de philosophie qui est actuellement professeur de littérature au Lycée Jean-Baptiste Say, enseignait encore il y a trois ans, au Lycée d'Alger. Huit ans se sont passés entre la publication de son premier livre : « L'embarquement du lundi », paru en 1952, et celle des « Oliviers de la Justice ».

« *Je ne croyais plus beaucoup à la littérature. L'épreuve algérienne me préoccupait. Mon livre est bâti autour du sentiment filial (qui est très fort en Algérie — nous sommes les héritiers de nos pères, quel est cet héritage ?). Un fils perd son père et à cette occasion revoit toute sa vie à la lumière des événements algériens et prend conscience de l'Algérie. Cela se passe en 1955, dix mois après le début des « événements », comme on dit là-bas.*

Je suis fils de colon. J'ai passé toute mon enfance à jouer avec des enfants arabes, j'ai eu des amis arabes toute ma vie. Des amis, qui sont aussi fils de colon, comme l'écrivain Marcel Moussy, ont été étonnés de cette description de la vie à la campagne. A la ville, les communautés sont juxtaposées. A la campagne, la fraternité est réelle. Après le dîner vous vous asseyez avec un vieil Arabe et vous parlez pendant des heures. Certaines phrases de mon livre écrites en français, sont retraduites de l'arabe. J'ai pris conscience de mon pays à travers la culture occidentale et aussi par ce que les Arabes pouvaient m'en apprendre. On ne peut comprendre un peuple si on ne connaît pas ses mythes.

En écrivant ce livre, mon intention était double : 1) montrer aux Européens de là-bas une réalité algérienne

(Archives.)
JEAN PÉLEGRI.
Le temps des passions.

loin des idées toutes faites. Redonner à l'Arabe sa dignité d'homme qu'ils ont tendance à oublier malgré une fraternité quotidienne. 2) Donner aux Français métropolitains une vue intérieure de la réalité algérienne. Leur montrer que malgré l'injustice, une véritable fraternité s'est créée. Alors qu'en France, on a peur de l'Arabe, il paraît inquiétant.

Humainement les métropolitains n'y comprennent rien, mais peut-être ont-ils une vision politique plus lucide que nous. Pour eux c'est un problème; pour nous, une épreuve. Personnellement, je pense que l'écrivain n'a pas à juger, ce n'est pas nécessairement son métier (je commence à comprendre beaucoup mieux le silence de Camus). Comme c'est le temps des passions, parler avec mesure ne sert à rien. On attend des slogans. Le rôle de l'écrivain, pour l'instant, est de témoigner.

Pour nous, écrivains d'Algérie, il n'y a qu'une seule solution : la fraternité. Que les deux peuples n'en fassent qu'un. Sinon c'est le désespoir. L'état colonial me paraît aussi injuste que d'enlever à une minorité le droit de vivre dans ce pays. Jean Daniel a merveilleusement compris le problème algérien, et il a raison lorsqu'il dit que le problème des garanties aux Européens est le premier à résoudre.

Cette épreuve nous a complètement transformés. Nous avons découvert notre solidarité avec les gens de notre pays. Nous voulons que les deux peuples n'en fassent qu'un. Sinon, c'est le désespoir. pas le partage. Cela m'est difficile maintenant de concevoir une littérature individualiste. Je m'entends très bien avec des écrivains algériens tels que Mohammed Dib, Mouloud Ferraoun. Je parle aussi pour eux dans mon livre. Comme dit Eluard, je me sens « fraternellement seul, fraternellement libre ». J'ai une conception socialiste de la littérature. Je me sens lié aux autres.

Le Nouveau Roman ? Il ressemble trop à un jeu. L'homme en est trop absent. Nous, nous sommes obsédés par les hommes parce qu'ils sont en train de mourir. »

Auteur et professeur, Jean Pélegri est aussi acteur : c'est lui qui interprétait le commissaire dans le film de Bresson : « Le Pickpocket ». Il espère devenir aussi scénariste et réaliser, avec un jeune metteur en scène, l'adaptation cinématographique des « Oliviers de la Justice ».

(Dorka.)
MADELEINE CHAPSAL.
Le miracle de la conversation.

● *Madeleine Chapsal : les écrivains en personne.*

SI vous aviez la faculté de rencontrer demain un écrivain et de vous entretenir avec lui, lequel choisiriez-vous ? Quelles questions lui poseriez-vous ?

Madeleine Chapsal, qui collabore régulièrement à « L'Express » depuis sa fondation, a eu la faculté de voir un très grand nombre d'écrivains. Et de ces rencontres, elle a retenu douze noms qui composent ensemble une sorte de microcosme de la littérature contemporaine. Par ordre alphabétique : Simone de Beauvoir, Antoine Blondin, Michel Butor, L.-F. Céline, Jacques Chardonne, Graham Greene, François Mauriac, Maurice Merleau-Ponty, Alberto Moravia, Françoise Sagan, J.-P. Sartre, Roger Vailland.

Réunis en un livre intitulé : « Les écrivains en personne », qui sort cette semaine chez Julliard, les douze entretiens de Madeleine Chapsal révèlent, sans jamais toucher à la vie privée de ses interlocuteurs, une part d'eux-mêmes qu'on ne livre sans doute que dans la libre conversation. Par exemple :

— *Je voudrais qu'on sache que la femme qui a écrit : « Le Deuxième Sexe » n'a pas fait cela à 40 ans pour se venger d'une vie qui aurait été totalement malheureuse et qui l'aurait aigrie.*

(SIMONE DE BEAUVOIR.)

— Etes-vous satisfait de votre œuvre ?

— *Oui. Excusez-moi.*

(JACQUES CHARDONNE.)

— *Les femmes ont toujours été malheureuses. Mais elles le sont d'une façon différente selon les époques. Sans doute préfèrent-elles souffrir comme aujourd'hui... Cette génération est terriblement intelligente. On pouvait autrefois avoir du talent et être un peu bête ; aujourd'hui, non !*

(FRANÇOIS MAURIAC.)

— *La rupture du philosophe avec la société qui l'entoure peut être silencieuse et sans voyage. C'est qu'il ne s'agit pas de mettre l'incertitude là où était la certitude, le vide là où était le plein, il s'agit d'éloigner le monde, mais pour le voir et le comprendre.*

(M. MERLEAU-PONTY.)

— Vous avez l'intention de vous enfermer dans votre exploration de la solitude ?

— *Oui. Avec des variantes romanesques. On n'en finit jamais avec le problème de la solitude et le désir d'y échapper. Personne ne peut admettre, quand il réfléchit, la nuit ou à n'importe quel moment, ce terrible chemin quotidien vers la mort.*

— Vous dansez toujours beaucoup ?

— *Oui, plus que jamais.*

(FRANÇOISE SAGAN.)

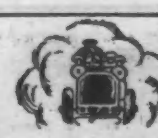
Et enfin, à la question :

— Direz-vous que certaines choses ont changé à cause de ce que vous avez écrit ?

Cette terrible réponse de Sartre :

— *Pas une. Au contraire, j'ai fait l'expérience depuis ma jeunesse jusqu'à maintenant de la totale impuissance.*

ANNE-MARIE DE VILAINE.


Fini le Guide de "Papa"

A VOYAGE MODERNE
GUIDE MODERNE
FODOR

joint à la documentation habituelle mille renseignements pratiques qui épargnent tous tracas.

parus dans la même série
HOLLANDE - ITALIE - SUISSE - YOUGOSLAVIE
ALLEMAGNE - AUTRICHE - GRANDE BRETAGNE
ESPAGNE ET PORTUGAL

Dans toutes les librairies

Exclusivité VILO

LES EDITIONS
G.-P. MAISONNEUVE
PARIS
(BESSON ET CHANTEMERLE)
198, boulevard Saint-Germain (VII^{e})

annoncent, pour paraître en juin 1960 la version française intégrale du texte essentiel de la pensée religieuse hébraïque LE TALMUD de Jérusalem (comprenant en parallèle le Traité des Bérakoth du Talmud de Babylone), traduction et notes par M. Schwab. Douze parties en six volumes in-8, 4.200 pages, reliés pleine toile. Prix de faveur avant publication : 240 NF (à la publication le prix sera porté à 300 NF).

Une édition complète du Talmud en langue française répond au besoin sans cesse croissant de se référer au texte même plutôt qu'à des extraits ou des commentaires.

Renseignements et conditions chez votre libraire habituel.

PIERRE BLOCH
KHROUCHTCHEV
EN FRANCE
ESSAI BIOGRAPHIQUE

Ed. SIPEP, 3, rue de Choiseul - PARIS
Prix : 3,50 NF

Avez-vous lu ?

1917
OU LA TRAGÉDIE D'AVRIL
par JEAN RATINAUD

L'année que le Président Poincaré a qualifié d'année trouble... 1917 qui vit un univers se disloquer au profit de forces nouvelles.
Jean Ratinaud, qui a évoqué récemment la haute figure de Clemenceau et le rôle qu'il joua dans le redressement de la France, s'attache à faire revivre cette époque passionnée et passionnante.

TÉMOIGNAGES INÉDITS
SUR LE MARÉCHAL PÉTAIN
par PIERRE BOURGET

Ce livre est composé des témoignages de la maréchale Pétain, de l'intendant particulier, du « geôlier », des aumôniers du prisonnier de l'île d'Yeu.
On trouve aussi des lettres et des documents inconnus.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

ROMANS

« Chacun son royaume » par Georges Navel

● ***Le rêve socialiste a jailli de la fatigue physique.***

QUELQUE temps avant la dernière guerre, un jeune ouvrier apporte ses essais littéraires chez Gallimard. On s'intéresse à lui : « J'aime beaucoup la maison N.R.F., il y règne une chaude cordialité et une agréable politesse... M. Paulhan appelle M. Groethuysen *« mon vieux Grout »*, comme on pourrait dire au collège ou entre gars du bâtiment » !

Toutefois, il faudra attendre des années pour que Georges Navel publie son premier livre, « Travaux », dont on a beaucoup parlé vers 1945 (1). L'ouvrage qui paraît aujourd'hui, « Chacun son royaume » (2), reprend les thèmes familiers de l'auteur, les affronte aux souvenirs et esquisse même une philosophie de la vie.

Le royaume du travail

Le royaume de Navel, c'est le travail. Une intense, une âpre poésie du labeur domine ses récits. Le mouvement de la main serrant un outil, ramassant des fruits ou soignant des abeilles commande au déroulement de son roman. C'est un chant qui accompagne les personnages, les équilibre et, parfois, les dévore.

Cette méditation vivante naît au milieu du travail, s'épanouit durant les pauses, dessine à travers la fatigue physique les contours d'un monde utopique où l'homme, voluptueusement paresseux, jouirait en paix de ses dons !

Certes, Navel parle peu du travail en usine. Le sien s'accomplit sur des chantiers de plein air, dans le Midi, au soleil ; c'est aussi le ramassage des fruits, la construction d'un barrage ou d'une maison. L'homme alors peut s'attarder sur les gestes qu'il accomplit, en suivre le déroulement dans les muscles et dans les nerfs et mêler la tendresse ou la camaraderie à la peine.

A travers l'histoire de René, qui échoue dans ses efforts pour retrouver la pureté; à travers la tragédie de Nika qui, un jour, frôle le crime, à travers les souvenirs d'enfance, les confessions de vieux travailleurs d'avant l'autre guerre, Navel déchiffre une image de la personne humaine dédaignée par la littérature.

Car l'homme au travail n'est pas semblable à ce qu'en ont fait les philosophes, les « populistes » ou même Zola : c'est un personnage complexe, souvent insaisissable et dont les réactions restent peu prévisibles.

Certes, « un ouvrier ne devient pas révolutionnaire simplement parce qu'il est ouvrier. Son savoir et sa maîtrise ont pour objet les choses du travail, sa réflexion tend à se limiter au domaine où elle s'exerce le plus efficacement : la tâche et la conduite personnelle ». Pourtant, c'est au sein même du travail que naissent les utopies les plus bouleversantes. Le rêve socialiste ou libertaire a jailli de la fatigue physique.

Si bien que le travail et le monde du travail sont un immense réservoir d'utopies, une gigantesque centrale de rêves que l'homme, ensuite, tente de transporter dans la politique ou la philosophie. Proudhon eût aimé cette image que Navel donne de la personne humaine au travail, prisonnière de sa servitude mais d'autant plus capable d'y trouver une arme contre le malheur.

Le sage et le prolétaire

On reprochera à « Chacun son royaume » ses lenteurs, voire une sorte de complaisance et de rabâchage. Et, certes, le moteur qui fait agir les personnages est souvent le même et l'insertion de l'homme dans le monde toujours identique. Ce ressassement est pourtant le principe de l'art de Navel.

Navel raconte comment le philosophe Bernard Groethuysen lui apprit que l'écriture était une chose grave, pas seulement un exercice de voltige, mais la seule manière d'approfondir et de prolonger le travail de ses mains.

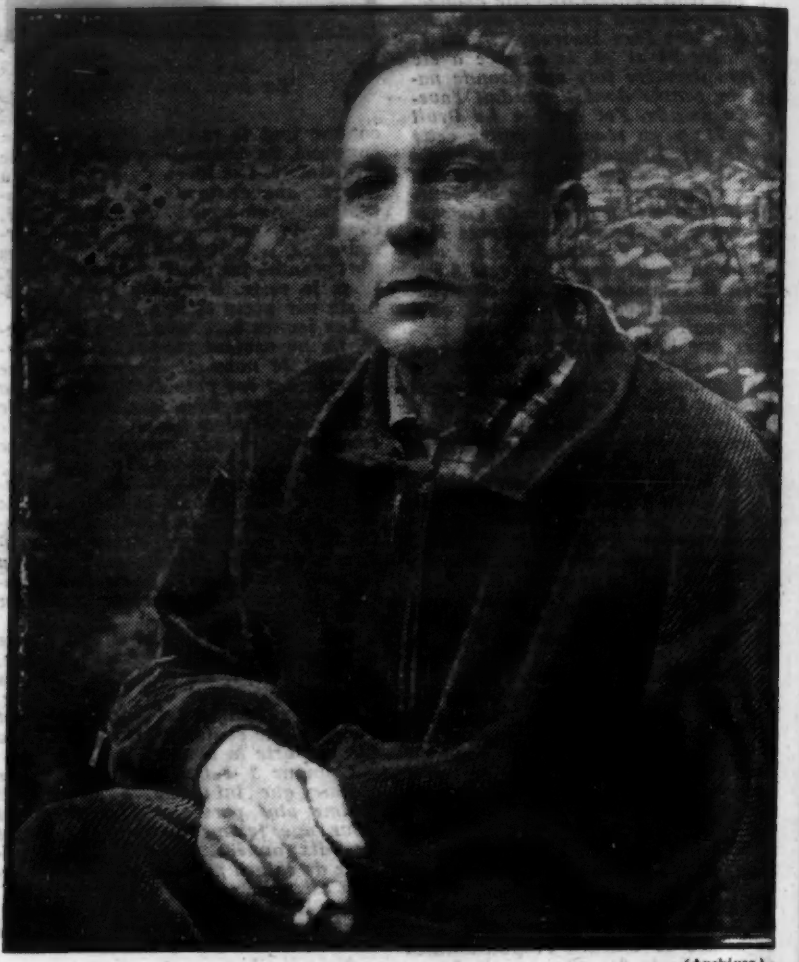
Or, la lenteur même du maniement des outils et la répétition des gestes sont, comme le montrent les chants anciens du travail, générateurs de poésie. Et le sage savait que la méditation métaphysique était, comme le labeur social, un ressassement éternel.

De cette répétition même, de cette lenteur qui prend appui sur une langue forte et longue, nettement dessinée, de ces souvenirs des premières luttes syndicales ou du Front Populaire mêlée aux aventures personnelles d'une foule pittoresque de déclassés et de prolétaires assoiffés d'une autre vie, surgit alors une philosophie de l'espoir.

Jean Giono l'a senti qui, dans sa préface, appelle Navel un « Hésiode syndicaliste » : ici le poète tente de trouver ce qui justifie la vie sans cesser de plonger dans la vie la plus simple. Et le réservoir de rêves et de passion qu'est le monde du travail retrouve les plus hautes rêveries de la métaphysique : l'essence du travail manuel et celle de la pensée ne sont-elles pas identiques ? Ne cherchent-elles pas à fonder l'homme sur des bases sans cesse renouvelées ?

JEAN DUVIGNAUD.

(1) Ed. Stock.
(2) Ed. Gallimard, 324 p., 12 NF.



(Archives.)

GEORGES NAVEL.
Une philosophie de l'espoir.

« Le Neveu de Parencloud » « La Chronique fabuleuse » par André Dhotel

● ***L'innocence des enfants déjoue le complot des adultes.***

CHACUNE des œuvres d'André Dhotel est un nouvel épisode de la même pérégrination fantastique. L'étendue et la dimension du récit peuvent varier — comme aussi l'humeur du narrateur — on y pénètre toujours dans ce pays nouveau, imaginaire et précis. Par quelles voies ? Apparemment les plus familières au lecteur, jusqu'à ce point à partir duquel la perspective est brusquement changée. Tout est plus vaste, étrange et mobile. Les lieux sont les mêmes et différents, sans que le narrateur ait eu besoin de sortir de sa province. « Le Neveu de Parencloud » (1) n'échappe pas aux lois de cette topographie romanesque qui fait d'un livre un continent véritable.

Gilbert, neveu de Parencloud, est âgé de dix-sept ans. Il circule à scooter, porte une veste de daim, a été comme tout le monde renvoyé du collège. S'il travaille chez son oncle, le marchand de biens, c'est sans doute pour que la vie des adultes le dresse. On le croit à l'abri de la métamorphose. Pourquoi se méfierait-il — et nous avec lui — de la jeune fille de quinze ans qui fait son emplette à la pâtisserie du village, du vagabond rencontré en chemin ? Il est trop tard. Gilbert est déjà repris par le hasard de l'aventure agreste qui commence.

Le narrateur a fait bonne mesure et l'on trouve dans le roman la plupart de ses thèmes favoris. Ce qui sépare Gilbert de la jeune fille qu'il poursuit, c'est la conjuration des choses et des hommes. Il faut séparer les unes des autres. D'où, pour le jeune homme, la nécessité — si chère aux adolescents de Dhotel — de conserver l'innocence du cœur de l'enfant pour déjouer le complot des adultes. Dans le même temps, il découvrira les secrets qui font du pays des hommes un pays nouveau, étranger à ceux-là. Un petit peuple d'inadaptés qui émigrent le long des haies et des bois — vagabonds, saltimbanques et chasseurs de champignonnières — le poussent et l'entraînent vers l'intérieur du pays.

Pourtant, les véritables acteurs — ceux qui agissent — ce sont les paysages. Ardennais comme Rimbaud qu'il vénère, André Dhotel est à sa façon un poète, « illuminateur » de paysages. Il les montre incomparablement lisses et colorés, ou tourmentés par une interminable perspective, toujours mystérieux, pris dans une mobilité perpétuelle. Gilbert de Parencloud devra faire l'apprentissage de cette clairvoyance avant de retrouver la jeune fille qui suit en sens inverse le même chemin.

« La Chronique fabuleuse » (2), qu'on vient de rééditer, est le dictionnaire ou plutôt le catéchisme de ces découvertes. Le narrateur y apprend à son disciple Martinien — un enfant — comme il convient de trouver au hasard des chemins et des rencontres les signes d'une vie insoupçonnée, pleine de choses rares et secrètes. L'homme et l'enfant ne parleront durant le voyage, qu'à ceux pour qui rien n'a encore commencé. Ce livre bref, linéairement construit, est écrit avec une lenteur charmante qui laisse au lecteur le temps d'être surpris.

ANDRÉ DALMAS.

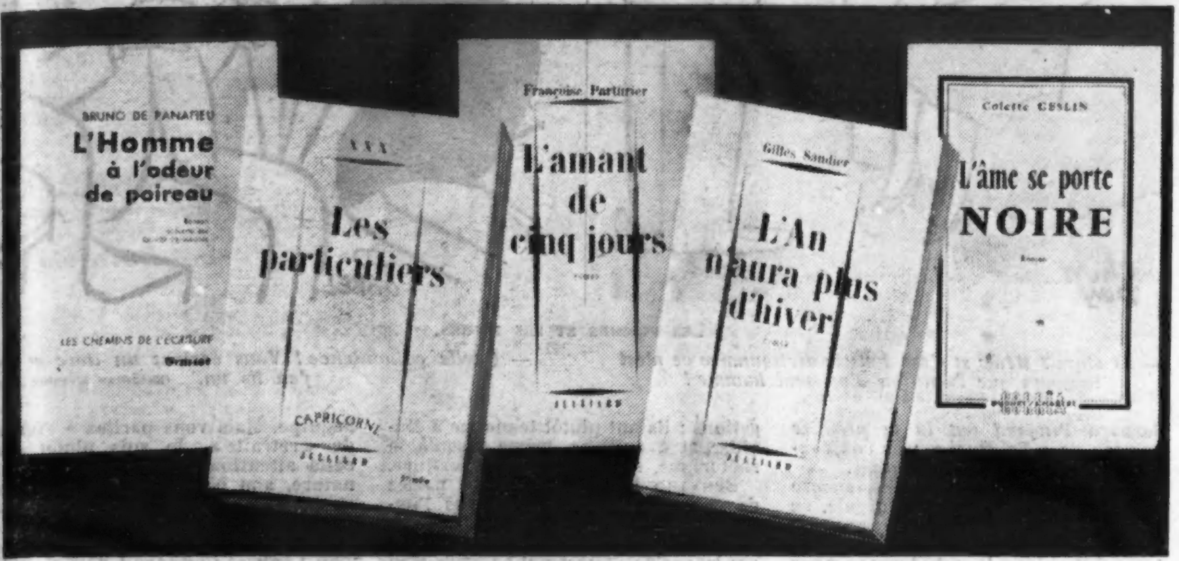
(1) Ed. Grasset, 283 p., 11 N.F.

(2) Ed. Mercure de France, 199 p., 6,90 N.F.

Demi-mondains

● *Robert Kanters a lu pour vous quelques romans bien « parisiens ». Il préfère Gyp.*

Il se forme depuis quelque temps, entre la bonne littérature et l'autre, une littérature qui voudrait être de grande consommation comme la mauvaise et de grande réputation comme la bonne. C'est un enfant naturel de Mme Françoise Sagan et de ce scénariste de M. Roger Vadim, Laclos : ou plutôt c'est la fausse monnaie de leur succès.



DEUX HOMMES, DEUX FEMMES ET UN ANONYME.
Marcel Proust n'était pas un mondain.

Littérature mondaine, à l'usage des salons et des provinces, rassurante parce qu'elle désamorce les grands sentiments que les vrais écrivains manient avec imprudence : l'héroïsme de Corneille ronronne dans les romans de Mlle de Scudéry, les antagonismes sociaux des romantiques se changent en confitures dans « Le Roman d'un jeune homme pauvre » ou « Le Maître de forges ». Et puisque ce sont les « mauvais » sentiments qui nourrissent la bonne littérature, eh bien ! nos Octave Feuillet et nos Georges Ohnet peindront l'inceste et le désespoir, l'homosexualité et le suicide par angoisse métaphysique avec les couleurs sans danger de leurs petites boîtes, d'autant plus gentiment que la mode est au scepticisme élégant.

Les beaux ténébreux

On nous raconte ainsi mille histoires sans importance : les amours de la jeune fille avec la maîtresse de papa, du gendre avec son beau-père. Pour nous proposer une variation nouvelle, l'amour sensuel d'une adolescente pour son père, Mlle Colette Geslin a trouvé spontanément un titre qui fait « mode » : « L'Ame se porte noire » (1), et on sent que l'auteur glousse intérieurement quand un personnage dit à l'héroïne : « *Vous êtes une petite bonne femme très intéressante et amorale, Dany. Vous me plaisez beaucoup.* » Etre une petite bonne femme intéressante et amorale, c'est l'air que l'on entend le soir dans tous les beaux quartiers de la littérature, c'est « la prière d'une vierge » de tous les tendrons de la pointe Bic. De l'ingénue perverse au beau ténébreux sado-masochiste, la collection de ces petites mains à plume comprend tous les modèles des grands couturiers de l'immoralité reproduits en matière plastique et en fibres de synthèse.

Ainsi M. Bruno de Panafieu, qui a été choisi pour inaugurer une collection de littérature distinguée (avec un livre de M. Alexandre Kalda, seize ans, qui est un « baroque et fiévreux fouillis », et quant au style « la fougue en est charmeuse » dit le présentateur) : c'est un homme du monde qui fait tout comme s'il était intelligent, qui l'est peut-être, et dont la littérature ne broie que du vide. Il y a deux ou trois ans, quand la mode était à l'ennui distingué, M. de Panafieu nous eût sans doute parlé comme un autre de l'ennui d'aimer et de ses petites jérémiades de cœur.

« L'Homme à l'odeur de poireau » (2) a plus de prétention : c'est une sorte de parodie d'enquête à la Sherlock Holmes (l'odeur de poireau est l'indice laissé par le coupable sur le lieu de ses crimes) écrite avec préciosité et parfois avec bonheur. Parce qu'il a de l'imagination, ou peut-être parce qu'il n'en a pas assez, l'auteur en chemin invente n'importe quoi, des mots, des plantes, des oiseaux. C'est une forme d'esprit qui fait rire les camarades de collège, les amis et les cousines pendant les vacances, et qui s'en plaindrait ? Mais couché sur 200 pages de papier blanc, le canular devient triste jusqu'à la mort. Et surtout il devient pesant et vulgaire. C'est, en moins bon, l'esprit de Cami, cet humoriste trop oublié, celui du laborieux Furax u de « Hellzapoppin » tourné au ralenti. M. Olivier de Magny nous dit dans sa préface qu'il aime s'égarer sur les sentiers de la lecture, et il s'égare en effet quand il parle d'Henri Michaux à propos de ce poireau-là. C'est un Michaux qui prend de la mescaline pour avoir la vision colorée des Pieds-Nickelés.

Maris et amants

Si, dans l'ordre de la littérature mondaine, M. de Panafieu est un raffiné, Mme Françoise Parturier est une bonne grosse. Elle tricote trop bas, et elle le sait peut-être puisqu'elle prend pour titre « L'Amant de cinq jours » (3) comme une variante d'un gros vaudeville qui s'appelait « Le Monsieur de cinq heures ». Son roman est une gaillarde méditation sur le grand malheur de l'adultère bourgeois : la femme mariée peut tromper son époux les jours de travail, mais pendant le week-end, il est là, elle ne lui échappe pas, son amant est un amant de cinq jours.

On est intelligent et Parisien, puisqu'on le croit, on fait des mots d'auteur et des maximes de moraliste, et on est leste avec un bon goût exquis : d'un amant dont elle a indiqué avec précision le genre de caresses, l'héroïne dit « que je le traitais par-dessus la jambe, en effet. » Les ambitions de cette Sagan des jours ouvrables ne sont pas douteuses : mais ,hélas ! son livre semble avoir été écrit sur les genoux, dans le métro, sans grand souci de l'orthographe, entre la plaine Monceau et le salon des Arts ménagers. Avant la guerre de 1914, la comtesse de Martel publiait de pareils romans sous le nom de Gyp : « Autour du mariage », « Un Ménage dernier cri », etc., : mais elle savait écrire et elle savait vivre.

Quant à M. Gilles Sandier, c'est Laclos tout craché, mais en mieux. D'abord il est bien plus cultivé qu'un officier d'artillerie. A chaque page d'un roman dont le titre est une citation de Malherbe, « L'An n'aura plus d'hiver » (4), **il fait défiler tous les grands hommes de la littérature, de la peinture et de la musique familiers à un normalien bien doué. S'il y a dans son roman un quadragénaire distingué, il est directeur des Beaux-Arts ; s'il y a** un jeune homme très brillant, moitié Valmont, moitié Merteuil, il écrit d'excellents papiers dans « L'Express », et c'est tout dire. Et certes, M. Sandier est élégant, bien-disant, intelligent, mais je ne sais s'il faut lui rendre la politesse. Son livre met en scène deux dames qui s'amusent entre elles, et trois beaux et jeunes garçons qui font de même. La péripétie est fournie par la grande scène où le garçon sans cœur se fait violer par le directeur des Beaux-Arts sous les yeux du garçon sentimental, et qui l'aime (« *Dans l'ombre maintenant, c'était un carnage cérémonieux. Ouvrir un corps est toujours un acte grave, presque rituel* », comme dit le haut fonctionnaire en toute simplicité). Cela peut être tragique, comme tout drame de la chair où le cœur est mêlé : mais, je ne sais pourquoi, en littérature, cela ne peut pas être sérieux.

Ce n'est pas à la nature des situations que j'en ai, c'est à leur fausseté. Tout dans ce roman épistolaire plein d'élégance obéit à une étiquette imposée à froid par l'auteur, à une logique qui est la sienne et qui n'est pas celle du cœur. Ni celle de cette jeunesse : la transposition cinématographique des « Liaisons » par Vadim est bien plus romantique, bien plus chaude, bien plus vraie, aussi, que ce «remake» d'universitaire. Même la cynique peinture d'un monde analogue dans le roman anonyme anglais « Les Particuliers » (5) a presque plus de vérité, même les œuvres les plus alambiquées de Cocteau ont plus de cœur et de naturel.

Et ce n'est pas non plus à la nature de ces livres que j'en ai : c'est à leur prétention. Que M. de Panafieu ait de l'esprit, Mme Parturier du plaisir, M. Sandier de la distinction, de l'intelligence et du sang-froid, grand bien leur fasse. Mais ce sont des mondains au sens de Pascal et au sens de tout le monde, ce qui leur retire beaucoup d'importance. Et s'il faut citer un écrivain qui n'est pas un mondain dans ce sens-là, citons par exemple Marcel Proust...

ROBERT KANTERS.

(1) Editions Corréa, 230 pages, 6,90 N.F.

(2) Editions Grasset, 208 pages, 7,50 N.F.

(3) Editions Julliard, 208 pages, 6,90 N.F.

(4) Editions Julliard, 176 pages, 6,90 N.F.

(5) Editions Julliard, 248 pages, 8,70 N.F.

« Les pleins et les déliés » par Jean Cayrol

● *Pour le poète, regarder c'est attendre.*

DANS la maison de Jean Cayrol doit exister quelque part un cellier, pièce obscure et fraîche où, soigneusement rangés sur des rayons, riches encore des parfums de la saison morte, pommes et poires attendent une main gourmande. Les textes réunis dans « Les pleins et les déliés » (1) sont ces fruits. On pourrait aussi les considérer comme les devoirs du poète en vacances : « *Vous vous promenez en forêt : décrivez vos rencontres.* » « *Racontez une visite dans un musée, dans un port.* » « *Après une longue absence, vous retrouvez la ville où vous avez vécu enfant : dites vos impressions.* »

Sur ces thèmes familiers, l'élève Cayrol écrit des narrations qui ne sont pas toujours orthodoxes. Il lui arrive d'oublier son sujet. Ainsi, quand il va voir, à La Haye, la « Vue de Delft », ce n'est pas le fameux tableau qu'il décrit, ce sont deux jeunes filles en contemplation devant lui. Plus souvent encore, le sujet s'empare si bien du narrateur que, perdant la distance, le recul, qui sont nécessaires à une description bien composée, il se laisse (volontairement) égarer, distraire, malmener parce qu'il regarde. Plusieurs courts récits nous le montrent en proie aux choses et aux êtres, livré à l'aventure des rencontres. « Prendre la neige comme elle vient » : tout ici est événement, ou mieux : avènement. On ne se heurte pas au monde : c'est le monde qui s'avance, qui s'ouvre sous les yeux du promeneur-rêveur. Les choses « viennent ». Elles sont mobiles, et ce qui frappe d'abord dans ces textes, c'est leur étrange fluidité. La métaphore, incorporée à la description elle-même, cesse de jouer son rôle raisonnable de référence, Il n'y a plus de point fixe. Livré sans défense aux caprices du langage, l'univers connaît une perpétuelle métamorphose.

Les mots sont des demeures

Voici l'arbre « *patient et mobile* », « *facilement pensif* », « *protégé par ses hiéroglyphes sans fin remuants* », voici la neige, « *impérissable, doucereuse, dolente* », « *le temps d'un oubli* », mais aussi « *le désert à notre porte* », voici la nature morte « *indélébile, sans feu ni lieu* », « *nativité incessante de notre monde surprise d'une manière indiscrète* », voici la mer « *débonnaire, lointaine, imprécise* », qui « *n'est fidèle que lorsque je suis infidèle à ma vie* ».

Pour le poète, regarder c'est attendre. « *J'ai pensé souvent à une porte qui, en pleine nuit, s'ouvrirait sur le jour, un matin éclatant et primesautier. Je cherche ce qui n'existe pas encore, je veux provoquer mon bannissement.* »

Les lecteurs familiers de l'œuvre romanesque de Cayrol reconnaîtront dans cet appel une de ses plus constantes hantises. Au rebours de la plupart des romanciers contemporains, qui ne rêvent que d'arrêter le temps, qui voudraient figer le monde, qu'obsède la nostalgie d'une immobilité tout à la fois apaisante et désespérée, Cayrol conçoit le roman comme une ouverture. « *Mystérieuse escapade, celle que nous portons en nous et que nous n'arrivons pas à terminer, qui nous reste comme une légère envie se réveillant à certaines heures, devant certains paysages, où*

(1) Editions du Seuil. 208 pages, 6 N.F. 50.

PRIX CAZES
MONIQUE LANGE
Les platanes
nrf

le temps n'est plus économe », le roman est pour lui le prétexte rêvé d'un départ.

A l'image du départ s'associent contradictoirement celles de la halte, du retour. « *Il faudrait avancer perpétuellement, mais la lassitude arrive enfin, qui nous persuade que nous ne sommes que des invités dont la timidité a surpris et l'on revient chez soi* ». Le repos, récompense du voyageur, fait miroiter à l'éternel fuyard les charmes de l'intimité. Ainsi le « coureur de maisons » évoque-t-il les successives *demeures* qui toutes ne sont pas « bonnes pour vivre », où l'errant trouve asile avant de s'enfuir à nouveau vers un rivage qui aurait « le lisse et le pollen et le lustré du commencement ».

Ces allées et venues de la rêverie sont celles de l'œuvre d'art. L'un des derniers recueils poétiques de Cayrol s'intitulait : « *Les mots sont aussi des demeures.* » Le langage a la mobilité de la rêverie : il se renouvelle à mesure qu'il se déploie.

BERNARD PINGAUD.

LES FEMMES ET LES LIVRES.

— Et alors ? Même si c'est dans le dictionnaire ce n'est toujours que l'opinion d'un seul homme !

— Quelle coïncidence ! Vous écrivez un livre et moi j'en lis un. (Saturday Evening Post.)

REVUES

Tel Quel

● ***Une revue, faite par des moins de 25 ans, voudrait jouer le rôle de la N.R.F. Son premier numéro justifie-t-elle cette ambition ?***

« TEL QUEL », revue littéraire trimestrielle, est dirigée par un groupe d'écrivains de moins de vingt-cinq ans (Philippe Sollers, Jean Edern-Hallier. Jacques Coudol, Boisrouvray, J.-R. Huguenin, Renaud Matignon). Pleins d'une juvénile ambition, ces six mousquetaires revendiquent la succession de la N.R.F. ou plutôt, puisque cette revue existe toujours, la succession de ceux — André Gide, Jean Schlumberger, R. Martin du Gard. Gaston Gallimard — qui créèrent la N.R.F. et en firent, pendant un quart de siècle, le laboratoire de toute la littérature française de la grande époque. Olivier de Magny et Bernard Pingaud ont lu le premier numéro de « Tel Quel » : ils confrontent ici leurs réactions d'aînés.

OLIVIER DE MAGNY. — Plus encore que des textes, de qualité inégale, ce qui m'a intéressé dans ce premier numéro, c'est la définition d'une attitude littéraire. Il est temps, nous dit-on, que la littérature ne s'occupe plus que « d'elle-même, de sa fatalité et de ses règles particulières ». « Tel quel » se distingue d'abord des revues existantes par son refus de toute préoccupation politique, sociologique ou philosophique. Décidés à « mettre la poésie à la plus haute place de l'esprit », Philippe Sollers (1) et ses amis ne considèrent pas dans la littérature un ensemble de méthodes d'investigations ; ils ont plutôt tendance à élucider et à cultiver, même jusqu'à la rhétorique, les pouvoirs de l'écriture.

(1) Auteur de « Une Curieuse Solitude ».

BERNARD PINGAUD. — Vous parlez de rhétorique. N'avez-vous pas l'impression que, sous prétexte de ramener la littérature dans le droit chemin, ces jeunes écrivains sont en train d'en faire un pur exercice de langage ?

OLIVIER DE MAGNY. — Ils sont, sans aucun doute, tentés par une retraite, une retraite pour ainsi dire mallarméenne, dans les purs domaines de l'écriture. Pourtant, notez dès l'abord une sorte d'optimisme raisonnable et, je crois, très profond, chez eux. Après et malgré le Joyce de « Finnegan's Wake », après Blanchot, Samuel Beckett, voici de jeunes auteurs qui, loin de désespérer du langage, croient fermement, par une œuvre écrite, avoir prise sur le monde et se retrouver eux-mêmes dans cette saisie du monde.

Le réel en mouvement

BERNARD PINGAUD. — Mais quel est ce monde auquel ils s'attachent ? Vouloir décrire la réalité « telle qu'elle est » me semble une ambition vague ou chimérique. La réalité ne se présente jamais à nous « telle quelle ». Ce que nous appelons monde est déjà une image, un projet ; c'est du réel en mouvement. Le rôle de la littérature ne peut donc pas être de décrire, sous une forme aussi parfaite que possible, une réalité qui serait donnée une fois pour toutes. Il est d'interroger, de provoquer. La littérature ne vit et ne se justifie que dans la mesure où elle met à la question le monde qu'elle affronte. Comme l'écrivait récemment Barthes à propos de Kafka, « c'est parce que le monde n'est pas *fait* que la littérature est possible. »

OLIVIER DE MAGNY. — Il est patent que ce qui accapare l'attention des écrivains de « Tel Quel », ce n'est pas le monde comme événement, avec sa violence, sa mobilité historique, mais le monde comme phénomène naturel et splendeur déchiffrable. D'ailleurs, le propos conducteur de ce premier numéro est une contemplation de la nature qui retrouve, dans les meilleurs moments de son expression, quelque chose de l'émerveillement rilkéen face à la surabondance de ce qui est. Je vous accorde qu'un Boisrouvray ou un Coudol ont une manière un peu agaçante, à la faveur de leurs descriptions, de se savourer eux-mêmes. Mais j'avoue que cette recherche acharnée d'une nouvelle écriture descriptive, au delà du très rigoureux arpentage d'Alain Robbe-Grillet, me paraît, sinon déjà couronnée de succès, en tout cas louable et féconde.

BERNARD PINGAUD. — Il semble qu'elle le paraisse également à Robbe-Grillet, puisque, lors d'un débat organisé la semaine dernière à propos de « Tel Quel », c'était lui qui jouait le rôle de mentor et de porte-parole de l'équipe. Mais vous parliez à l'instant de « retraite ». Je vois plutôt dans cette attention exclusive portée à la nature, aux objets — donc à ce qui *ne bouge pas* — une attitude de fuite dont notre génération a, la première, donné l'exemple. Le « nouveau roman », après tout, avait déjà singulièrement rétréci le domaine de la littérature. Du moins s'interrogeait-il encore sur ce rétrécissement et n'en faisait-il pas une position de principe. J'ai l'impression que les successeurs s'y installent, qu'ils font de nécessité vertu. C'est peut-être ce qui justifie la référence à la N. R. F. Mais nous ne sommes plus en 1920. Si la tendance actuelle des écrivains est à la « retraite », la littérature, elle, a fait, depuis trente ans, des emprunts à trop de disciplines, elle s'est trop souvent aventurée hors de ce que vous appelez le « pur domaine de l'écriture », pour pouvoir revenir en arrière. A l'isolement des individus répond la complexité, l'impureté croissante des œuvres. Sortirons-nous de cette contradiction ? Tel est à mes yeux le vrai problème. Le premier numéro de « Tel Quel » ne donne pas le sentiment que l'on soit décidé à le poser. Il me semble, au contraire, que ces jeunes écrivains l'escamotent paisiblement : à travers la nature, l'objet, c'est eux-mêmes, finalement, qu'ils contemplent, au lieu de réfléchir aux raisons historiques de leur purisme. Le résultat est que certains d'entre eux (je ne parle pas de Sollers : après un roman fâcheux qu'il a eu le courage, l'autre jour, de renier publiquement, son « Requiem » marque un renouvellement très intéressant) aboutissent, vous le reconnaissez vous-même, à la rhétorique. Il ne s'agit pas là d'un hasard ou d'une faiblesse : c'est la conséquence normale d'un splendide isolement dont la responsabilité incombe, bien sûr, à l'époque, et qu'ils acceptent peut-être d'un cœur trop léger.

Le refus de l'histoire

OLIVIER DE MAGNY. — Leur refus de l'Histoire, de tout ce qu'elle a de pressant et qui vient nous déloger de notre tranquillité, m'étonne autant que vous. En revanche, les jeunes auteurs de « Tel Quel » ne me semblent pas se confiner dans un culte tellement gratuit de l'objet et des formes. Leurs descriptions portent en filigrane une interrogation obstinée, une quête de soi-même qui me paraît essentielle au travail d'un écrivain. Plus même qu'une interrogation, une véritable exigence de se trouver, une certitude d'y parvenir (je pense, par exemple, à la méditation de Jean Edern-Hallier). Personnellement, je suis plus sensible à l'angoisse interminable d'un Michel Leiris, pour qui il n'existe de découverte de soi que dans une perpétuelle question. Je ne me sens pourtant pas le droit de faire grief à ces

Puisée aux sources les plus autorisées

L'HISTOIRE DE
QUATRE ANNÉES DÉCISIVES
POUR L'U.R.S.S. ET LE MONDE

- Comment sont entrées dans la vie les directives du XXe Congrès du P.C.U.S.
- Comment travaillent les dirigeants du parti et du gouvernement.
- Comment un simple ouvrier est devenu le promoteur des succès d'une des plus grandes puissances du monde.

EN VENTE DANS TOUS LES KIOSQUES ET LIBRAIRIES

LA BIOGRAPHIE
DE NIKITA KHROUCHTCHEV

96 pages - 45 photos - Prix : 2,50 NF

ÉDITIONS DE LA LIBRAIRIE DU GLOBE

jeunes auteurs de leur sérénité. Il y a aussi une complaisance de l'inquiétude. Qu'ils ne se fassent plus un rempart de leur calligraphie rhétorique, et je les crois capables de payer le prix de ce bonheur d'écrire qu'ils revendiquent et qu'ils justifieront en le communiquant.

BERNARD PINGAUD. — Je ne demande qu'à être convaincu. Leurs premiers écrits contiennent d'ailleurs des beautés réelles. Mais, précisément, on s'inquiète de ce qu'ils soient si beaux, si parfaits. On n'y trouve pas de faille et, parce qu'ils apparaissent sans défaut, ils me semblent aussi sans résonance profonde. Avez-vous remarqué que plusieurs des membres de l'équipe écrivent parfois comme Gide à la fin de sa vie ? Ils ont la langue naturellement solennelle et précieuse, et je redoute pour eux la mésaventure habituelle des stylistes : on croit se chercher encore, alors que l'on s'est déjà trouvé.

OLIVIER DE MAGNY. — Disons, plus prudemment, que ce danger les guette, et attendons les livres qu'ils nous annoncent pour prononcer un jugement définitif. Le premier numéro de «Tel Quel» témoigne, en tout cas, d'un sérieux, d'une sorte assez rare de passion pour l'acte d'écrire qui peuvent émouvoir et permettent d'espérer.

TÉMOIGNAGE

Dialogue avec Gide

● ***L'étonnante rencontre d'un jeune homme de vingt ans et d'André Gide, telle que la rapporte Jean Davray.***

EN 1939, *Jean Davray, qui était alors un très jeune homme, fut invité par André Gide à Pontigny, ce fameux haut lieu de l'esprit où se réunissaient les intellectuels : Paul Valéry, François Mauriac, Charles du Bos, André Malraux, etc.*

Il eut avec le grand écrivain une conversation qu'il rapporte, dans son dernier roman, «Les Astres meurent» en mettant ses propres propos dans la bouche de l'un de ses héros, Bruno Leroy-Sautier. En voici quelques extraits :

Mes premières heures à Pontigny, je les ai vécues dans une sorte de sommeil de l'esprit d'où je n'émergeais que le temps de répondre à Gide et de proférer sans doute une sottise. J'avais conscience de cet état, mais en voulant m'en libérer, j'y retombais plus totalement. Cela a duré jusqu'au soir. Gide devait penser, comme je l'avais redouté, que je n'étais jamais qu'un petit imbécile de plus à ajouter au nombre de ceux qu'il avait rencontrés dans sa vie !

Heureusement, avant le dîner, une fois seul dans ma chambre, je me suis réveillé de ma léthargie et je me suis promis de passer à l'attaque. Que diable ! suis-je ici pour jouer les jeunes gens transis ? « Puisque j'ai Gide sous la main, pensais-je, je vais lui poser certaines questions. Me répondra-t-il ? Je n'en sais rien. » Eh bien ! il m'a répondu, partiellement sans doute, car il n'est pas très bavard ! Mais je veux noter ici ce que cela a donné. Nous étions à table et venions de finir le potage.

— Est-il vrai, demandai-je tourné vers Gide — j'étais assis à sa gauche — qu'après « L'Immoraliste » vous ayez été découragé par le peu de succès de votre livre ?

— *Oh ! oui, très découragé. Je n'ai plus rien écrit pendant sept ans.*

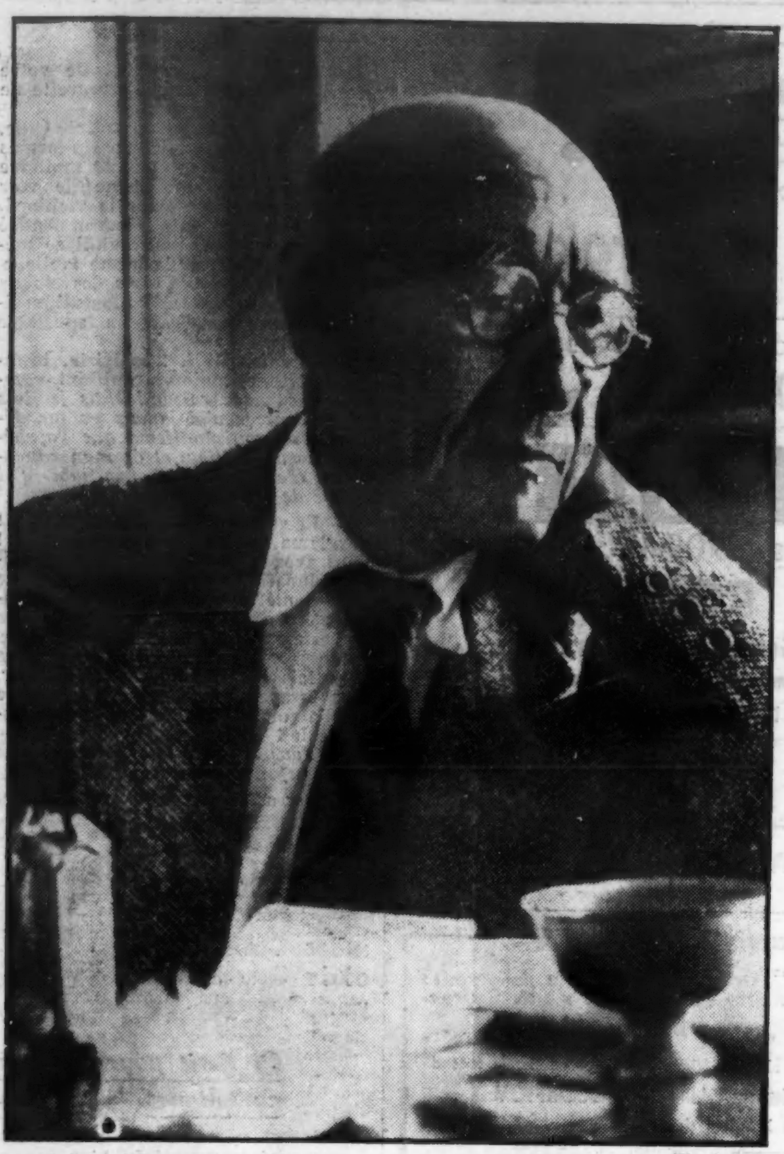
— Mais vous aviez fait tirer à trois cents exemplaires ; que pouviez-vous espérer ?

— *Je n'espérais rien, cher ami. Je m'attendais tout de même à quelques marques d'estime... J'en ai reçu, mais rares... Peut-être souhaitais-je, secrètement, une réimpression...*

Les phrases interminables

Le visage baissé, le regard par-dessus les lunettes rase la table et semble fouiller le passé.

— *Il est curieux,* poursuit Gide, *de constater que des hommes comme Proust, Valéry, moi, nous n'ayons été connus que dans les environs de la quarantaine ; parfois même de la cinquantaine...*



ANDRÉ GIDE. (Keystone.)
« C'est plus fort que moi. J'ai essayé de lutter. »

— Oui, dis-je, et si votre exemple est réconfortant pour les jeunes, il est dangereux aussi. Parce que vos débuts ont souffert de l'incompréhension de vos contemporains, un nouvel auteur, aujourd'hui, est fier de n'être pas apprécié, alors que peut-être il ne doit d'être méconnu qu'à son manque de talent !

Gide sourit.

— *C'est à double tranchant... Cependant, il faudrait dégager le sens de cette constatation que je faisais. On pourrait méditer là-dessus, longuement.*

— Vous citez Proust. J'ai cru vous voir cet après-midi, dans la bibliothèque, le « Côté de Guermantes » dans les mains. Vous relisez Proust.

— *Je n'avais jamais lu ses livres à la suite les uns des autres et j'essaie actuellement. J'en suis à « Guermantes », dont le début me déçoit. Cette soirée chez Mme de Villeparisis est interminable et le personnage de Bloch tellement excessif !*

— Pourtant, que de pages admirables !

Gide leva les bras.

— *Oui, bien sûr, tant de pages admirables ! Mais souvent aussi faites de phrases dont on ne voit pas la fin...*

Et parce qu'il craignait sans doute, en parlant trop longuement avec moi, de vexer la femme qui se trouvait à sa droite, la conversation entre eux en était venue à Léon Bloy. J'entendis Gide qui disait :

— *Il écrivait une langue curieuse, dérivée du latin. Son Journal est un chef-d'œuvre d'humour et de méchanceté, mais quel homme terrible ! Entre autres choses, Bloy aimait à dire : « Il faut se vomir... sur les autres ! »*

— Avez-vous connu Péguy ? demandai-je, décidé à reprendre Gide pour moi.

— *Oui.*

— Il devait être éblouissant.

— *Oui...*

Ce fut tout.

Quand on l'interroge, quand on lui pose des questions, Gide, tel un avare que l'on voudrait dépouiller, se replie pour protéger ses trésors.

J'eus soudain tous les courages et tentai un nouvel essai au sujet de Proust. Alors Gide hocha vaguement la tête, fit semblant de penser à autre chose et pas un mot ne sortit de ses dents serrées. Mais j'insistai :

— J'ai entendu que Proust avait dit, un jour, que la description de l'homosexualité dans « Sodome et Gomorrhe » était atroce, parce que « A l'ombre des jeunes filles en fleurs » avait absorbé toutes ses couleurs claires.

Verlaine bougonnait

Ce fut de nouveau le silence. « Ce jeune daim, devait penser Gide, est agaçant ! »

A ces attaques directes, Gide n'était guère habitué.

— Est-ce vrai ?

Gide parut sortir de son rêve. Il hésita, hocha la tête, renifla, ce qui, chez lui, est un signe de gêne.

— *Attendez,* dit-il, *attendez que j'y réfléchisse... Oui, je crois bien qu'il m'a dit cela...*

....

— *Vous désirez que je parle de Proust.* Il se mit à rire. *Vous êtes horrible ! Vous pensez : « Il n'a pas dit un mot hier soir, mais ce soir, je saurai bien l'y forcer ! »*

— Pas du tout !

— *Si ! si ! Vous m'en voulez encore, je le sens bien. Proust était vicieux et sadique. Dans mon Journal, j'ai usé des termes que vous savez. Chacune de nos rencontres a été le prétexte d'une conversation sur les questions sexuelles. C'était même, avec lui, la seule conversation possible. Devait-il son sadisme à l'impuissance ? C'est certain. Mais on a exagéré en parlant de son bon cœur ! On a dit qu'il donnait cent francs de pourboire à un chasseur !*

Gide leva les bras dans la nuit comme un grand oiseau qui va prendre son vol :

— *Mon cher, vous pouvez m'en croire, quand Proust donnait cent francs à un chasseur, il savait pourquoi ! Pensez-donc ! Il faisait venir du Ritz des œufs à la coque afin d'avoir le chassseur chez lui !... Il avait un cœur tendre pour la domesticité !...*

Puis Gide haussa les épaules, et, de nouveau, écarta les bras dans sa pèlerine. Il ressemblait à une énorme chauve-souris.

— Albertine, qui était-ce ?

— *Albertine ? mais c'était Albert, un chasseur, ou un chauffeur, je crois un chauffeur...*

— Vous avez bien connu Verlaine ? Vous parlez de lui dans votre Journal.

— *Je l'ai rencontré plusieurs fois, toujours ivre. Avec Verlaine non plus, il n'y avait pas de conversation possible. Pierre Louÿs et moi, nous l'avons vu à l'hôpital Broussais. Il bougonnait ou restait muet totalement. Parfois aussi il vous injuriait.*

....

Léon Blum

Au déjeuner, Gide, embarrassé sans doute à l'idée du rôle qu'il avait tenu, s'arrangea pour ne paraître qu'au moment où tout le monde se mettait à table. Selon la loi qui régnait à Pontigny, tous les trois jours, les décadents changeaient de place en même temps que de serviette. Bruno était à quelque distance de Gide. Ce dernier, au début du repas, lui jeta un regard de marbre. Pas un sourire, pas un signe d'intelligence. « C'est à croire, pensa Bruno, que je ne l'ai pas vu ce matin dans son meilleur ! »

Après le déjeuner, selon la coutume on se retrouva pour prendre le café dans l'allée des Philosophes. Bruno n'avait guère de temps, à peine une heure avant de quitter Pontigny. Il s'approcha de Gide qui tenait sa tasse, entouré comme toujours d'une cour attentive à chacune de ses paroles. Une jeune femme, directrice d'école, et sans doute socialiste, interrogeait Gide sur Léon Blum. Gide renifla et ne répondit pas tout de suite.

— Je crois, dit la femme, qu'il a été de vos amis ?

— *Oui.*

Mais l'enthousiasme ne semblait guère entraîner le maître vers de grandes phrases.

La jeune femme en parut surprise.

— *Léon Blum,* dit Gide enfin, et il avait assez balancé pour que l'on pût être sûr qu'il ne parlait pas à la légère, *par certains traits de son caractère, m'est toujours resté étranger.*

— Ah, dit la jeune femme.

— *Oui,* reprit Gide. *Je vais vous donner un exemple. Un jour que j'avais sur les bras un procès, pour une raison dont je ne me souviens plus, j'ai demandé à Blum s'il ne connaissait pas un avocat auquel j'aurais pu m'adresser. Ma question était naturelle, puisqu'il était avocat lui-même. Il m'a donc conseillé un de ses confrères qui, après avoir exigé des arrhes, ne s'est plus du tout inquiété de ma cause. Quelques mois plus tard j'ai revu Léon Blum et je lui ai conté ma mésaventure. Savez-vous ce qu'il m'a répondu ? « Ah ! il a recommencé ! » Il savait donc que cet homme était malhonnête, mais il me l'avait conseillé parce que c'était un coreligionnaire !*

La jeune directrice d'école pâlit.

— Vous croyez, dit-elle, suffoquée, que c'était là sa raison ?

— *Mais voyons !* s'écria Gide, *quelle autre raison pourrait-on imaginer ?*

— Une raison peut-être moins basse, répondit la jeune femme, sèchement.

Je fais pleurer Gide

Gide s'était relevé lentement, comme si, debout, il eût été plus à l'aise pour se défendre.

— *C'est mon anecdote sur Léon Blum qui vous a blessé ?* demanda-t-il calmement.

— Oui, dit Bruno, enflammé par l'indignation, oui, figurez-vous, c'est votre anecdote sur Léon Blum ! Une anecdote, qu'est-ce ? Rien, n'est-ce pas ? L'occasion de briller. Vous n'avez pas besoin de ça ! Les gens sont autour de vous attentifs comme les ouvrières de la ruche autour de leur reine. Malheureusement pour moi, aujourd'hui le miel était amer ! Vous, André Gide, conscient de ce qui se passe dans le monde, conscient des persécutions meurtrières contre les Juifs allemands et de l'antisémitisme qui, même chez nous, est prêt à se rallumer en chacun de nous, vous êtes le premier à porter le brandon au bûcher ! C'est triste, et ce n'est pas votre rôle. Vous vous trahissez vous-même, vous trahissez votre vie, et vous trahissez ceux qui vous admirent. Et pourquoi ces pensées sur Léon Blum ? Parce que vous êtes, tout le monde le sait, une sorte d'Harpagon, et que le nom de Blum, en vous rappelant que vous avez été volé, a ranimé en vous une vive douleur, comme un rhumatisme qui, après des années, vous fait souffrir de nouveau. Même ces imbéciles, à l'instant, qui recueillaient chacune de vos phrases comme parole d'Evangile, ont été stupéfaits de vous entendre. Vous n'avez pas remarqué la tête de la jeune femme qui vous a interrogé ? Je la crois socialiste, elle ne doit pas encore être remise du choc. Si vous ne voulez pas perdre une admiratrice, je vous conseille fort d'essayer de la rattraper ce soir. Ce sera facile, en

→

JEAN DAVRAY
le bruit de la vie
* * * *
les astres meurent
LA FIN D'UN GRAND CYCLE ROMANESQUE
PLON

CHÈRE SOFIA
Choix de lettres (1909-1932)
de ROMAIN ROLLAND
à Sofia Bertolini Guerrieri-Gonzaga
Aujourd'hui que je me sens près de ce lutteur frêle et héroïque
François MAURIAC
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

La vie littéraire et artistique en U.R.S.S.
avec
ŒUVRES ET OPINIONS
Revue mensuelle éditée par l'Union des Ecrivains Soviétiques, vient de publier le second tome de « Terres défrichées » de M. CHOLOKHOV
publie en mars : 5 lettres inédites de Voltaire, etc.
LA CULTURE ET LA VIE
présente une nouvelle formule :
- Les héros de Remarque revivent
- Un entretien avec M. PAGLIERO sur : « 20.000 lieues sur la terre »
- L'ionisation de l'air, etc.
EN VENTE DANS TOUS LES KIOSQUES
Le numéro : 1,50 NF
Abonnements : 1 an - Exceptionnellement jusqu'au 15 avril chaque revue : 8 NF au lieu de 10 NF à la
LIBRAIRIE DU GLOBE - 21, rue des Carmes, PARIS (5e)
C.C.P. Paris 9.694.67

Un livre savoureux
que vous lirez et relirez avec plaisir
REFLEXIONS et DIALOGUES
par
ANDRÉ PREVOT
chasseur de mufles
368 pages ÉDITIONS SUBERVIE (RODEZ) 5 NF
Diffusion MLF-Dépôt à Paris : Librairie Verlaine - 39, rue Descartes (Ve)

L'actualité quotidienne en U.R.S.S.
avec
LES NOUVELLES DE MOSCOU
Bi-hebdomadaire - Le numéro : 0.30 NF
Abonnement : exceptionnellement jusqu'au 15 avril 1 an : 12 NF au lieu de 15 NF
L'actualité cinématographique
avec
LE FILM SOVIÉTIQUE
Mensuel - Le numéro : 0.70 NF
Abonnement : exceptionnellement jusqu'au 15 avril 1 an : 5.50 NF au lieu de 7 NF
DANS TOUS LES KIOSQUES
Abonnements : LIBRAIRIE DU GLOBE 21, rue des Carmes - PARIS (5e)
C.C.P. Paris 9.694.67

usant de votre charme et de votre prestige. Mais moi, oui, je regrette de n'être pas parti ce matin !

Le long des joues d'André Gide, assis au bord du lit, de grosses larmes coulaient. Ce ne fut pas le moindre des étonnements de Bruno de voir l'effet de ses paroles sur le vieillard. « Voilà que je fais pleurer André Gide », pensa-t-il. Pourtant il se méfiait. « Il doit avoir la larme facile. »

Comme un gamin pris les doigts dans la confiture, Gide pleurait vraiment, reniflait, offrait un spectacle lamentable.

— *Je sais*, dit-il, très triste, branlant la tête, et toujours reniflant, *combien vous avez raison ! Mais je dois avouer que je n'ai jamais pu me défaire d'un antisémitisme que j'ai hérité de mon milieu, et de mon éducation... C'est plus fort que moi. J'ai essayé de lutter...*

— Et vous n'avez pu vous vaincre ! s'exclama Bruno. C'est pathétique ! Vous avez su vous débarrasser de votre éducation quand il s'agissait de vous-même, de vos désirs. Votre combat alors a été victorieux. Mais pour le reste, pour tout ce qui ne vous touchait pas personnellement, vous avez laissé la famille vous envahir, sans essayer de vous dépêtrer de ce qu'elle vous avait donné de moins respectable !

— *Vous avez raison*, dit Gide, *vous avez parfaitement raison...*

(« Les astres meurent ». Copyright Plon.)

POLITIQUE

« Les Catholiques et la Gauche » par Georges Suffert

Ecrit pour les non-catholiques.

A en croire le cantique bien connu, il est naturel d'être catholique et français ; en revanche, l'existence de catholiques de gauche a longtemps paru aberrante. Les exceptions ne se transforment pas facilement en règle : néanmoins, le développement de ce qu'un sociologue anglais a appelé « les hommes de formation catholique qui se situent entre le M.R.P. et les communistes », constitue un phénomène politique majeur qui justifie pleinement le livre en forme d'essai et de témoignage que Georges Suffert (1) vient de lui consacrer. Militant de gauche et catholique lui-même (il fut plusieurs années le rédacteur en chef de « Témoignage chrétien »), il nous fait parfaitement comprendre cette exceptionnelle intensité de la circulation des idées dans le milieu catholique, qui a engendré toute une série de transformations dans les mentalités, tant dans la presse (coexistence de « Témoignage chrétien » et de « La France catholique ») que dans les esprits (voir le fossé qui sépare le M.R.P. du Mouvement de Libération du Peuple), et même dans la vie religieuse (prêtres ouvriers), cependant que la hiérarchie catholique hésite entre le laisser-faire et la répression, et que la gauche laïque est partagée entre la méfiance et la sympathie.

Des ennemis communs

L'auteur nous décrit ensuite les différents aspects de ce renouveau, dont les plus importants sont la montée d'une élite paysanne résolue à ne plus recourir à la démagogie pour défendre le niveau de vie agricole, et le ralliement de la C.F.T.C. (sous l'influence de son aile gauche minoritaire qui s'exprime dans les Cahiers « Reconstruction ») aux thèses principales des catholiques de gauche, notamment en matière de décolonisation et de lutte contre toutes les forces de réaction sociale, même abritées sous un pavillon confessionnel. Il est également tenu compte, et à juste raison, de l'action menée par la revue « Esprit », ou par des mouvements de formation civique tels que « La Vie nouvelle ».

Le livre s'achève sur l'évocation pittoresque de quelques expériences de lutte contre les adversaires naturels du catholicisme de gauche : évêques tardigrades, généraux réactionnaires, groupes néofascistes. Comme l'indique le titre, ce livre d'un catholique de gauche est écrit *aussi* — et peut-être *surtout* — pour les démocrates non catholiques, pour leur faire comprendre que, par-delà les différences métaphysiques, ils ont des ennemis communs à abattre ensemble : le fascisme et le cléricalisme.

BERNARD CAZES.

(1) Maspero, 196 pages, 7 N.F. 50.

« Pour un socialisme humaniste », par André Philip

Un hérétique.

LA Ve République est un expédient provisoire.

André Philip ne se contente pas, au terme d'une étude à la fois sereine et passionnée, de tirer cette conclusion évidente. Avec « Le socialisme trahi » (1), il avait inauguré la « Tribune libre » de Plon. « Pour un socialisme humaniste » (pléonasme pour moi: un socialisme non humaniste ne serait que la caricature du socialisme) porte le numéro 55 de la collection. C'est ce qui s'est passé entre les deux publications qu'analyse l'ancien ministre.

Sans faiblesse pour la quatrième — elle n'a pas été assassinée, elle s'est suicidée — sans tendresse pour la cinquième — système transitionnel de dictature passagère — l'auteur, à l'imagination créatrice sans cesse en éveil, veut d'ores et déjà préparer la sixième, qui ne peut être que socialiste.

Pour cela, il faut créer une organisation, qui ne soit pas un parti au sens classique et dépassé, et qui soit ouverte à tous ceux qui veulent instituer « une société responsable, animée par des hommes responsables, c'est-à-dire à tous les hommes qui croient aux valeurs morales de la démocratie ».

Démocratie industrielle

Je laisse aux spécialistes de la doctrine le soin de démontrer en quoi, une fois de plus, mais cette fois sans risque pour lui d'exclusion pour crime de pensée libre, André Philip se révèle hérétique. Je retiendrai seulement ici son attachement à ces valeurs sans lesquelles il n'est point de socialisme possible, ni même de civilisation véritable.

Si la démission du peuple en faveur d'un homme peut précisément s'expliquer par le respect qui lui était voué « en raison des valeurs qu'il a, dans le passé, symbolisées et défendues », la question posée tout au long de l'essai de l'auteur de « La démocratie industrielle » est de justement savoir si cet homme leur est encore fidèle.

Si oui, dispose-t-il d'une force suffisante pour les faire respecter ? Si non, où pourra-t-on encore trouver une légitimité ? interroge le professeur de droit.

La société responsable à laquelle nous convie, en réponse, l'enfant terrible du socialisme contemporain s'exprimera essentiellement par :

— la planification,
— son contrôle démocratique à tous les échelons,
— la décentralisation administrative et fonctionnelle,
— l'internationalisme concret,
— la défense des libertés individuelles,
— la lutte contre toutes les forces d'oppression.

Un cr

Le mouvement socialiste chargé d'être l'instrument humain d'une telle réalisation devra s'adresser à tous. Il ne rejettera loin de lui que ceux qui voudraient tirer profit du peuple ou encore ceux qui « se croient investis, par naissance ou pseudo-compétence, du droit de lui commander. »

L'analyse économique et sociale à laquelle se livre André Philip répond à ceux qui auraient tendance à l'accuser de ressusciter la cohorte des socialistes utopiques.

Allant au-delà de cette analyse, il propose l'image d'un socialisme certes alléchant mais peut-être trop vague, ouvert, mais courant le risque de se diluer. En tout cas, comme son auteur, ce socialisme-là aurait le mérite d'être intransigeant sur une morale d'autant plus précieuse qu'elle est plus rarement répandue.

Un livre qui est le cri d'un homme libre et qui ne devrait pas passer inaperçu, même à une époque où l'on n'entendait que celui que poussent les victimes.

DANIEL MAYER.

(1) Ed. Plon, 256 pages, 7 N.F. 50.

LA SEMAINE

Evelyne Reyre vous raconte (*) :

● *Les chœurs soviétiques : la République nous appelle.*

CETTE semaine, les Parisiens se sont mis à l'heure soviétique. Après trois jours passés dans la capitale, M. K. poursuit son voyage à travers la France. Quelques-uns de ses compatriotes ont profité de cette occasion pour nous rendre visite : parmi eux, le cinéaste Serge Youtkévitch, qui a bien voulu nous accorder un entretien (voir page 35), et la troupe des « Chœurs et Danses de l'Armée soviétique » qui s'est installée pour un mois au Palais des Sports. Le soir de la première, le Tout-Paris avait les mains endolories à force d'applaudir et l'émotion à la gorge après avoir entendu « La Marseillaise », « Le Chant du Départ (*La Républiiiique nous...ou...ous appèèèlle... pour elle il faut vaincre ou mourir*) et le « Chant des Partisans », chantés en français. Plus d'un antimilitariste disait en sortant : « Une armée pour faire ça, eh bien, je suis pour ! »

Ce n'est pas la première fois que cet ensemble vient à Paris : on avait pu l'entendre déjà en 1937, sous la conduite de son créateur (en 1928), Alexandre Alexandrov. .. la mort de celui-ci en 1946, son fils Boris en reprit la direction, assisté de spécialistes, dont son propre frère Vladimir.

Presque une affaire de famille, en somme, célèbre aussi sous le nom d'« Ensemble Alexandrov ».

Mais l'Armée soviétique ? Tous les membres de l'ensemble sont pourtant des soldats ! Eh bien, pas tout à fait, ou plutôt d'un genre un peu spécial : s'ils sont recrutés parmi les jeunes amateurs du contingent, ils deviennent, une fois admis dans l'ensemble, des « soldats-artistes » qui, au lieu de maniement d'armes, pratiquent les vocalises ou les entrechats, qui gagnent leurs galons selon leurs qualités artistiques. (La vedette de la troupe, la basse Alexeï Sergueiv, est officier supérieur.) Pendant la guerre, scindés en petits groupes, ils allaient distraire les combattants du front.

Ils sont venus à Paris presque au complet [180 exécutants, dont 60 danseurs entre dix-huit et trente ans, des choristes, dont le vétéran atteint soixante-cinq ans (20 d'entre eux sont déjà venus à Paris en 1937) et l'orchestre]. On n'a pas emmené les dix danseuses qui participent à certains spectacles, « cela aurait pu paraître un peu léger ! » (1).

● *«A bout de souffle» : un bon départ.*

A l'écran aussi, l'U.R.S.S. attire les foules parisiennes : le Kinopanorama poursuit sa 25e semaine d'exclusivité, occupant, avec 297.303 entrées, la sixième place de la cote des premières exclusivités à Paris, arrêtée au 1er mars 1960 (publiée cette semaine par « Le Film français »). Voici les cinq premiers : « Les Liaisons dangereuses » (27 semaines), 632.844 entrées ; « Salomon et la Reine de Saba » (12 s.), 424.359 ; « La Vache et le Prisonnier » (11 s.), 401.345; « La Jument verte » (11 s.), 326.887.

C'est le film de René Clément, « Plein Soleil », qui remporte le record de la semaine avec l'indice de fréquentation le plus élevé : 67,4 ; « A bout de souffle », de Jean-Luc Godard, a enregistré près de 51.000 entrées durant sa première semaine d'exclusivité.

(1) Si vous ne pouvez assister au spectacle, voici quelques disques enregistrés par les Chœurs de l'Armée soviétique : « Dix Chansons », LD S 4162 ; Chants populaires russes, LD Y 4055 ; Chants révolutionnaires russes (1905), LD Y 4097 ; Chants de la révolution russe (1917), LD Y 4098 ; Chants patriotiques de l'U.R.S.S. (1941-1945), LD Y 4099 (ces disques édités par « Le Chant du Monde »). Chœurs et Orchestre de l'Armée soviétique, FPX 159 (Pathé-Marconi).

(*) Michèle Manceaux en vacances a passé, cete semaine, la plume à Evelyne Reyre.

(Archives.)
LOURDES DE OLIVEIRA.
Un miracle.

● *Le Pont : une avalanche de prix.*

DEUX films sortis cette semaine sont, chacun dans leur genre, un événement : « Soudain l'été dernier », le dernier film de J.L. Mankiewicz (« La Comtesse aux pieds nus », « Eve », « Un Américain bien tranquille »), interprété par Elizabeth Taylor, Montgomery Clift et Katharine Hepburn, et « Le Pont », du jeune metteur en scène allemand, Bernhard Wicki.

« Soudain l'été dernier » (dont vous parle René Guyonnet, p. 34), produit par Sam Spiegel (« African Queen », « Sur les quais », « Le Pont de la rivière Kwaï ») est une adaptation de la pièce de Tennessee Williams jouée à Broadway en 1958. Le film, malgré une critique assez mitigée, remporte un énorme succès aux U.S.A. (14e semaine d'exclusivité à New York où il est projeté dans deux salles).

Quelques commentaires des auteurs et acteurs : Sam Spiegel : *« Nous faisons du Grand-Guignol intellectuel, mais mes films ont toujours une signification fondamentalement « vraie »*. Mankiewicz : *« C'est un étrange mélange de poésie, de drame et d'analytic free-association. »*

« Le Pont » (voir la critique de Bruno Gay-Lussac, p. 33) qui tranche heureusement sur la production allemande courante du genre « Sissi », est le premier film d'un jeune acteur allemand, Bernhard Wicki (qui tenait le rôle du Yougoslave dans « Le Dernier Pont », avec Maria Schell).

Adapté d'un roman de Manfred Gregor (qui vient de paraître en français aux Editions du Seuil), il a remporté le Grand Prix du Festival de Mar del Plata, le Prix de la Critique internationale à Mar del Plata, le Golden Globe (Prix du Meilleur Film étranger) à Hollywood, le Prix de l'Association de la Critique belge, le Prix de l'Association de la Critique allemande, il est finaliste pour l'Oscar américain.

● *Barbara Kwiatkowska : des nuits blanches.*

LE Festival de Cannes approche. La Commission de Sélection française n'a pas encore fait son choix parmi les nombreux films qui lui ont été soumis, mais certains pays étrangers ont déjà désigné l'œuvre qui les représentera à cette manifestation. Parmi eux, les Etats-Unis : « Celui par qui le scandale arrive », de Minnelli, et, hors compétition : « Ben Hur » ; la Grande-Bretagne : « Amants et Fils », de Jack Cardiff ; le Japon : « Kagi », d'Ichikawa, et la Pologne : « Le Bonheur qui boite », d'Andrzej Munk.

La vedette de ce film, Barbara Kwiatkowska (dix-neuf ans), est à Paris depuis trois mois où elle vient de terminer, avec Pierre Fresnay et Jean-Louis Trintignant, « La Millième Fenêtre », de Mennegoz.

Tout le monde est content maintenant. Mais, au départ, le producteur a passé quelques nuits blanches : après mille difficultés pour joindre l'actrice polonaise à Varsovie, il reçoit enfin un coup de téléphone de son mari, le jeune metteur en scène polonais Roman Polanski, à qui il demande si elle parle le français : « *Elle parle rien* », lui répond-on, mais il comprend « *bien* ». Stupeur quand elle débarque : elle ne connaît en effet pas un mot de notre langue.

Elle a appris tout son rôle avec un magnétophone, et il paraît que le résultat est tout à fait satisfaisant ; elle joue d'ailleurs le rôle d'une étudiante polonaise. Et maintenant elle parle français.

Elle aime beaucoup tourner en France, *« où ça va plus vite qu'en Pologne »* ; elle aime beaucoup vivre à Paris où elle s'est fait de nombreux amis. Elle va retourner à Lodz, le Hollywood polonais, où elle a déjà tourné six films, pour interpréter un film de son mari : « Le Bateau », mais elle attendra à Paris la sortie de « La Millième Fenêtre », qui aura lieu simultanément le 22 avril, à Paris et à Varsovie, et la fin du Festival de Cannes.

(Archives.)
BARBARA KWIATKOWSKA.
Un malentendu.

● *Marcel Camus : « Une chance pour la France. »*

1957. Marcel Camus arrive au Brésil pour tourner « Orfeu Negro ». Sans argent, aux prises avec mille difficultés, la première personne qu'il va voir à Rio est un ancien reporter de « Match », Jean Manzon, qui s'est établi au Brésil à la fin de la guerre, où il a d'abord organisé un service de reportages pour le compte du gouvernement brésilien, où il a dirigé « O Cruzeiro », équivalent brésilien de « Paris-Match », et où il a fondé une société de films documentaires en 1952. (Il a réalisé, en particulier, « La Samba fantastique », qui fut présentée à Cannes sous couleurs brésiliennes).

Tout de suite, la sympathie naît entre les deux hommes, et en quittant le Brésil, Camus déclare : *« Si « Orfeu Negro » existe, c'est avec toi que je ferai le prochain. »*

Il a tenu parole. Après son triomphe à Cannes, il reçoit des propositions innombrables, mais reste de roc : *« Avec Manzon ou rien du tout ! »*

Trois semaines après le Festival, tous deux reprennent la route du Brésil, avec pour tout bagage un titre, « Os Bandeirantes » (Les Pionniers), pour choisir les lieux de tournage : trente-cinq jours de voyage, plus de 25.000 kilomètres parcourus, les moyens de transport les plus divers. Ils interrogent les habitants, écoutent leurs histoires et, une semaine plus tard, Camus dit à son compagnon : *« Jean, j'ai l'idée du film »*. Ils rentrent à Paris pour écrire le scénario et choisir les acteurs européens. Mais là, catastrophe, Camus tombe gravement malade et se retrouve à la clinique, dans l'incapacité de travailler. Le temps presse, car il a décidé de tourner des scènes de pèlerinage à Ceara, qu'on appelle aussi « le polygone de la sécheresse », et la fête n'a lieu qu'une fois par an, le 2 octobre. Camus sort de clinique le 26 septembre, arrive à Rio le 28, avec « l'idée » du film résumée en dix pages.

Et le miracle a lieu. On commence à tourner le 2, avec une équipe de trente-deux personnes et 8.000 kilos de matériel.

Le tournage a duré six mois, à raison de douze à quinze heures de travail par jour. (Camus écrivait la nuit ce qu'il allait tourner le lendemain.)

Manaus, Fortalès, Belem, Bahia, Brazilia, forment le décor d' « Os Bandeirantes ».

Deux acteurs européens, Elga Andersen et Raymond Loyer, deux actrices brésiliennes, Lourdes de Oliveira et Léa Garcia (qui jouaient toutes deux dans « Orfeu Negro »), et Beija Flor, un magnifique noir de deux mètres, maçon et père de cinq enfants, sont les principaux interprètes du film.

En fait, il y en a plus de 4.000, joués par les habitants des régions où ils tournaient et qui acceptaient avec joie de participer à la fête.

Le plus extraordinaire, c'est d'entendre Jean Manzon, qui, en même temps que coproducteur, fut pendant tout le tournage régisseur, nourrice, postier, et qui « en a bavé », parler de Marcel Camus : *« C'est une chance pour la France d'avoir un homme tel que lui ; il faut faire attention à lui, c'est une espèce de Mermoz ou de Saint-Exupéry qui ferait du cinéma. »*

Le film est au montage. Il sortira en juin.

EVELYNE REYRE.

ODÉON - THÉATRE DE FRANCE - RENAUD-BARRAULT

★

10 DERNIERES

LA PETITE MOLIERE - 2, 8, 10 avril
RHINOCEROS - 31 mars, 1.4, 7, 9 avril
LA CERISAIE - 3, 6, 11 avril

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA			OPERA-COMIQUE		
Lundi 4	21 h.	RIGOLETTO	*Mercredi 6* ..	20 h. 30	MIREILLE
Mercredi 6 ..	20 h. 15	LA DAME AUX CAMELIAS / LE PALAIS DE CRISTAL	*Jeudi 7*	20 h. 45	MADAME BUTTERFLY
Vendredi 8 ..	20 h. 45	BORIS GODOUNOV avec MIROSLAV CANGALOVIC	*Vendredi 8* ..	21 h.	Ballets : ISOLINE - PAS DE TROIS - COMBAT - LA PEAU DE CHAGRIN - STUDIO 60
Samedi 9	20 h.	SOIREE RAVEL L'ENFANT ET LES SORTILEGES - L'HEURE ESPAGNOLE - DAPHNIS ET CHLOE	*Samedi 9*....	21 h.	Ballets : LE CHATEAU DE BARBE-BLEUE - CONCERTO - LA VOIX HUMAINE
Dimanche 10.	20 h.	BORIS GODOUNOV avec MIROSLAV CANGALOVIC	*Dimanche 10.*	14 h. 30	LES PECHEURS DE PERLES
			Dimanche 10.	21 h.	LA BOHEME

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

● *« La Dernière Bande », « Lettre Morte » : deux héros à bout de souffle.*

UN vieillard solitaire, enfermé dans sa chambre, qui rumine son passé; un autre vieillard à peine moins seul, qui erre dans la ville, à demi gâteux depuis que son fils l'a abandonné : ce sont les deux héros « à bout de souffle » d'un théâtre qui semble avoir bien de la peine à respirer.

● La Dernière Bande

« La Dernière Bande » de M. Samuel Beckett est une œuvre écrite en anglais et traduite par l'auteur avec le concours de M. Pierre Leyris (1). C'est un monologue qui dure trente-cinq minutes environ, ou, si l'on préfère, c'est une pièce à un personnage avec magnétophone, comme « La Voix humaine » de Jean Cocteau était une pièce à un personnage avec téléphone. Cela se passe en Irlande sans doute, et « d'ici quelque temps », ce qui justifie l'emploi rétroactif du magnétophone. D'ailleurs peu importe : le personnage, Krapp, est un vieillard négligé, sale, qui boit, mange des bananes d'une manière presque obscène et écoute sur son magnétophone la bande qu'il a enregistrée trente ans auparavant, le jour de son trente-neuvième anniversaire. Imaginez Paul Léautaud tenant un journal intime sonore, s'écoutant parler, ricanant, coupant un passage, revenant avec complaisance sur un autre, et dictant enfin une dernière bande, sarcastique, lugubre, regrettant les occasions perdues, les entreprises manquées, désespéré...

Krapp est un homme qui se téléphone son passé. L'appareil dont il se sert ne lui apporte que sa propre voix, et encore parfois il ne se comprend plus, il a oublié le sens d'un mot, il doit consulter un dictionnaire. L'enroulement de l'homme sur lui-même que figure la pièce est aussi une illusion. A trente ans de distance Krapp se cherche dans les paroles de quelqu'un qui lui est devenu étranger, et qui lui-même ne se reconnaissait pas dans les paroles enregistrées dix ou douze ans avant. Qu'est-ce qui surnage ? Quelques passages qu'il écoute avec un visible ravissement, sur lesquels il revient avec complaisance, l'évocation poétique d'une promenade en barque, sur un lac, avec une femme aimée... L'amour seul est resté, « comme une grande image qui survit au réveil à un songe effacé » disait le poète. Pas l'amour, l'érotisme, dirait sans doute Krapp.

Il ne reste rien — sauf peut-être les bandes du magnétophone. Ce qu'elles attestent par leur seule existence, c'est un certain désir de durer. Quand Krapp se surprend à dire qu'il a essayé de « séparer le grain de la balle », il s'interroge : qu'est-ce que le grain ? qu'est-ce qui a une valeur ? Et il se répond : « Ces choses qui en vaudront encore la peine quand toute la poussière sera — quand toute *ma* poussière sera retombée. » C'est la seconde fois en quelques mois que le magnétophone devient un personnage de théâtre, celui de Krapp succède à celui de Frantz dans « Les Séquestrés d'Altona » pour traduire la même nostalgie d'une parole qui dure et porte témoignage malgré l'écoulement du temps, le même désir d'éternité.

La pièce est admirablement jouée par M. R.-J. Chauffard et M. Roger Blin a parfaitement minuté la mise en scène entièrement écrite par l'auteur. Grâce à eux, « La Dernière Bande » prend toute sa valeur d'émotion et toute sa valeur théâtrale. On a un peu l'impression d'atteindre une limite : M. Samuel Beckett a été jusqu'au bout du rouleau : « Godot », c'était encore une attente, même illusoire ; « Fin de Partie », c'était encore un jeu avec un partenaire, même absent. « La Dernière Bande » est une sorte de poème lyrique de la solitude, un dialogue de la cendre et du feu, où M. Beckett semble bien parler pour lui-même : Krapp, c'est lui, Beckett, demain, relisant ses œuvres de jeunesse, revenant sur son premier passé (et c'est sans doute pour cela qu'il a écrit cette œuvre dans sa première langue, l'anglais) : mais au-delà du monologue, y a-t-il autre chose que le silence ?

● Lettre morte

Avec « La Dernière Bande », on joue « Lettre morte » de M. Robert Pinget, première pièce d'un jeune écrivain qui a déjà publié cinq ou six romans difficiles, mais intéressants. Dans un bar désert d'une petite ville de province, M. Levert se lamente et fait la conversation avec le barman, en remâchant sa grande amertume : son fils l'a quitté, son fils a rompu avec lui, avec la maison, avec la ville, il n'écrit pas, il ne reviendra peut-être jamais, il ne souhaite pas revenir... Et au deuxième acte, au bureau de poste où il vient voir chaque jour s'il n'y a pas une lettre, M. Levert se lamente et fait la conversation avec l'employé des P.T.T., en remâchant sa grande amertume : son fils l'a quitté, son fils..., etc.

Comme dans « En attendant Godot », M. Robert Pinget a voulu faire une pièce dont le second acte répète le premier (avec, comme dans « Godot », un intermède grinçant, fourni ici par deux lamentables cabotins qui jouent « Le Fils prodigue » au théâtre voisin). Mieux encore, un certain nombre de détails brouillent la chronologie, nous ne savons pas si le premier acte se passe avant le second, ou après, si les scènes ne sont pas indéfiniment répétées avec plus ou moins de complaisance et d'obstination. C'est-à-dire que l'action ne se passe pas dans un bar, plus dans un bureau de poste, elle se passe de bout en bout dans la conscience de M. Levert.

M. Robert Pinget écrit bien, son dialogue est simple et efficace, et il parvient à rendre déchirante à certains moments l'obsession maniaque de son vieux héros, son avidité à essayer de recréer le rapport du père à l'enfant avec n'importe quel homme plus jeune, sa solitude et son désespoir. Ici encore deux excellents comédiens, M. Henri Virlojeux et surtout M. Jean Martin servent admirablement leur auteur, avec autant d'intelligence que de soumission. La grande faiblesse de « Lettre morte » cependant, c'est que l'auteur est incapable de développer. Son thème (qui est aussi le thème de Jules Verne si nous en croyons le livre récent de M. Marcel Moré, et celui de beaucoup d'autres), c'est la relation du père au fils, avec tout ce qu'elle peut comporter d'inhibition pour l'un ou pour l'autre sur le plan affectif et sur le plan sexuel. Mais ce thème, par une curieuse timidité, M. Pinget le pose, puis le répète, puis le répète encore, mais il ne le développe, ni ne l'analyse, ni ne l'approfondit. Il n'y a pas l'ombre d'une tentative dans ces deux actes pour approcher de ce qui peut être redoutable, la psychanalyse l'a assez démontré.

D'autre part, traitant le même sujet dans un roman « Le Fiston », M. Pinget pouvait nous introduire à l'intérieur du monologue intérieur de son personnage. Mais malgré ses précautions, la transposition du monologue intérieur en monologue extérieur est très insuffisante, le caractère de ressassement des deux épisodes nous frappe moins que leur banalité. Si bien que par un curieux effet d'optique, la pièce, qui se veut très moderne, semble composée de deux maigres say-

(Bernand.)

R.-J. CHAUFFARD DANS « LA DERNIÈRE BANDE ».
A la limite du silence.

(1) T.N.P. Récamier.

UN MICROSILLON 30 cm 33 tours

CHŒURS et DANSES de L'ARMÉE SOVIÉTIQUE

interprète LES SOIRÉES DE MOSCOU et dix grands succès

15 NF plus 2 NF pour frais de port d'emballage et d'expédition

DEVENEZ MEMBRE DU DISQUE-CLUB DU NOUVEAU SIÈCLE

43, rue Vivienne - PARIS 2e - C.C.P. M. KOLODKINE Paris 10430-00

Livrable immédiatement - Droit de retour dans les huit jours

nêtes dans le style réaliste et misérabiliste du Théâtre Libre, et elle perd, avec ses intentions, le plus clair de son intérêt.

Les Radis creux

M. Etienne Bierry a repris la pièce de M. Jean Meckert, « Les Radis creux » (2). Cela commence par un excellent sketch au cimetière : une jeune femme vient pleurer sur une tombe longtemps délaissée ; mais un chômeur astucieux a transformé cette tombe en un petit jardin potager, il y fait pousser des radis, et vous pouvez pleurer un disparu sur un parterre de fleurs, vous ne le pouvez guère sur une planche de radis. Cela continue par une grande scène assez belle entre le chômeur et la pleureuse, c'est-à-dire entre deux êtres qui ne peuvent pas se rejoindre. Et cela se termine par une peinture très forte du milieu bourgeois, bigot, rétréci, hypocrite dont la pleureuse est issue. Cela fait trois pièces en un acte maladroitement liées que M. Bierry et ses camarades jouent fort bien, et c'est très sympathique.

Mon inquiétude est un peu extérieure à la pièce elle-même : on a monté « Les Radis creux » en lecture-spectacle il y a douze ou treize ans aux Vieux-Colombier ; on a joué la pièce au Poche en 1951... Et depuis ? M. Jean Meckert n'a-t-il pas fait pousser d'autres légumes dans son petit jardin intérieur ? Et M. Bierry n'a-t-il vraiment pas trouvé une œuvre nouvelle d'un égal intérêt ?

Gigi

La reprise de « Gigi » (3) peut procurer une aimable soirée de divertissement. La pièce de Colette et Anita Loos est faite avec une diabolique astuce : on joue sur nos bons et sur nos mauvais sentiments avec virtuosité, on s'attendrit sur le style caramel de la Belle Epoque, et on saisit sur le vif comment une fille un peu garçonnière devient une adolescente sentimentale et sensuelle très tôt éveillé, bref comment Gigi-Zazie devient Gigi-Lolita.

L'atmosphère une fois créée, et elle l'est avec beaucoup de goût et de bonheur par les décors et les robes de M. Gérard Mille, on n'a plus qu'à se laisser aller. Mlle Françoise Dorléac est une Gigi un peu raide, un peu trop préméditée, plus à l'aise dans la seconde partie du rôle que dans la première. Et Mme Gaby Morlay nous offre la fleur de son métier et de son expérience. Elle a joué cette saison avec beaucoup de retenue, de force et de vérité une belle pièce qui n'a pas fait une assez belle carrière, celle d'O'Neill. Elle joue gros, et même parfois très gros « Gigi » : mais est-ce que la pièce n'est pas un peu grosse ? Bien servie, la pièce doit plaire au public qu'elle cherche à atteindre.

ROBERT KANTERS.

(2) Poche-Montparnasse.
(3) Antoine.

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

JOHN COLTRANE.
A la limite de l'inquiétude.

(J.-P. Leloir.)

JAZZ

La chronique de Daniel Filipacchi

John Coltrane, un précurseur ou un fou.

LE lundi 21 mars, vers minuit, deux mille Parisiens quittaient l'Olympia persuadés d'avoir rencontré, vu, entendu, « le génie du jazz à venir ». Le même soir, à la même heure, déferlaient sur l'avenue de l'Opéra deux mille autres Parisiens convaincus d'avoir été bernés par un imposteur, un fou, qui avait joué de son instrument — un saxophone ténor — comme certains peintres créent leur œuvre : à coups de pistolet, dirigés au hasard sur la toile.

John Coltrane est-il ce précurseur ou ce fou ? Il semble impossible de répondre *aujourd'hui* à une telle question. Il fallut presque une génération pour que fut admis le génie de Parker. Thelonious Monk a attendu dix ans la même consécration de ses audaces novatrices, méconnues, et même raillées. Peut-être en sera-t-il de même pour Coltrane.

Nous avons eu le sentiment, le soir de ce concert, de faire face à une musique qui se voulait révolutionnaire moins par sa technique que par son esprit. Une musique vertigineuse — qui donnait littéralement le vertige et faisait basculer l'auditeur dans le monde de la démesure et, à la limite, de l'inquiétude. Ces phrases interminables et haletantes que Coltrane enroulait autour de son saxophone frappaient de plein fouet un auditoire étonné, troublé, vaguement furieux d'être dérangé dans ses habitudes. Les sifflets qui accompagnèrent Coltrane furent déplacés, mais dans une certaine mesure ils s'expliquent : on attire la rancune à bousculer ainsi les routines.

Un phare

La sensation Coltrane relégua presque au second rang l'apparition de Miles Davis, qui jouait au côté du « jeune homme en colère » (c'est ainsi que les critiques américains ont baptisé Coltrane). Et pourtant, Miles semble avoir gagné encore en maitrise de soi. On le retrouva, solitaire, aventureux, hautain, voire méprisant. Miles, aujourd'hui, utilise presque exclusivement la sourdine, tout près du micro, pour en tirer des sonorités « truquées », à la fois douces et rauques, qui créent un climat d'étrangeté saisissante. L'indifférence à l'égard du succès n'a d'égale chez Miles Davis que sa propre passion intérieure. Le grand public a été rebuté par cette musique chaque année plus personnelle, plus difficile. Il a du mal à suivre Miles, qui continue de refuser toute concession et semble avoir relégué dans la boîte aux souvenirs son œuvre antérieure. Mais la trompette verte de Miles Davis est un peu le phare pour une génération en rupture de traditions.

On ne peut dire la même chose d'Oscar Peterson et de Stan Getz, exécutants d'un jazz plus traditionnel. Mais, dans leurs limites respectives, l'un et l'autre sont inimitables. Les improvisations de Stan Getz reflétaient cette lumière nostalgique d'un Nord où le ténor américain a décidé de vivre. Mais il est regrettable que cet artiste délicat se fasse accompagner par une section rythmique — scandinave — d'une monotonie aussi désespérante. Que ne demande-t-il le concours de musiciens français ? On est peiné par l'indifférence que certains manifestent à l'égard de nos jazzmen, pourtant égaux aux meilleurs.

Oscar Peterson joua cinquante minutes d'affilée, avec ce swing légendaire qui fait de lui le pianiste le plus *réconfortant* de notre époque. Ce bon gros garçon, à peine assis devant son clavier, impose une tension rythmique à laquelle bien peu savent échapper. Peterson semble s'améliorer avec les années. Plus discipliné, il a su renforcer encore l'efficacité de son jeu qu'il égaie, ici et là, d'un solide humour. Le jazz a un besoin tout aussi vital d'hommes comme Stan Getz et Peterson.

Voici leurs disques que nous vous recommandons :

MILES DAVIS et JOHN COLTRANE : Fontana 682.013 (Milestones).

STAN GETZ : Barclay 3.643 (Swing chez les trois grands).

OSCAR PETERSON : Verve 3.593 (au Festival de Stratford).

DANIEL FILIPACCHI.

CINÉMA

La chronique de Bruno Gay-Lussac

«Le Pont» : la guerre absurde, avec tout ce que ce mot contient de contradictoire, de beau, de laid, d'inadmissible et d'exemplaire.

LE soldat allemand est aussi un enfant qui hurle de détresse. Voilà ce que nous avait appris : « Quatre de l'Infanterie », à nous qui avions peur de ce pays vaincu mais inconnu dont la défaite de 1918 tombait comme un voile sur un visage de fer.

Ainsi, l'espace d'un instant, dans le brouillard de la paix, avions-nous cru communiquer avec ce peuple exilé et comprendre que partout les hommes se ressemblaient. Mais parce que nous pressentions qu'un jour ce blessé se relèverait, le film de Pabst devenait un message inutile, une main tendue dans le vide, et prenait sa vraie lumière dans la pénombre inquiète de nos cœurs.

Aujourd'hui, si le regard bleu de l'Allemagne reste un regard inconnu, le climat de son voisinage a cependant bien changé ; et tous les messages qui nous viennent de là-bas ont perdu ce sens que l'on donne à une lumière égarée dans la nuit. Voilà pourquoi le film de Bernhard Wicki : « Le Pont » (1), qui survient à une époque où l'Allemand, nous dit-on, aime tranquillement gagner sa vie, touche d'abord notre curiosité pour une page authentique de l'histoire, sans remuer au fond de nous cette angoisse née de l' « incommunicabilité » de deux peuples, qui éclairait tragiquement les films de guerre d'autrefois.

« Le Pont », inspiré du roman de Manfred Gregor, est le premier long métrage de l'auteur. Il vient après beaucoup de films sur la guerre qui tous, avec ou sans intention, par le simple exposé de ses horreurs, tendent, à travers la noblesse de l'homme, à démontrer son absurdité. « Le Pont » est donc un film contre la guerre, et parce que c'est un film allemand c'est aussi un document sur l'esprit allemand, sur l'image que le régime nazi lui donna, et dont l'auteur choisit, pour l'illustrer, un des derniers actes fous : la mobilisation des enfants.

Un monde uniforme

L'action se déroule dans une petite ville d'Allemagne au moment de l'avance alliée, et se découpe en deux épisodes : la vie civile de ces gosses, puis leur guerre. L'auteur s'efforce d'abord, à gros traits, de nous peindre chacun de ces garçons dans son milieu, pour fixer son tempérament et du même coup nous donner un aperçu de ces foyers. Mais l'intention comme le style restent conventionnels, et, sans le vouloir, l'auteur nous montre des gens impersonnels, surprenants de ressemblance, dont le comportement et les physionomies interchangeables nous accablent. Est-ce vraiment cela, le peuple allemand, ce monde uniforme et gris ? Peut-être veut-on nous montrer le désert où le

→

(1) Vendôme, Publicis.

l'Hurluberlu
l'avez-vous vu ?

→ régime nazi a conduit son pays, mais ce désert parfois semble aussi atteindre la caméra qui oublie que son métier est d'inventer la vérité pour dégager des sables le profil de la vie. Ainsi ces enfants ne sont-ils jamais de vrais enfants mais de petits Allemands que leur nature profonde appelle vers la guerre. Une lumière troublante éclaire alors cette jeunesse dont l'endoctrinement semble épouser parfaitement l'instinct de la race en transcendant son besoin romantique de malheur. C'est pourquoi l'aventure de ces gosses devient sur cet écran et sous l'uniforme une aventure de soldats dont nous oublions le vrai drame, leur âge, pour ne plus distinguer ces visages et ne nous attacher qu'aux événements, ce pont dont la défense, par suite d'un malentendu, leur est confiée et pour lequel ils se feront tuer.

Cette nuit de guet, le défilé des camions chargés de blessés, et à l'aube le grondement des tanks qui surgissent et promènent sur la ville l'œil de leur canon forment la partie la plus convaincante du film. Mais le réalisme des combats qui suivent entre dans la ligne traditionnelle des films de guerre où les visages se perdent dans le bruit, la fumée et les cris.

Nous quittons la salle, frappés par tout ce que la caméra, sans le savoir, nous a dissimulé, cette part de tendresse et d'espoir que Pabst et Milestone donnaient autrefois à ces soldats qui sous le casque et dans la boue gardaient un regard triste et doux. Il faudrait donc lire ce film plus que le regarder, interpréter l'événement plus que l'expression, se limiter au sens de l'action dans laquelle s'enfonce le cœur invisible de ces enfants qui meurent pour ne nous laisser que la trace de leurs combats et disparaître avec leur secret : l'âme allemande.

Car la folie de ces soldats insolites, parce qu'elle se confond avec celle de la guerre, devient l'absurde avec tout ce que ce mot contient de contradictoire, de beau, de laid, d'inadmissible et d'exemplaire.

BRUNO GAY-LUSSAC.

La critique de René Guyonnet

● « *Soudain l'été dernier* » : *du Grand-Guignol intellectuel.*

« SOUDAIN l'été dernier » (1) est un film qui réunit toutes les conditions pour être détestable, et qui, pourtant, exerce une fascination certaine.

Tiré d'une pièce de Tennessee Williams par Tennessee Williams lui-même et Gore Vidal, mis en scène par Joseph L. Mankiewicz, « Soudain l'été dernier (« Suddenly Last Summer ») raconte, très exactement, une histoire de fous. Nous sommes en Louisiane en 1937. Une richissime veuve, Mrs Violet Venable (Katharine Hepburn) cherche, en faisant miroiter sous ses yeux la promesse d'une fondation d'un million de dollars, à persuader un jeune neuro-chirurgien, le Dr. John Cuckrowicz (Montgomery Clift), de pratiquer sur sa nièce Katherine (Elizabeth Taylor) une lobotomie. Elle espère ainsi mettre Katherine hors d'état de raconter la fin suspecte de son fils Sebastian, et sauvegarder la mémoire de celui-ci.

A ce thème déjà corsé, viennent se rattacher, plus ou moins allusivement, des motifs qui sont : la schizophrénie, l'inceste, la nymphomanie, la démence précoce, l'homosexualité et le cannibalisme. J'ai bien dit : le cannibalisme ou, si vous préférez, l'anthropophagie. Sebastian, le fils, c'est ce que nous apprenons à la fin dans le grand monologue où Katherine se délivre du fardeau obsessionnel de ses souvenirs, Sebastian est mort happé, déchiqueté, dévoré par une meute de jeunes Espagnols, sous un soleil brûlant, dans un lieu nommé Cabeza de Lobo. Ne cherchez pas la vraisemblance : il n'y en a pas. Les interprétations ne peuvent être que symboliques.

(1) Mercury, Madeleine.

(Archives.)

ELIZABETH TAYLOR DANS « SOUDAIN L'ÉTÉ DERNIER ». *L'appât.*

L'Aube de la Création

Ce qui est certain, c'est que la hantise de dévorer et d'être dévoré est présente d'un bout à l'autre du film : dans le jardin tropical représentant l'Aube de la Création où Mrs. Venable reçoit le Dr. Cuckrowicz, elle lui montre la plante préférée de son fils : une dionée carnivore ; sur son lit de l'hôpital psychiatrique, où elle se rappelle, sous l'effet de la drogue, comment elle servait d'appât pour attirer les jeunes garçons dans les filets de Sebastian. Katherine décrit cette passion de Sebastian comme une forme de la nécessité de manger, une faim dévorante.

La mise en scène de Joseph L. Mankiewicz ne fait rien, bien au contraire, pour alléger ces horreurs. Elle est d'un expressionnisme délibéré. La menace qui pèse sur Katherine est dès le départ illustrée par le sort fait à une folie : nous sommes littéralement plongés dans la salle commune où s'entassent les démentes, hagardes et échevelées, et nous suivons jusqu'à la table d'opération la schizophrène sur laquelle est pratiquée une lobotomie ; dans le jardin tropical, nous sont montrés, parmi les plantes monstrueuses, des squelettes habillés de bure ; plus tard, lorsque Katherine raconte qu'elle est assourdie par le souvenir d'une musique atroce, nous sommes assourdis par cette musique atroce ; de même, lorsque Katherine s'enfuit dans les couloirs de l'hôpital et qu'elle ouvre une porte au hasard, cette porte est celle de la salle commune des hommes, et nous voyons les fous hurlants la bave aux lèvres, s'élancer, comme des chiens sur un quartier de viande, vers la passerelle où se trouve la jeune femme glacée de peur. Quant au récit final de la mort de Sebastian, il est fait sur des gros plans d'Elizabeth Taylor, avec en surimpression et en flou, les images évoquées par le texte.

La ponte des tortues

D'où vient que ces horreurs ne font pas fuir ? Et que « Soudain l'été dernier », malgré un mauvais accueil de la critique américaine, tient l'affiche depuis de longues semaines aux Etats-Unis, avec les recettes qui avoisinent celles du «Pont de la Rivière Kwaï»? C'est qu'il y a, comme nous avons pu le voir aux films de Georges Franju, une poésie de l'horrible. La meilleure définition de « Soudain l'été dernier » a été donnée par le producteur du film, Sam Spiegel : « *Du Grand-Guignol intellectuel* ». Nous avons sous les yeux des phantasmes vrais : parfois ridicules, parfois hallucinants comme une vision hugolienne.

Et il y a cette langue de Tennessee Williams. « Soudain l'été dernier » est un des films les plus bavards de l'histoire, mais ce flot de paroles nous emporte. Un monologue comme celui de Mrs. Venable sur la ponte des tortues aux îles Galapagos et le massacre, sur la plage devenue couleur de caviar, des bébés-tortues dévorés par les grands oiseaux rapaces, est un grand moment de spectacle. Et si la ruse dramatique qui prétend nous faire croire que Montgomery Clift acceptera, pour un million de dollars, de scier le crâne d'Elizabeth Taylor, est vraiment trop grossière, avec quel talent, en revanche est peint cet extravagant esthète qu'était Sebastian, qui, tous les étés, écrivait un poème, un seul, au cours d'une croisière avec sa mère (mais on ne disait pas : « Sebastian et sa mère », on disait : « Violet et Sebastian, Sebastian et Violet »); ce même Sebastian, lorsqu'ils étaient à la plantation de la Louisiane, buvait tous les jours à cinq heures, assis aux pieds de Violet dans un fauteuil de bouffon espagnol, sous un tableau représentant le Martyre de saint Sébastien naturellement, un daiquiri.

Il fallait, pour colonnes de ce temple de la Décadence, des comédiens de la carrure d'Elizabeth Taylor, Katharine Hepburn et Montgomery Clift.

● Classe tous risques

« Classe tous risques » (2), première mise en scène de Claude Sautet, a été monté comme une affaire de cinéma classique : un bon sujet, tiré d'un roman policier de José Giovanni, des acteurs qui montent, Lino Ventura et Jean-Paul Belmondo, et une coproduction franco-italienne, entraînant la participation de Sandra Milo. Claude Sautet lui-même sort du rang des assistants.

« Classe tous risques » pourrait donc être un film comme tant d'autres. Mais ce n'est pas le cas : on y respire aussi l'air nouveau qui depuis deux ans baigne le cinéma français. L'histoire, vraie, des derniers jours d'Abel Davos ne rappelle que de loin les gangsters retraités de « Touchez pas au grisbi » ou les règlements de comptes du « Rififi chez les hommes ». Ces thèmes connus, Sautet et Giovanni les ont renouvelés, non pas par un impossible enrichissement sur le spectaculaire, mais par une humanisation, un renforcement de la vraisemblance quotidienne.

« Classe tous risques » est ainsi un film d'une très solide facture à la mise en scène rapide, sobre, ferme. On ne doit pas chercher dans ce film ce que personne n'a eu l'intention d'y mettre. Mais on peut y trouver l'équivalent d'un bon récit journalistique. Ventura et Belmondo sont excellents, Belmondo en particulier, qui donne un style à tout ce qu'il fait.

RENE GUYONNET.

(2) Paris, Berlitz, Wepler.

ENTRETIEN

La Nouvelle Vague soviétique

Le réalisateur Serge Youtkévitch : « Il en va chez nous comme partout : les critiques reprochent au public d'être en retard, le public répond : vous êtes snobs ».

DEUX fois lauréat du festival de Cannes avec « Scander Beg » et « Othello », Serge Youtkévitch, qui tourne actuellement le film du voyage de M. Krouchtchev, est, de tous les réalisateurs soviétiques, celui qui connaît le mieux la France. En 1944, il a déjà réalisé un documentaire sur « La France libérée ». Il est l'auteur d'une adaptation de « La P... respectueuse », de Jean-Paul Sartre, qui se joue depuis deux ans à Moscou. A Cannes même, il doit représenter l'U.R.S.S. pour la troisième fois cette année.

A dix-huit ans, en 1922, Serge Youtkévitch, a fondé avec Kozintzev et Trauberg, un groupe d'avant-garde, « La Fabrique de l'Acteur excentrique » (FEKS). Depuis sa première mise en scène, qui date de 1928, il a réalisé, entre autres, « Contre-Plan », en collaboration avec Frédéric Ermler, « L'Homme au Fusil » et, en 1941-1943, en pleine guerre, « Les Aventures du brave soldat Chveik ».

Peintre et scénariste en même temps que metteur en scène, Youtkévitch a également publié un livre sur Max Linder et écrit avec S.M. Eisenstein des études sur D.W. Griffith et sur Charles Chaplin.

Pendant que ses opérateurs suivaient dans Paris M. « K » selon le plan qu'il leur avait établi, et avant de partir pour la province, Serge Youtkévitch a reçu « L'Express ».

L'Express. — Vous êtes actuellement en France pour tourner le film du voyage de M. Krouchtchev. Mais vous êtes arrivé bien avant ce dernier, n'est-ce pas ?

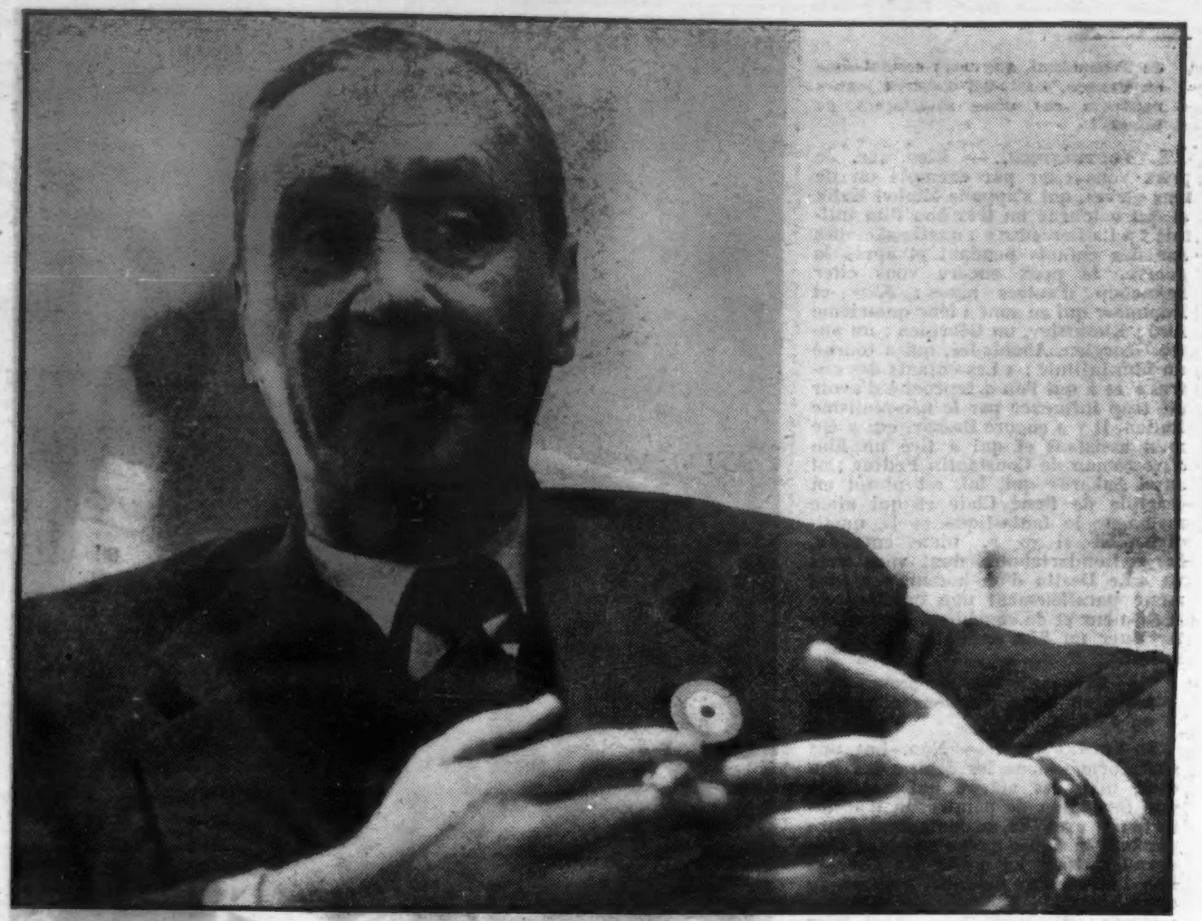
S. YOUTKÉVITCH. — Oui, nous sommes là depuis le 10 mars. Je suis arrivé dans l' « Ilyouchine-58 » de M. Krouchtchev qui faisait un vol d'essai.

Mon intention n'est pas de faire un simple montage d'actualités, ou seulement un documentaire. Je voudrais faire un film qui soit un film poétique et qui montre ce qui fait que la France est la France. J'aime beaucoup la France. Je suis déjà allé à Marseille, à Lille, à Dijon, à Bordeaux et à Pau. J'ai interrogé des gens dans la rue, j'ai pris des interviews. En même temps, j'ai l'intention de faire, dans mon montage, des comparaisons avec la peinture française : Paris et Bordeaux vus à travers Marquet, Arles à travers Van Gogh, etc.

La Wehrmacht, et le vide

— Les journées de Paris se sont-elles bien passées ?

S. YOUTKÉVITCH. — Nous avons été très gênés par le protocole, qui nous attribuait une place d'où nous n'avions pas le droit de bouger et où les conditions techniques étaient très mauvaises. Mais nous avons pu bien filmer les cérémonies du Mont-Valérien. Le plus émouvant pour moi a été de filmer le défilé des Champs-Elysées du haut de l'Arc de Triomphe. Dans mon film sur « La France libérée », il y avait un plan où l'on voyait les troupes allemandes sur les Champs-Elysées : il n'y avait personne. La Wehrmacht, et le vide. Mercredi, j'ai pris les Champs-Elysées sous le même angle : ils étaient noirs de monde. Après, je suis descendu dans la foule. C'est la vingtième fois que je viens à Paris et j'ai vu plus d'une fois les Champs-Elysées. Mercredi, c'était différent. C'étaient les gens des faubourgs et des quartiers éloignés qui s'étaient déplacés. Cela m'a profondément touché parce que la lutte que nous avons menée pendant des années pour l'amitié franco-soviétique trouvait enfin sa récompense.



(Charpentier.)

SERGE YOUTKEVITCH (1).
« Ce M. Bill dont parlent vos journaux... »

— De quelle équipe disposez-vous pour faire ce film ?

S. YOUTKÉVITCH. — J'ai trois opérateurs et un ingénieur du son. Nous somme aidés par quelques techniciens français.

— Quand pensez-vous avoir terminé le montage ?

S. YOUTKÉVITCH. — J'espère que ce sera fini pour le 1er mai. Je resterai encore à Paris après le départ de M. Krouchtchev. Je veux filmer la place des Vosges, le musée Rodin et le Palais-Royal, où se situe l'action d'un roman de Tourguéniev. Le film doit sortir à Moscou début mai.

Un film « antitricheurs »

— Quels sont vos autres projets ?

S. YOUTKÉVITCH. — Mes deux projets les plus immédiats sont un film sur la jeunesse et une adaptation de « La Grande Lessive », de Maïakovski.

Ce film sur la jeunesse sera un film « antitricheurs », si je puis dire. Les héros en seront des équipes de jeunes travailleurs communistes. On y verra des jeunes filles, qui sont les meilleures travailleuses d'une grande usine de roulements à billes, en province, entrer en lutte contre une bande de voyous. Le film sera à la fois comique, sentimental et héroïque. Et il correspondra de très près à la réalité : nous avons interrogé des jeunes gens pendant un an.

« La Grande Lessive », que j'ai déjà mis en scène au théâtre, est une satire de la bureaucratie. Ce sera un film expérimental, correspondant assez, je crois, à l'esprit de Maïakovski : un mélange de tous les genres avec des acteurs, des marionnettes et du dessin animé, le tout sur écran large.

J'ai aussi l'intention de tourner un film tiré d'un roman de Constantin Fedine, « Les Cités et les Années », qui se passe à Léningrad, ma ville natale, et en Allemagne.

— Que pensez-vous de ce qu'on appelle la Nouvelle Vague du Cinéma français ?

S. YOUTKÉVITCH. — C'est une question très délicate. J'ai vu à peu près tous les films français récents...

— Et vous ne les aimez pas ?

S. YOUTKÉVITCH. — C'est une autre question. J'ai écrit, il y a quelque temps, un grand article sur le Groupe des Trente et la nouvelle école du court métrage français. Je pense qu'il y a une grande force dans ce mouvement du court métrage, où l'on retrouve non seulement des expériences formelles mais aussi une véritable expérience de la réalité.

En revanche, je dois dire que j'ai été déçu par les longs métrages de la Nouvelle Vague. J'ai eu l'impression de retrouver d'un film à l'autre la même histoire de voyous et le même personnage, ce « M. Bill » dont parlent vos journaux.

Avant la guerre, du temps des Renoir, des Clair, des Carné, des Grémillon, on faisait aussi des histoires noires et, pourtant, on sentait à travers ces films ce qui se passait en France. Prenez des films comme « Le Jour se lève » ou « Le Crime de M. Lange ». Aujourd'hui, je ne sens rien de cela. Je ne vois que des petits bourgeois qui couchent avec des filles, qui volent, qui tuent sans savoir pourquoi.

Vous devez comprendre le point de vue d'un cinéaste soviétique qui aime beaucoup la France et qui y a beaucoup d'amis, non seulement dans le cinéma, mais aussi dans la littérature et la peinture et aussi parmi les gens simples et les étudiants. A côté de ce que je vois au cinéma, je peux voir ce qui se passe vraiment. Remarquez bien que je reste très prudent : je me dis qu'il y a beaucoup de difficultés et que les mœurs sont très différentes des nôtres, mais j'estime beaucoup la jeunesse française et je crois qu'il y a autre chose à montrer que ce que montrent les films de la Nouvelle Vague.

Il n'en demeure pas moins que ces jeunes metteurs en scène ont beaucoup de talent, Jean-Luc Godard par exemple. Alors, c'est encore plus dommage. Je prépare du reste un grand article sur la Nouvelle Vague où je vais essayer de dire tout cela.

— Avez-vous aussi une Nouvelle Vague soviétique ?

S. YOUTKÉVITCH. — Il y a beaucoup de jeunes talents qui se sont manifestés récemment. Il y a d'abord ceux que vous connaissez et qui viennent de faire de nouveaux films. Tchoukhraï, le réalisateur du « 41e », vient de tourner « La Ballade du soldat ». C'est un très bon film, qui a été, je crois, sélectionné pour le festival de Cannes.

Heifetz, dont « La Grande Famille » a été présenté à Cannes il y a quelques années, a fait un film qui a été sélectionné pour cette année. Il s'agit d'une adaptation d'une très belle nouvelle de Tchékov qu'on ne connaît pas en France, « La Dame au chien ».

— Et Kalatozov, le metteur en scène de « Quand passent les cigognes », qu'est-il devenu ?

S. YOUTKÉVITCH. — Il a réalisé un film qui s'appelle en russe : « La lettre qui n'a pas été envoyée » et qui a été lui aussi retenu, je crois, pour le festival de Cannes. Certains, chez nous, crient au chef-d'œuvre. D'autres sont tout à fait contre. Moi, je suis partagé parce que Kalatozov est mon ami et aussi parce que je pense qu'il y a là-dedans un travail d'une virtuosité admirable. Mais il me semble que les personnages pâtissent un peu de la recherche picturale des images.

Le « Ciné-œil »

— Il y a une chose assez frappante, c'est que, dans les pays de l'Est, où l'on se préoccupe pourtant de montrer la vie telle qu'elle est, on se livre à des recherches formelles très poussées. Il en est ainsi aussi bien du Russe Kalatozov que du Polonais Andrzej Wajda, le réalisateur de « Kanal » et de « Cendre et Diamant », ou de l'Est-Allemand Konrad Wolf, le réalisateur d' « Etoiles ». En France, on a plutôt tendance à s'orienter vers une autre direction. Dans « A bout de souffle », par exemple, Godard ne cherche absolument pas les effets visuels. Il ne se préoccupe que des comédiens. Que pensez-vous de ce phénomène ?

S. YOUTKÉVITCH. — Nous avons nous-mêmes une école documentariste fidèle aux théories du « ciné-œil » de Dziga Vertov. Mais il existe aussi une tradition, dont le maître est Eisenstein, qui accorde une très grande importance au côté plastique. Je pense d'ailleurs que c'est une force. Ainsi, mon film « Othello » n'a pas été très bien reçu en France, où on lui a reproché de l'académisme. Ce film a pourtant été très bien accueilli dans d'autres pays, comme le Mexique où il a obtenu un grand succès populaire, le Japon ou l'Italie. Il n'y a qu'en France que l'on m'a reproché d'être trop bon photographe et de faire trop de recherches plastiques. N'oubliez pas, pourtant, que je suis peintre. Je vous avoue que je préfère faire un film aux images d'une grande recherche plastique et qui montre la vraie vie, qu'un film qui a l'air de coller à la réalité mais qui, dans le fond, s'en désintéresse.

— Outre les noms de Kalatozov et

→

(1) A sa boutonnière, le macaron laissez-passer tricolore délivré pour le voyage de M. « K ».

EMMANUELE RIVA
La révélation d'« Hiroshima Mon Amour »
et
FELIX MARTEN
dans
LE 8e JOUR
« Parfois du génie... Certaines trouvailles arrachent l'admiration. »
(« L'Express »)
STUDIO DE L'ETOILE
14, rue Troyon - ETO. 19-93

de Tchoukhraï, que nous connaissons en France, existe-t-il d'autres jeunes metteurs en scène soviétiques de talent ?

S. YOUTKÉVITCH. — Bien sûr. Je peux vous citer par exemple un de mes élèves, qui s'appelle Michel Kalik et qui a tourné un très bon film intitulé : « La Berceuse » : quatre sketches sur des enfants pendant et après la guerre. Je peux encore vous citer beaucoup d'autres noms : Alov et Naoumov qui en sont à leur quatrième film ; Khoutsiev, un Géorgien ; un autre Géorgien, Abouladzé, qui a tourné un film intitulé : « Les enfants des autres » et à qui l'on a reproché d'avoir été trop influencé par le néo-réalisme italien. Il y a encore Bassov, qui a été mon assistant et qui a tiré un film d'un roman de Constantin Fedine ; et aussi Sakarov qui, lui, est plutôt un disciple de René Clair et qui aime mélanger le fantastique et le quotidien. Et il y a, bien entendu, Serge Bondartchouk, dont vous avez vu « Le Destin d'un homme » et qui mène parallèlement une carrière de réalisateur et de comédien. Il vient de terminer un film en Italie avec Rossellini.

— Est-ce que tous vos jeunes metteurs en scène viennent d'instituts ou d'écoles ?

S. YOUTKÉVITCH. — Non. Les uns sont formés dans les écoles des studios, mais les autres, qui ont déjà une formation de peintre ou d'architecte par exemple, se contentent d'être pendant quelques mois l'assistant d'un grand metteur en scène. Ensuite, on leur fait réaliser un court métrage de deux ou trois bobines. Si ce court métrage est réussi, ils peuvent faire un grand film.

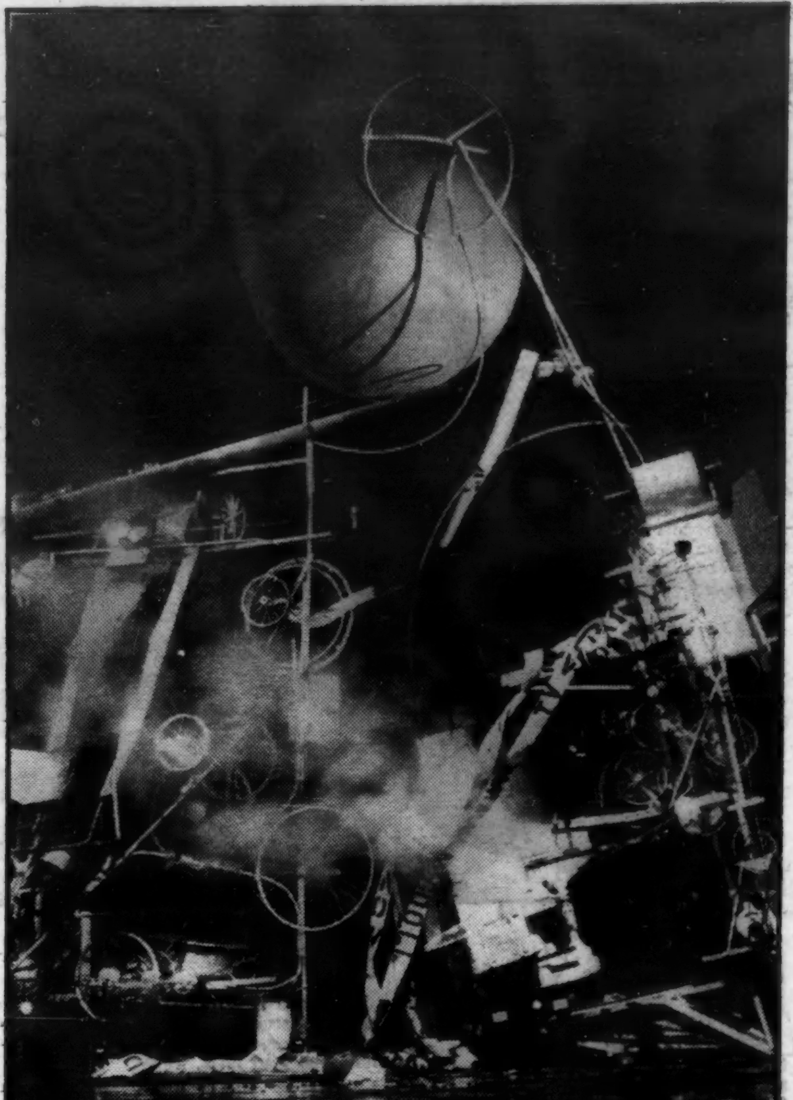
— A quoi peut-on attribuer le renouveau actuel de la production soviétique depuis quelques années ?

S. YOUTKÉVITCH. — Pendant deux ou trois ans, vers 1951-1952, il y avait une théorie selon laquelle il ne fallait faire que des chefs-d'œuvre. Ainsi ne tournait-on qu'un tout petit nombre de films par an, et qui n'étaient pas forcément des chefs-d'œuvre. Il y avait également la théorie de l'art sans conflit. Nous avions gagné la guerre, nous avions instauré le socialisme dans notre pays : il ne pouvait donc plus y avoir de lutte qu'entre le bien et le mieux, le mal n'existait plus. C'était du point de vue artistique une théorie tout à fait paralysante.

Pas de producteur

— N'y a-t-il pas également une nouvelle organisation de la production ?

S. YOUTKÉVITCH. — Oui, nous disposons maintenant d'une liberté beaucoup plus grande. Il y avait jadis une organisation très centralisée. Aujourd'hui, les studios Mosfilm, les plus importants, sont divisés en trois groupes artistiques à la tête desquels se trouve un metteur en scène. Avec Piriev, je dirige une de ces équipes : nous devons produire de huit à neuf films par an.



(Archives.)

LA MACHINE-SUICIDE DE JEAN-TINGUELY

Cinq cents personnes ont assisté, le la semaine dernière dans le jardin du Musée d'Art Moderne de New York, à un spectacle pour le moins insolite : le « suicide » de la « machine-à-se-détruire-elle-même » conçue et réalisée par le Suisse Jean Tinguely.

Il lui avait fallu trois semaines pour assembler quatre-vingts roues de bicyclette, de tricycle et de wagon, un piano, une machine à calculer, un landau, une baignoire émaillée, un ballon-sonde météorologique, un lot de bouteilles, divers autres accessoires ramassés dans les terrains vagues et huit moteurs.

Mais la machine baptisée « Hommage à New York » qui mesurait au départ 4 m. de hauteur et 3 m. 50 de long, n'a pas parfaitement réussi son suicide.

Une bande de papier qui devait être peinte par de grands pinceaux avant de s'enflammer s'est déroulée dans le mauvais sens. Le ballon météorologique, au lieu d'exploser, est retombé sur le sol. Une grande partie de la machine a basculé prématurément.

Une seule chose a bien marché : le feu. Si bien, même, que les pompiers sont intervenus pour éteindre l'incendie, malgré les protestations de l'artiste, avant la consomption totale de l'ensemble. Ils ont été sifflés par les spectateurs.

« C'est une œuvre élégiaque, a déclaré **Jean Tinguely.** Elle me libère. Je suis un ingénieur en défi, un mécanicien du hasard. Cette sculpture est sortie de la poubelle et retournera à la poubelle. »

— Cette décentralisation correspond-elle à la décentralisation de l'économie décidée par M. Kroutchtchev ?

S. YOUTKÉVITCH. — Oui, c'est la même politique.

— Quelle est en U.R.S.S. la genèse d'un film ? Qui prend l'initiative ?

S. YOUTKÉVITCH. — On me pose toujours cette question parce qu'on s'imagine que l'initiative vient toujours d'en haut. En réalité, l'idée vient d'un scénariste ou d'un metteur en scène ou des deux à la fois. Mon film sur la jeunesse soviétique, par exemple, c'est Kabler, mon scénariste habituel, et moi-même qui en avons eu l'idée.

— En France, quand vous avez eu une idée, il faut ensuite trouver un producteur. Comment cela se passe-t-il chez vous ?

S. YOUTKÉVITCH. — Beaucoup plus facilement. Chez nous, on n'a pas à chercher de producteur, ni d'argent. On est payé au mois. Le metteur en scène ou le scénariste qui a une idée expose son projet devant le conseil artistique composé de représentants de tous les techniciens (metteurs en scène, opérateurs, décorateurs, etc.) qui se réunit tous les mardis. Si le conseil artistique est d'accord, il signe un contrat avec le scénariste ou le metteur en scène. Le projet est ensuite transmis au directeur général du cinéma, qui est actuellement M. Sourine. Le directeur général n'oppose jamais de veto.

— Et les crédits nécessaires sont mis automatiquement à votre disposition ?

S. YOUTKÉVITCH. — Chaque studio dispose par an d'un certain montant de crédits, avec lesquels il doit réaliser tant de films. Ce sont les membres du conseil artistique et le directeur du studio qui répartissent les crédits selon les films.

La sanction du public

— Quel est, en moyenne, le budget de ces films ?

S. YOUTKÉVITCH. — Environ trois millions de roubles, ce qui correspond en fait non pas à un budget de trois millions de nouveaux francs, équivalence au change officiel, mais au budget d'un film français de 150 millions.

— Dans quelle mesure tient-on compte du succès remporté par le film auprès du public ?

S. YOUTKÉVITCH. — Notre système est très différent du vôtre. Quand le film est terminé, l'organisme de distribution des films paie au studio le montant des frais engagés. Le studio n'est pas intéressé aux recettes, contrairement à ce qui se passait avant la guerre.

En fait, il n'y a pratiquement pas chez nous de films qui ne fassent pas leurs frais. Il y a tant de cinémas et tant de gens qui veulent y aller que l'amortissement n'est qu'une question de temps.

— Est-ce que cela vous donne un sentiment de liberté plus grande ?

S. YOUTKÉVITCH. — Nous nous sentons beaucoup plus libres, mais en même temps il est évident que chaque metteur en scène veut que son film plaise au public.

— Quelle est la sanction du succès artistique d'un film ?

S. YOUTKÉVITCH. — Chez nous, l'opinion publique est très forte. Nous discutons de tous les films à l'Union des Cinéastes. Et le metteur en scène qui aura fait un très mauvais film sera très critiqué par ses collègues. Et ce sera très désagréable pour lui. Le simple fait que l'Union dise à un de nos camarades : « Ton film est mauvais » a une importance capitale.

— Y a-t-il des exemples de carrières brisées ou arrêtées ?

S. YOUTKÉVITCH. — Malheureusement non. Il y a des gens qui continuent à faire de mauvais films. Nous le savons, mais comme nous avons besoin de beaucoup de metteurs en scène, nous continuons à leur donner la possibilité de tourner. L'Union des Cinéastes lutte contre ces gens-là, mais nous ne sommes pas très méchants : plutôt que de rejeter les gens, nous cherchons à les élever, à les aider. Il y a tout de même des gens sans talent, cela existe partout.

Le rôle de l'autocritique

— En France, il arrive que certains films aient des ennuis avec la censure. Comment le problème se pose-t-il en U.R.S.S. ?

S. YOUTKÉVITCH. — Le problème ne se pose pas.

— N'y a-t-il pas d'exemple récent de films interdits ou auxquels on ait fait des coupures ?

S. YOUTKÉVITCH. — S'il est nécessaire de faire des changements, c'est notre Conseil artistique qui s'en occupe. Quand le studio décide que le film est terminé, on n'y touche plus. Il existe, certes, une censure officielle. Mais nous n'avons pas eu un seul exemple de difficultés avec elle. Quand l'Union a signé le protocole déclarant que le film est terminé, la censure n'intervient pas.

— Est-ce qu'il arrive ensuite que vous ayez des difficultés avec le public ou les autorités locales ?

S. YOUTKÉVITCH. — Il y a les critiques qui parlent du film et aussi les lecteurs qui nous écrivent directement. Nous publions leurs lettres dans nos journaux. La diversité des opinions existe chez nous comme ailleurs, mais ce qui n'existe pas, c'est qu'un maire puisse dire : « Non, on ne projettera pas tel film dans ma commune ».

— De quel ordre sont les critiques des spectateurs ? Accusent-ils par exemple le film d'être immoral et de saper le fondement de la société ?

S. YOUTKÉVITCH. — Non. Ce qu'ils disent, c'est que ce qu'on leur montre n'est pas vrai ou que les choses ne se passent pas comme ça.

Il y a des discussions entre spectateurs eux-mêmes. Il y a un journal, « L'Ecran soviétique », qui organise un référendum pour désigner le meilleur film et le plus mauvais film de l'année.

— Est-ce que l'opinion des critiques et celle des spectateurs coïncident toujours ?

S. YOUTKÉVITCH. — Il y a parfois désaccord comme sur « Le poème de la mer ». C'est un film mis sur le chantier par Dovjenko, mais il est mort avant de l'avoir terminé. C'est sa femme qui l'a fini. Il s'agit d'un film très expérimental que la critique tient pour un chef-d'œuvre. Mais le public ne suit pas. Les critiques reprochent au public d'être en retard, le public répond : « Si vous aimez ce film, c'est par snobisme ». Vous voyez qu'il en va chez nous comme partout.

Ce qui est différent, en revanche, c'est le rôle de l'autocritique. L'autocritique est beaucoup plus importante en U.R.S.S. qu'en France. Je crois que c'est une des forces de notre société. Tout ce que nous faisons est déjà très discuté par nous-mêmes avant qu'intervienne la diversité des opinions.

Cabarets Dancings

CARROLL'S CELEBRE CABARET DE FREDE
36, rue de Ponthieu - ELY. 46-60

MOULOUDJI
CHEZ MA COUSINE - MON. 49-35

Jean RIGAUX PORTE d'AUTEUIL AUT. 71-18 ● 23 h. 15

Serge Gainsbourg COLLEGE 28, r. Vavin

Variétés

Le GLOBE 8, Bd de Strasbourg MUSIC-HALL 16 H. 30 et 21 HEURES

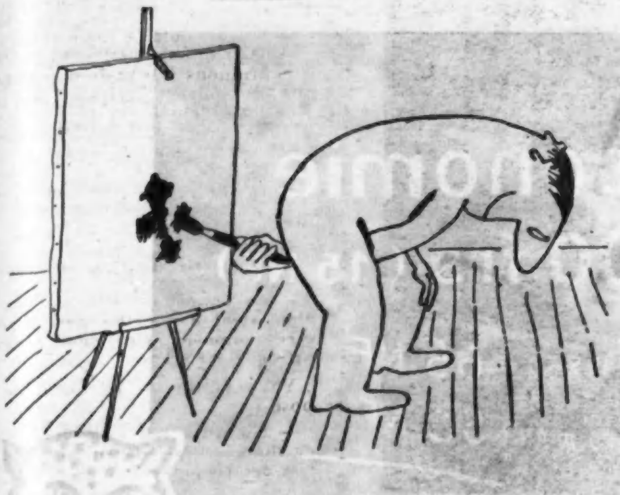
Restaurants

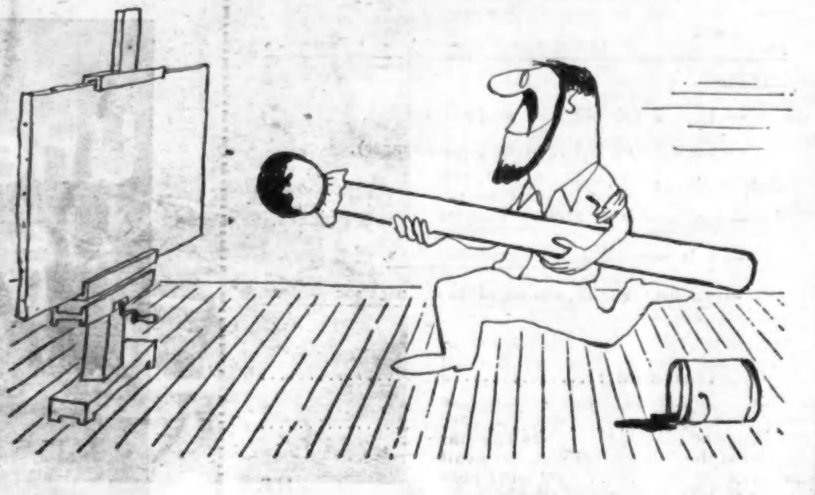
LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !" de P.L. GUERIN et R. FRADAY 30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne

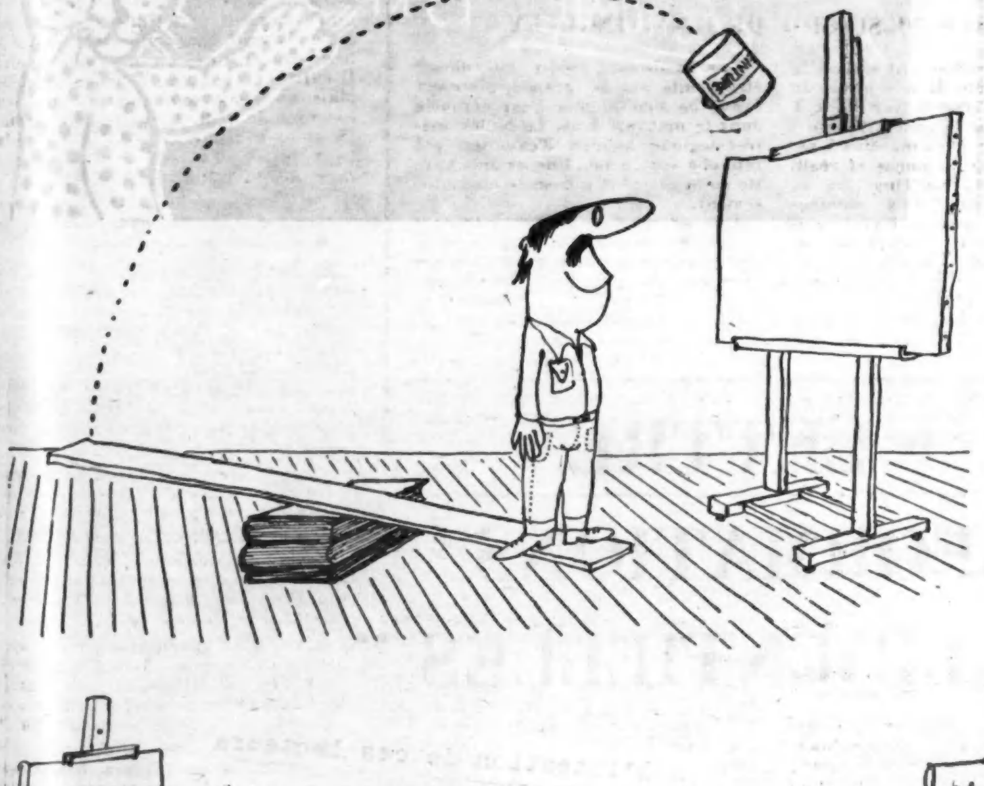
ATTENTION A LA PEINTURE... MODERNE !

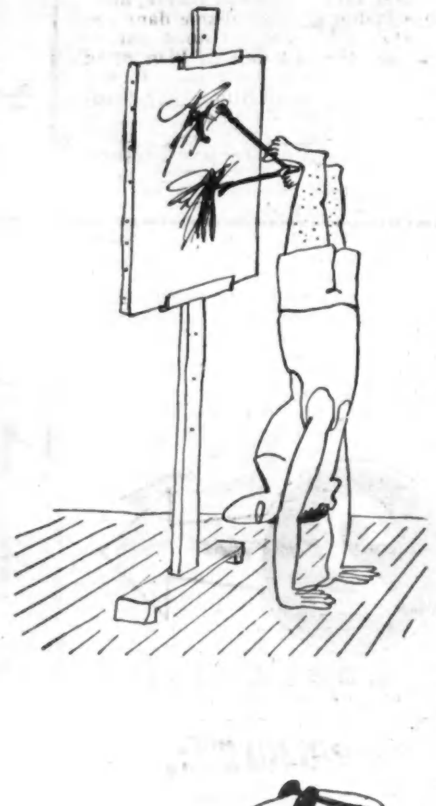
par SINÉ

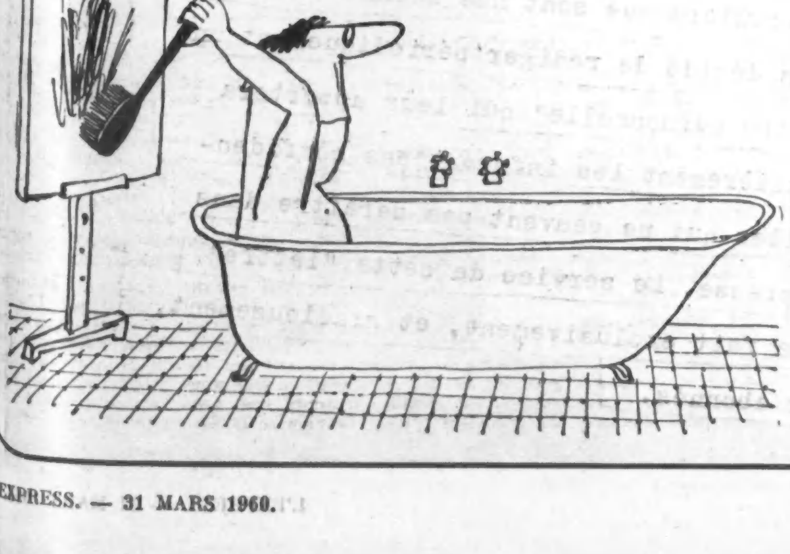
Les peintres cherchent — et découvrent — chaque jour de nouveaux moyens de s'exprimer. La semaine dernière, « L'Express » présentait Klein dont les pinceaux sont des femmes nues. Cette semaine, c'est Tinguely qui a inventé l'œuvre d'art qui s'autodétruit (voir page 36.). Siné propose ici quelques autres procédés artistiques.

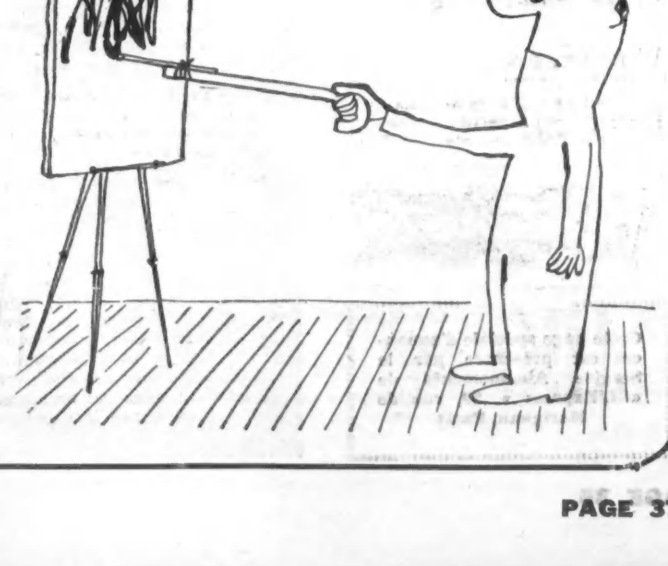












A L'ATTENTION DES LE

LECTEURS DE «L'EXPRESS», VOUS TROUVEREZ SUR CETTE DOUBLE PAGE QUATRE RAISONS NOUVELLES QUE NOUS POUVONS MAINTENANT VOUS OFFRIR DE VOUS ABONNER

Cette offre exceptionnelle n'est valable qu'avec le bulletin ci-dessous (à nous retourner).

Bulletin d'abonnement

(à renvoyer à « L'Express », 29, rue de Marignan, Paris (8e)

M. ....

Adresse : ....

désire souscrire un abonnement nouveau à « L'Express » au prix de :

— 5.000 F (50 N.F.) un an (tarif France).

— 6.000 F (60 N.F.) un an (tarif étranger).

donnant droit :

— aux services de Madame Express.

— à la nouvelle « lettre confidentielle ».

— au livre que je choisis, dédicacé par son auteur.

Livre choisi : ....

....

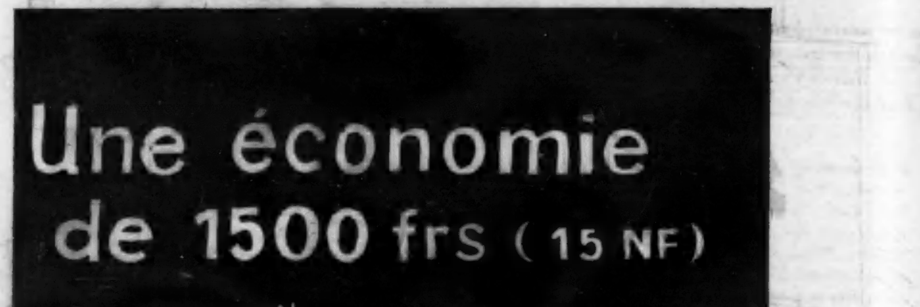
Je vous envoie ci-joint la somme de .... N.F.

— par chèque

— par virement à votre C.C.P. 7378-19 Paris.

Signature :

1



2

UNE " LETTRE D'INFORMATIONS CONFIDENTIELLES "

A l'intention de ces lecteurs particuliers que sont nos abonnés, nous avons décidé de rédiger périodiquement une "lettre personnelle" qui leur apportera régulièrement les informations confidentielles qui ne peuvent pas paraître dans la presse. Le service de cette "lettre" sera fait exclusivement, et gracieusement, aux abonnés.

Cette page spéciale d'annonces est présentée par le Service Abonnements de « L'Express », 29, rue de Marignan, Paris.

URS DE « L'EXPRESS »

UN LIVRE DÉDICACÉ OFFERT PAR NOS COLLABORATEURS

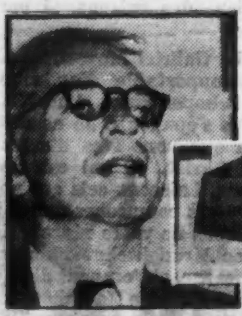
3

Tous les auteurs dont les noms suivent collaborent à « L'Express ». En nous transmettant votre nouvel abonnement, vous pouvez choisir parmi cette liste le livre que vous désirez : il vous sera offert par le journal, dédicacé à votre intention par l'auteur.

Yves Berger : *Boris Pasternak.*
Jean-Louis Bory : *Usé par la Mer.*
Jean Cau : *Les Paroissiens.*
Madeleine Chapsal : *Les écrivains en personne.*
Albert Ducrocq : *La Route du Cosmos.*
Jean Duvignaud : *L'Or de la République.*
Jean Effel : *De la Mollarchie à l'Empire Mongaulle.*
Bruno Gay-Lussac : *L'Examen de Minuit.*
Françoise Giroud : *La Nouvelle Vague.*
André Gorz : *Le Traître.*
Brigitte Gros : *Véronique dans l'appareil.*
K.S. Karol : *Krouchtchev face à l'Occident.*
Clara Malraux : *La Lutte inégale.*
François Mauriac : *Mémoires intérieurs.*
Pierre Mendès France : *Rencontres avec Bevan-Nenni.*
François Nourissier : *Bleu comme la nuit.*
Bernard Pingaud : *Le Prisonnier.*
Marc Saporta : *Le Furet.*
Alfred Sauvy : *La Montée des jeunes.*
J.-J. Servan-Schreiber : *Lieutenant en Algérie.*
Siné : *Portée de chats.*
Roger Vailland : *La Loi.*
Anne-Marie de Vilaine : *Les Raisons d'aimer.*
Michel Zeraffa : *Les Doublures.*

François Mauriac : « *Mémoires intérieurs* ».

Pierre Mendès France : « *Rencontres avec Bevan-Nenni* ».

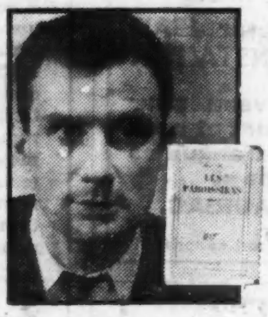


Alfred Sauvy : « *La Montée des jeunes* ».

Françoise Giroud : « *La Nouvelle Vague* ».

J.-J. Servan-Schreiber : « *Lieutenant en Algérie* ».

Jean Effel : « *De la Mollarchie à l'Empire Mongaulle* ».



Jean Cau : « *Les Paroissiens* ».

Siné : « *Portée de chats* ».

4

LES SERVICES PRATIQUES DE « MADAME EXPRESS »

Renseigner, conseiller, dépanner tous les abonnés de « L'Express » qui ont un problème pratique à résoudre : dans ce but, « Madame Express » a créé neuf services spécialisés qu'elle met à votre disposition dès réception de votre abonnement.

- Service occasions
- Service conseils d'achats
- Service achats directs
- Service impôts
- Service juridique
- Service installation
- Service vacances
- Service loyer
- Service orientation

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

25 MARS

QUELLE mouche a piqué Gabriel Marcel, ce confrère que je croyais un ami ? Sans crier gare, il fonce sur moi dans un hebdomadaire maurrassien où ce n'est pas lui d'habitude qui se charge de cette besogne. Je voudrais lui répondre sans le blesser : la peur de faire du mal à ce frêle écorché vif, me paralyse.

La raison de la querelle qu'il me cherche, c'est un « Bloc-Notes » déjà ancien où je confessais que j'étais fort heureux qu'il y eût deux Allemagnes. Gabriel Marcel a certes le droit de ne pas partager mon bonheur, mais non de lui attribuer une raison basse et de déceler en moi « le nationalisme le plus étroit et le plus aveugle ».

C'est mal me connaître. On ne saurait être plus que je ne le suis étranger à des réactions de cet ordre. Aucune passion politique n'intervient ici, mais une crainte, non certes instinctive, raisonnée, au contraire : elle s'exprime dans la question que je pose à tout interlocuteur français ou étranger, intéressé au problème allemand : « Estimez-vous qu'une Allemagne unifiée et redevenue, après la Russie, la nation la plus puissante de l'Europe, accepterait ses frontières de l'Est actuelles, et qu'elle se résignerait aux mutilations qu'elle a subies ? »

Les réponses vont le plus souvent dans le sens de mon inquiétude. Très peu osent en convenir la plume à la main. Mais dans les conversations, les gens se livrent. Ce n'est pas l'Allemagne fédérale, bien sûr, qui les effraie ; M. Krouchtchev ne réussira pas chez nous à changer en ogre le chancelier Adenauer. Ce n'est pas cette Allemagne-là dont la seule idée nous glace le sang.

Quelle est la vraie pensée de Gabriel Marcel et du maître dont il se réclame, Daniel Halévy ? Ils ne sont pas aveugles. Ils connaissent l'histoire de ce grand peuple et ses vertus redoutables. Et comment ne la connaîtraient-ils pas sous ses deux aspects : le plus noble et le pire ? Car ils se prétendent les fils spirituels de Kant, de Schopenhauer, de Wagner, de Nietzsche. Il n'empêche que le sang coule dans leurs veines de la race infortunée qui pendant quatre ans a fourni les crématoires nazis de combustible humain. Chez eux, l'attrait l'emporte pourtant sur la répulsion. C'est que, tout comme moi, ils cèdent à une horreur — oui, l'horreur du communisme est plus forte en eux que celle qu'ils auraient des raisons, si personnelles, de ressentir.

Je conçois, Gabriel Marcel, que la pensée vous soit insupportable d'un monde où le génie d'un Schopenhauer, d'un Nietzsche, ne pourrait plus s'épanouir. Je ne demande pas au chrétien que vous êtes d'examiner, à la lumière du Christ, ce qui est sorti de ces deux hommes. Laissons cela qui nous entraînerait loin. Mais comprenez-moi : j'entrerais dans les raisons de votre réprobation si vous dénonciez en Krouchtchev l'homme qui aujourd'hui incarne, si l'on peut dire, cette mort de Dieu qu'a décrétée Zarathoustra... Or, ce n'est pas sous cet aspect qu'il vous fait horreur. Si vous ressentiez ce que moi-même je ressens à ce propos, vous ne pourriez pas ne pas vous examiner, en tant que chrétien. Vous dénoncez « l'effrayante confusion de mes idées » ? Elles sont pourtant simples et claires : de même qu'au-dedans de l'Eglise, la Réforme protestante a été la sanction d'inexpiables abus, Karl Marx au-dehors, trois siècles plus tard, est venu apporter la réponse qui s'est posée aux chrétiens de génération en génération, et à laquelle ils eussent pu répondre les premiers, eux qui n'ont cessé d'entendre sur la Sainte Montagne la promesse faite aux pauvres et aux affamés de justice.

Ce « poids de la réprobation » dont vous chargez le vieil ouvrier marxiste qui est en ce moment l'hôte de la France, je vous plains si vous ne le sentez pas écraser vos propres épaules, car ce sera cet homme peut-être qui nous jugera.

LE malheur du monde tient à cette substitution : les athées semblent réussir dans les ténèbres ce que nous avons été incapables d'accomplir dans la lumière. Et certes leur œuvre est mauvaise, elle l'est essentiellement : « A l'égard des conflits spirituels et sociaux de notre âge, écrivait Jacques Maritain en 1948, le tragique du monde moderne consiste, me semble-t-il, finalement en ceci qu'au XIX[e] siècle en particulier — tandis que beaucoup de chrétiens se faisaient pratiquement complices de l'injustice sociale, et prenaient parti contre le mouvement normal de l'histoire — beaucoup d'ennemis du christianisme se dévouaient au progrès de la justice sociale en altérant par les erreurs d'un matérialisme désastreux leur idée de celle-ci, et en se laissant égarer par le mythe de la Révolution, sans voir que ce qu'il y avait de juste et de fécond dans leur action dérivait à vrai dire de vérités chrétiennes (mais « affolées ») et de sentiments chrétiens (mais désaffectés) ».

26 MARS

« IL est déjà dans son cercueil mais vous pouvez le voir... » La bière comporte une petite vitre à la hauteur du visage. Quelle vision ! Il y a loin du corps encore tiède, étendu sur le lit où il vient de s'endormir, à ce que nous surprenons dans un cercueil du mystère terrible qui échappe d'habitude au regard humain.

Je ne reconnais pas d'ailleurs dans cette face déjà comme rongée du dedans, le noble et franc visage de Don José Antonio de Aguirre, président du gouvernement d'Euzkadi — le pays basque. On ne saurait avoir été plus que lui victime d'un injuste destin : « Nous ne voulions pas la guerre, on nous y a jetés ! » Je me rappelle ce cri d'Aguirre à la radio en 1936 et qui résume son drame. Le seul crime de mes amis basques fut d'avoir refusé de se joindre aux généraux rebelles. Un peuple chrétien fut traité en criminel et abandonné de ses chefs spirituels pour avoir refusé de se révolter. Gabriel Marcel était-il à nos côtés lorsque Maritain et moi-même avons protesté contre l'assassinat des religieux et des prêtres basques ? Le jour où les avions d'une Allemagne qui n'était pas encore divisée détruisirent sauvagement Guernica, chercha-t-il des consolations auprès de Nietzsche ?

A la Libération, José Antonio de Aguirre but vraiment le calice jusqu'à la lie, lorsqu'il comprit que Franco serait épargné et que la victoire apparente des démocraties recouvrait, dissimulait, au cœur même de l'Occident, une autre victoire très cachée : celle des armées de métier et des polices.

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

le COMMUNISME du CHRIST par JEAN CONSTANTIN

« Le Christ n'est pas venu pour rassurer ceux qui possèdent et pour les aider à faire se tenir tranquilles ceux qui ne possèdent pas ».
FRANÇOIS MAURIAC.

Editions FISCHBACHER - 6 NF port compris

Avec l'appareil POLYMICRO et le papier POLYCLAIR

Vos photocopies en quelques secondes

★ NOMBRE DE POSITIFS ILLIMITE
★ UN SEUL PAPIER - NEGATIF ARCHIVABLE
★ PRIX DU TIRAGE 21 x 27 : 0,25 NF
★ RESTITUTION DES DOCUMENTS MICROFILMES

Renseignements Documentation POLYCLAIR
52, rue de Ponthieu, PARIS-8[e] - ELY. 89-61

L'EXPRESS

DIRECTION
Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION
Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8[e]). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8[e]). Tél. : BAL. 19-68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :
France et Communauté : 50 NF.
Etudiants, militaires : 40 NF.
Etranger : 60 NF. (Etudiants : 50 NF.)
Belgique : 1 an : 625 francs belges.
— 6 mois : 325 — —
Souscription chez M. Henry STEVENART
35, avenue Wolvendael - BRUXELLES
C.C.P. 7141-66 Bruxelles
(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)
(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)

comme bébé, Mamie adopte CHARRIER

A tous les âges de la vie, l'eau minérale naturelle Charrier s'impose. 25 fois plus pure que la plus pure, Charrier est l'eau idéale pour le coupage des biberons de Bébé. D'autre part sa teneur en silice libre, qui représente 40 % de sa minéralisation totale, en fait la plus antiarthritique des eaux connues.

EAU MINÉRALE NATURELLE